



CONTES ET NOUVELLES  
SECOND SERIES

LAZARE

PC  
2117  
L3


*Ex Libris*



PROFESSOR J. S. WILL







# CONTES ET NOUVELLES

DES MEILLEURS AUTEURS  
CONTEMPORAINS

COMPILED AND EDITED

BY

JULES LAZARE

BACHELIER ÈS LETTRES

*SECOND SERIES*



GINN AND COMPANY

BOSTON • NEW YORK • CHICAGO • LONDON

ATLANTA • DALLAS • COLUMBUS • SAN FRANCISCO

*All rights reserved*

BY JULES LAZARE

Lectures Faciles (for beginners)

Premières Lectures (for elementary  
work)

Contes et Nouvelles, First Series  
(for intermediate work)

Contes et Nouvelles, Second Series  
(for intermediate work)

PC  
2117  
L3



791608

## CONTENTS.

	PAGE
LA CLOCHE ( <i>Jules Lemaître</i> ) . . . . .	1
L'ÉVOCATEUR DE SPECTRES ( <i>Alfred de Sauvenière</i> )	10
MON ONCLE JULES ( <i>Guy de Maupassant</i> ) . .	18
NICETTE ( <i>Saint Juiers</i> ) . . . . .	29
LE VOYAGE DU PETIT GAB ( <i>André Theuriet</i> ) .	39
IDYLLE EN BRETAGNE ( <i>Adolphe Ribaux</i> ) . .	46
LES VIEUX ( <i>Alphonse Daudet</i> ) . . . . .	56
L'OBUS ( <i>Victorien Sardou</i> ). . . . .	66
A TABLE ( <i>François Coppée</i> ) . . . . .	77
LE NOËL DE M. DE MAROISE ( <i>André Theuriet</i> )	87
COMMENT LE CHANOINE EUT PEUR ( <i>Claude Tillier</i> ) . . . . .	107
SAUVETAGE ( <i>Pierre Maël</i> ) . . . . .	119
VOCABULARY . . . . .	130



# LA CLOCHE

PAR

JULES LEMAITRE

LA petite paroisse de Lande-Fleurie avait une vieille cloche et un vieux curé.

La cloche était si fêlée que sa sonnerie ressemblait à une toux de vieille femme, qui faisait mal à entendre et qui attristait les laboureurs et les bergers répandus dans les champs.

Le curé, l'abbé Corentin, était solide encore, malgré ses soixante-quinze ans. Il avait une figure d'enfant, ridée, mais rose, encadrée de cheveux blancs pareils aux écheveaux que filaient les bonnes femmes de Lande-Fleurie. Et il était adoré de ses ouailles à cause de sa bonhomie et de sa grande charité.

Comme l'époque approchait où l'abbé Corentin devait accomplir la cinquantième année de son sacerdoce, ses paroissiens résolurent de lui offrir un cadeau d'importance pour fêter cet anniversaire.

Les trois marguilliers firent secrètement la quête dans toutes les maisons et, quand ils eurent réuni cent écus, ils les portèrent au curé, en le priant d'aller à la ville et d'y choisir lui-même une cloche neuve :

—Mes enfants, dit l'abbé Corentin, mes chers enfants . . . c'est évidemment le bon Dieu qui . . . pour ainsi dire . . . en quelque manière . . .

Et il n'en put dire plus long, tant il était ému. Il ne sut que murmurer :

—Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace.

\*  
\* \*

Dès le lendemain, l'abbé Corentin se mit en route pour acheter la cloche. Il devait faire à pied deux lieues de pays, jusqu'au bourg de Rosy-les-Roses, où passait la diligence qui menait à la bonne ville de Pont-l'Archevêque, chef-lieu de la province.

Il faisait beau. La vie des arbres, des oiseaux et des plantes utiles ou agréables bruissait sous le soleil des deux côtés du chemin.

Et le vieux curé, la tête déjà pleine des beaux carillons futurs, marchait allègrement, en louant Dieu, comme saint François, de la gaieté de la création.

Comme il approchait de Rosy-les-Roses, il vit, sur le bord de la route, une voiture de saltimbanques dételée. Non loin de cette voiture, un vieux cheval était couché sur le flanc, les quatre jambes allongées et raidies, les cerceaux des côtes et les os pointus de la croupe crevant la peau usée, du sang aux naseaux, la tête informe et les yeux blancs.

Un vieil homme et une vieille femme, vêtus de haillons bizarres et de maillots de coton rosâtre étoilés de reprises, étaient assis au bord du fossé et pleuraient sur le vieux cheval mort.

Une fille de quinze ans surgit du fond du fossé et courut vers l'abbé en disant :

—La charité, monsieur le curé ! la charité, s'il vous plaît !

La voix était rauque et douce à la fois et modulait sa prière comme une chanson de zingara. L'enfant, dont la peau avait la couleur du cuir fraîchement tanné, n'était pas mieux vêtue que les vieux ; mais elle avait de très larges prunelles noires et veloutées et les lèvres comme des bigarreaux mûrs : ses bras jaunes étaient tatoués de fleurs bleues et un cercle de cuivre retenait ses cheveux noirs, étalés en éventail de chaque côté de son visage maigre, comme cela se voit aux figures égyptiques.

L'abbé, ralentissant sa marche, avait tiré de son porte-monnaie une pièce de deux sous. Mais, ayant rencontré les yeux de l'enfant, il s'arrêta et se mit à l'interroger.

— Mon frère, expliqua-t-elle, est en prison, parce qu'on a dit qu'il avait volé une poule. C'est lui qui nous faisait vivre et nous n'avons pas mangé depuis deux jours.

— L'abbé remit les deux sous dans sa bourse et en tira une pièce blanche.

— Moi, continua-t-elle, je sais jongler, et ma mère dit la bonne aventure. Mais on ne nous permet plus de faire notre métier dans les villes et dans les villages, parce que nous sommes trop misérables. Et maintenant, voilà que notre cheval est mort. Qu'est-ce que nous allons devenir ?

— Mais, demanda l'abbé, ne pourriez-vous point chercher de l'ouvrage dans le pays ?

— Les gens ont peur de nous et nous jettent des pierres. Puis, nous n'avons pas appris à travailler ; nous ne savons faire que des tours. Si nous avions un cheval et un peu d'argent pour nous habiller, nous pourrions encore vivre de

notre état... Mais il ne nous reste plus qu'à mourir.

L'abbé remit la pièce blanche dans son portemonnaie.

—Aimes-tu le bon Dieu? demanda-t-il.

—Je l'aimerai s'il nous vient en aide, dit l'enfant.

L'abbé sentait à sa ceinture le poids du sac où étaient les cent écus de ses paroissiens.

La mendiante ne quittait point le saint prêtre des yeux, de ses yeux de tzigane que les prunelles emplissaient tout entiers. Il questionna :

—Es-tu sage?

—Sage? fit la tzigane avec étonnement, car elle ne comprenait pas.

—Dis: «Mon Dieu, je vous aime!»

L'enfant se taisait, des larmes plein les yeux. L'abbé avait défait les boutons de sa soutane et ramenait le gros sac plein d'argent.

La tzigane attrapa le sac d'un geste de singe et dit:

—Monsieur le curé, je vous aime car vous êtes bon.

Et elle s'enfuit vers les deux vieux qui, sans bouger, pleuraient toujours sur le cheval mort.

\*  
\* \*  
\*

L'abbé continua sa marche vers Rosy-les-Roses, songeant à la grande misère où il plaît à Dieu de tenir beaucoup de ses créatures, et le priant d'éclairer cette petite bohémienne qui, visiblement, n'avait pas de religion, et qui, peut-être, n'avait pas même reçu le saint baptême.

Mais, tout à coup, il s'avisa que ce n'était plus la peine d'aller à Pont-l'Archevêque, puisqu'il n'avait plus l'argent de la cloche.

Et il revint sur ses pas.

Il avait peine à comprendre, maintenant, comment il avait pu donner à une mendiante inconnue, à une saltimbanque, une somme si énorme—et qui ne lui appartenait point.

Il pressa le pas, espérant revoir la bohémienne. Mais il n'y avait plus, au bord du chemin, que le cheval mort et la roulotte dételée.

Il médita sur ce qu'il venait de faire. Il avait, sans aucun doute, gravement péché : il avait abusé de la confiance de ses ouailles, détourné un dépôt, commis une espèce de vol.

Et il entrevoyait avec terreur les conséquences de sa faute. Comment la cacher ? Comment la réparer ? Où trouver cent autres écus ? Et, en attendant, que répondre à ceux qui l'interrogeraient ? Quelle explication donner de sa conduite ?

Le ciel se couvrait. Les arbres étaient d'un vert blessant et cru sur l'horizon livide. De larges gouttes tombèrent. L'abbé Corentin fut frappé de la tristesse de la création.

Il put rentrer au presbytère sans être aperçu.

—C'est déjà vous, monsieur le curé ? demanda sa servante, la vieille Scholastique. Vous n'êtes donc pas allé à Pont-l'Archevêque ?

L'abbé fit un mensonge :

—J'ai manqué la diligence de Rosy-les-Roses . . . Je retournerai un autre jour . . . Mais, écoute, ne dis à personne que je suis déjà revenu.

Il ne dit point sa messe le lendemain. Il resta enfermé dans sa chambre et n'osa même se promener dans son verger.

Mais, le jour suivant, on vint le chercher pour porter l'extrême-onction à un malade, au hameau de Clos-Moussu.

—M. le curé n'est pas rentré, dit la gouvernante.

—Scholastique se trompe ; me voici, dit l'abbé Corentin.

\*  
\* \* \*

En revenant de Clos-Moussu, il rencontra un de ses plus pieux paroissiens :

—Eh bien, monsieur le curé, avez-vous fait bon voyage ?

L'abbé mentit pour la seconde fois :

—Excellent, mon ami, excellent.

—Et cette cloche ?

L'abbé fit un nouveau mensonge. Hélas ! il n'en était déjà plus à les compter.

—Superbe, mon ami, superbe ! On la dirait en argent fin. Et quel joli son ! Rien qu'en lui donnant une chiquenaude, elle tinte si longtemps que cela n'en finit plus.

—Et quand la verrons-nous ?

—Bientôt, mon cher enfant, bientôt. Mais il faut d'abord graver dans son métal son nom de baptême, ceux de ses parrain et marraine et quelques versets des saintes Écritures . . . Et dame ! cela demande du temps.

—Scholastique ! dit l'abbé en rentrant chez lui, si l'on vendait le fauteuil, la pendule et l'armoire qui sont dans ma chambre, crois-tu qu'on en tirerait cent écus ?

—On n'en tirerait pas trois pistoles, monsieur le curé. Car, sauf votre respect, tout votre mobilier ne vaut pas quatre sous.

—Scholastique ! reprit l'abbé, je ne mangerai plus de viande. La viande me fait mal.

—Monsieur le curé, répondit la vieille servante, tout ça n'est pas naturel, et, pour sûr, vous avez quelque chose . . . C'est depuis le jour où vous

êtes parti pour Pont-l'Archevêque. Que vous est-il donc arrivé?

Elle le harcela si fort de questions qu'il finit par tout lui raconter.

—Ah! dit-elle, cela ne m'étonne point. C'est votre bon cœur qui vous perdra. Mais ne vous faites point de mauvais sang, monsieur le curé. Je me charge d'expliquer la chose jusqu'à ce que vous ayez pu ramasser cent autres écus.

Et donc, Scholastique inventa des histoires, qu'elle débitait à tout venant: «On avait fêlé la cloche neuve en l'emballant, et il fallait la refondre. La cloche refondue, M. le curé avait eu l'idée de l'envoyer dans la ville de Rome pour qu'elle fût bénie par notre Saint-Père le Pape, et c'était là un long voyage . . .»

L'abbé la laissait dire, mais il était de plus en plus malheureux. Car, outre qu'il se reprochait ses propres mensonges, il se sentait responsable de ceux de Scholastique, et cela, joint au détournement de l'argent de ses paroissiens, formait, à la longue, une masse effroyable de péchés. Il fléchissait sous le faix, et, peu à peu, une pâleur terreuse remplaçait, sur ses joues amaigries, les roses rouges de son innocente et robuste vieillesse.

\*  
\* \*

Le jour fixé pour les noces d'or du curé et pour le baptême de la cloche était passé depuis longtemps. Les habitants de Lande-Fleurie s'étonnaient d'un tel retardement. Des bruits se répandaient: Farigoul, le maréchal-ferrant, racontait qu'on avait vu l'abbé Corentin en mauvaise compagnie dans les environs de Rosy-les-Roses, et il ajoutait:

—C'est moi qui vous le dis : il a gaspillé l'argent de la cloche.

Un parti se formait contre le digne desservant. Quand il marchait dans la rue, il y avait des chapeaux qui restaient sur les têtes, et il entendait, sur son passage, des murmures hostiles.

Le pauvre saint homme était accablé de remords. Il concevait toute l'étendue de sa faute. Il en éprouvait la plus douloureuse attrition : et pourtant, il avait beau faire, il ne pouvait arriver à la contrition parfaite.

C'est qu'il sentait bien que cette aumône imprudente, cette aumône de l'argent d'autrui, il l'avait faite comme malgré lui et sans avoir même la liberté d'y réfléchir. Il se disait aussi que cette charité déraisonnable avait pu être, pour l'âme ignorante de l'enfant des bohémiens, la meilleure révélation de Dieu et le commencement de l'illumination intérieure. Et toujours il revoyait, si noirs, si doux et tout pleins de larmes, les yeux de la petite saltimbanque...

Cependant, l'angoisse de sa conscience devenait intolérable. Sa faute grossissait, rien qu'en durant. Un jour, après être resté longtemps en prière, il résolut de se décharger de son péché en le confessant publiquement à ses paroissiens.

\*  
\* \*

Le dimanche suivant, il monta en chaire après l'Évangile, et, plus pâle et roidi d'un plus sublime effort que les martyrs dans l'arène, il commença :

—Mes chers frères, mes chers amis, mes chers enfants, j'ai une confession à vous faire...

A ce moment, une sonnerie claire, limpide, argentine, chanta dans le clocher et remplit la

vieille église . . . Toutes les têtes se retournèrent, et un chuchotement émerveillé parcourut les bancs des fidèles :

—La cloche neuve ! la cloche neuve !

Était-ce un miracle ? Et Dieu avait-il fait apporter la nouvelle cloche par ses anges, afin de sauver l'honneur de son charitable ministre ?

Ou bien Scholastique était-elle allée confier l'embarras de son vieux maître à ces deux dames américaines—vous savez—Suzie et Bettina Percival, qui habitaient un si beau château à trois lieues de Lande-Fleurie, et ces excellentes dames s'étaient-elles arrangées pour faire à l'abbé Corentin cette jolie surprise ?

A mon avis, la seconde explication souffrirait encore plus de difficultés que la première.

Quoi qu'il en soit, les habitants de Lande-Fleurie ne surent jamais ce que l'abbé Corentin avait à leur confesser.

*(By kind permission of the Author.)*

# L'ÉVOCATEUR DE SPECTRES

PAR

ALFRED DE SAUVENIÈRE

C'ÉTAIT à l'époque, éloignée à peine de quelques années, où le chemin de fer transpyrénéen de Perpignan à Gironne n'était pas encore ouvert.

On se rendait alors en Espagne par ces amusantes « diligences catalanes » d'épique mémoire. Très basses sur leurs roues, larges, massives, avec une grande capote à l'avant pour protéger le cocher et le conducteur, le *mayoral*, peintes en jaune éclatant et en rouge vif, ces voitures filaient comme le vent, entraînées par huit ou dix mules, pomponnées, caparaçonnées à outrance.

Cette façon de voyager nous faisait reculer de cinquante ans dans le siècle ; on se croyait volontiers à l'époque des diligences de Laffite et de Caillard, et pour le voyageur qui venait du Nord, rien ne manquait à l'illusion : bruit assourdissant des roues mal assujetties dans leurs moyeux, tintements cadencés des grelots, cris du *mayoral* encourageant les mules dans leur galop furibond, pendant que le cocher, perché sur son siège étroit, faisait hurler les échos aux claquements répétés de son fouet. Et à tout bout de champ, dans la vitesse et la poussière du véhicule, ce digne *mayoral*, dégringolant de sa banquette et sautant sur le marchepied du coupé ou de la rotonde,

pour s'informer dans une langue bizarre, le catalan des frontières, si ses voyageurs se trouvaient bien.

C'était fort réjouissant, après un long voyage en chemin de fer ; cela changeait de la monotonie des immenses lignes droites, noires et nivelées.

On partait à midi de la place de la Préfecture à Perpignan, et l'on allait, ventre à terre comme cela, brûlant Poulestre, Nils-Sec, Villemoulagne, Viamyls et d'autres, jusqu'aux premiers contreforts des Pyrénées, au Boulon.

A cette dernière bourgade de la terre de France, la montée se fait sentir ; la diligence pèse en arrière sur ses traits de cordes, et le galop des mules se change en un trot déhanché. Puis, la pente s'accroît encore ; l'attelage ralentit son allure de plus en plus, et le *mayoral* suit la voiture à pied ; la plupart des voyageurs l'imitent, ceux de la rotonde surtout. On tient à soulager ces pauvres mules et à se dégourdir les jambes. Quelqu'un, qui s'est prémuni, offre à la ronde un verre de vin musqué de Rivesaltes, et l'on admire, en communauté, le grandiose spectacle du soleil couchant dans les Pyrénées.

Les trois ou quatre voyageurs plus aristocratiques du coupé se sont aussi joints aux marcheurs, et le silence du jour qui décline n'est interrompu que par le bruit monotone des grelots, le grincement lent des roues sur la route, ou le cri des rares oiseaux qui cherchent un abri pour la nuit.

Vers l'occident, entre les gorges des montagnes, et montant sur le ciel, enflammé encore des derniers feux du jour, on distingue les pics neigeux de la Cerdagne qui s'élèvent vers les nues ; et plus rapprochée, la chaîne de Roca Bruna, puis, celles

de Fache et de la Junquère. Quelle poésie intense se dégage de cette nature grandiose et sublime, et comme l'homme apparaît comme un chétif pygmée, lorsqu'il gravit ainsi avec peine le flanc de ces géants!...

Donc, douze ou quatorze voyageurs se rendaient ainsi de France en Espagne, il y a quelques années. Ils étaient arrivés, remontant dans la diligence et en descendant plusieurs fois, au cœur de la montagne, à une lieue peut-être de Bellegarde, le village français marquant un des points de la frontière.

La conversation était animée. Il avait été question de beaucoup de choses; mais,—était-ce l'influence toujours mystérieuse et pénétrante d'une belle soirée d'automne?—on avait surtout parlé de sorciers, de devins, de magnétiseurs, de fantômes et de revenants.

Un des voyageurs, jeune homme de vingt-cinq ans au plus, et qui avait toutes les allures d'un commis voyageur du Midi, avait affiché avec ostentation la plus grande incrédulité; son scepticisme et ses dénégations étaient telles, que certains de ses compagnons plus crédules commençaient à y voir de la moquerie à leur adresse.

Parmi ces derniers était un Espagnol d'une cinquantaine d'années, de la tribu, nombreuse sur les frontières, des marchands de bestiaux, selon toutes apparences. Son accentuation particulière de la langue castillane trahissait un Andalou, et, comme il parlait fort mal le français, il avait pris peu de part à la conversation. Au reste, il avait l'aspect sombre et deux yeux noirs perçants et profondément enfoncés sous une arcade sourcilière broussailleuse.

Cependant, un éclat de rire trop violent et une dénégation trop absolue, de la part du commis voyageur, à propos de je ne sais plus quel fait, fit sortir l'Andalou de son mutisme étrange.

—«Jeune homme, fit-il d'une voix grave, en un français mauvais, mais vibrant et accentué, vous êtes trop généreux en rodomontades pour n'être point un poltron remarquable, si tout ce que vous niez vous apparaissait.»

—«Dites donc, le vieux, répondit le commis voyageur avec arrogance, qui appelez-vous poltron, s'il vous plaît? Si c'est à moi que s'adresse l'épithète, je vous défie de la répéter!»

—«Morveux! jura l'Espagnol, en saisissant le bras de l'autre, qui aussitôt fit une grimace de douleur, à qui penses-tu avoir affaire de me défier ainsi?... Je te dis, moi, que tu t'évanouirais devant le moindre fantôme.»

—«Aïe! aïe! criait le gaudissart, perdant quelque peu de son aplomb. Mais lâchez-moi donc! Vous n'êtes qu'un brutal!»

Les autres voyageurs intervinrent, puis, après quelques instants, la route s'aplanissant en contournant les bords d'un précipice qu'elle surplombait à pic, chacun reprit place dans la diligence. Un gros quart d'heure après, la «catalane» s'arrêtait dans l'unique rue de Bellegarde.

La nuit était complètement venue; la visite des passeports eut lieu, on relaya, et le nouvel attelage de mules descendit, ventre à terre, les Pyrénées espagnoles, aux tintements des clochettes, au bruit des roues et aux claquements du court fouet catalan.

Les voyageurs atteignirent Figueras à l'heure réglementaire de huit heures.

A la *posada*, station des diligences, le dîner était préparé : *tortilla* obligatoire, côtelettes de mouton brûlées, pommes de terre frites à l'huile. Malgré le sommaire du menu et sa préparation peu engageante, chacun fit honneur au repas ; les quatorze convives avaient bon appétit. Les servantes de l'auberge apportèrent des oranges et des pommes, puis du café.

La conversation était devenue générale autour de la table. On s'était remis à discuter fantômes, spiritisme, double vue. Le commis voyageur, à la clarté des lampes, étalait plus de raillerie et plus d'incrédulité encore qu'il ne l'avait fait chemin faisant.

—«Eh bien ! lui dit le vieil Espagnol, en le prenant de nouveau à partie, je ferai apparaître devant vous, si vous le voulez, n'importe quelle personne morte que vous désignerez.»

—«Allons donc ! repartit le jeune homme en gouaillant ; vous avez de forts poignets, c'est vrai, mais vous n'en êtes pas plus malin pour cela !»

—«Consentez-vous ?»

Le gaudissart hésitait.

—«Voyons, firent quelques voyageurs fort intrigués, et dont la curiosité était allumée ; décidez-vous, acceptez !»

—«Soit» fit enfin le commis voyageur.

—«Dans ce cas, reprit l'Espagnol, je tiens un pari de mille *pesetas* que vous ne supporterez pas plus d'une apparition.»

—«Mille francs ? ... Jamais ! Je ne puis pas risquer de perdre semblable somme !»

—«Puisque vous niez toutes choses avec tant d'aplomb, vous êtes sûr de la gagner !»

Cet argument du marchand de bestiaux était péremptoire.

—«Je ne puis mettre que deux cents francs en jeu,» reprit le jeune homme.

Son adversaire sourit avec mépris, et remit dans sa poche l'argent qu'il en avait sorti.

—«Croyez-vous donc, dit-il, que pour cette misérable somme je voudrais déranger les esprits et les forcer à revenir sur cette terre? Non, non; je parie mille francs . . . Tenez la somme entière, si vous voulez. Sinon . . . rien!»

La curiosité était arrivée, autour de la table, à son paroxysme; chacun brûlait de voir l'issue de cet étrange tournoi.

—«Ma foi, dit un voyageur en riant, je mets volontiers cent francs . . . en commandite.»

—«Et moi aussi!»

—«Et moi, deux cents!»

Au bout de cinq minutes, on poussa vers le commis voyageur la somme de huit cents francs, qui devait parfaire le montant de l'enjeu.

Poussé dans son dernier retranchement, le jeune railleur avait légèrement blêmi, mais il avait ramassé la somme et l'avait mise dans sa bourse.

Tout le monde quitta la table avec empressement. L'Espagnol avait demandé au *posadero* l'usage d'une chambre; celui-ci mena ses convives dans un cabinet du rez-de-chaussée, donnant sur le jardin de la *posada*, et fermé par une mince porte de sapin.

L'évocateur fit entrer son sceptique adversaire, le laissa dans l'obscurité et resta dehors, pendant que les voyageurs faisaient cercle autour de lui. Ses yeux lançaient de sombres éclairs, sa figure, aux tons brunis et parcheminés, avait une expres-

sion presque diabolique. Il regardait la petite porte close avec fixité, et marmottait des paroles inintelligibles.

Quelques moments d'un silence solennel s'écoulèrent.

—«Eh bien, fit la voix moqueuse du commis voyageur, est-ce pour aujourd'hui ou pour demain?»

—«Que voyez-vous?» demanda l'Espagnol.

—«Rien!»

Quelques instants s'écoulèrent encore. Le vieux balbutiait toujours des phrases et faisait certains gestes.

—«Et maintenant?» fit-il.

—«Je vois, dit le jeune homme d'une voix un peu altérée, un nuage blanc... dans un coin de la chambre.»

—«Ce nuage bouge, n'est-ce pas?»

—«Il s'avance vers moi... Il prend une forme humaine... Oui! oui! la tête se dessine!...»

—«Qui voulez-vous voir?»

Le commis voyageur ne répondit pas tout de suite; enfin, sa voix nous arriva tremblante et basse.

—«Ma mère!» fit-il.

—«Voyez... regardez!» commanda le vieux.

Il y eut un silence prolongé. Maintenant, les cœurs battaient dans les poitrines.

Tout à coup, un cri déchirant se fit entendre dans le cabinet.

—«C'est elle! disait le jeune homme avec effarement, ma mère, ma pauvre mère!... La voilà dans son linceul! Ses yeux sont ouverts, et les larmes arrachées à son agonie apparaissent encore sur ses joues, comme au jour de sa mort. Elle vient... elle m'étreint, elle m'embrasse!

Assez, grâce! . . . Misérable sorcier, cesse, je ne puis plus . . . Au secours, au secours! . . .»

Le bruit d'un corps tombant lourdement sur le parquet se fit entendre.

Les voyageurs se précipitèrent dans le cabinet, et relevèrent le malheureux commis voyageur en proie à une crise de nerfs effrayante. On lui jeta de l'eau fraîche au visage, on courut chercher du vinaigre, on lui tapa dans les mains.

Enfin, il parut revenir à lui. Mais alors une colère folle sembla lui monter au cerveau.

—«Où est-il, cet infâme Espagnol, s'écria-t-il, où est-il, que je l'étrangle! Ah! le misérable . . . torturer ainsi son semblable!»

Les voyageurs cherchèrent des yeux le marchand de bestiaux, qui avait disparu. Alors, le jeune homme, s'échappant des mains qui le soignaient, se mit à la poursuite du sorcier, et s'enfonça dans l'obscurité profonde du jardin . . .

Avec lui disparurent les huit cents francs de commandite.

En reprenant la diligence pour continuer vers Girone, les voyageurs riaient un peu jaune de cette audacieuse escroquerie au sorcier.

—«Bah! conclut cependant l'un d'eux, nous avons eu une bonne comédie pour notre argent, et ces coquins s'entendaient admirablement.»

(*“Les Visionnaires.”*)

*By kind permission of the Author.)*

# MON ONCLE JULES

PAR

GUY DE MAUPASSANT

UN vieux pauvre, à barbe blanche, nous demanda l'aumône. Mon camarade Joseph Davranche lui donna cent sous. Je fus surpris. Il me dit :

—Ce misérable m'a rappelé une histoire que je vais te dire, et dont le souvenir me poursuit sans cesse. La voici :

Ma famille, originaire du Havre, n'était pas riche. On s'en tirait, voilà tout. Le père travaillait, rentrait tard du bureau, et ne gagnait pas grand' chose. J'avais deux sœurs.

Ma mère souffrait beaucoup de la gêne où nous vivions, et elle trouvait souvent des paroles aigres pour son mari, des reproches voilés et perfides. Le pauvre homme avait alors un geste qui me navrait. Il se passait la main ouverte sur le front, comme pour essuyer une sueur qui n'existait pas, et il ne répondait rien. Je sentais sa douleur impuissante. On économisait sur tout ; on n'acceptait jamais un dîner, pour n'avoir pas à le rendre ; on achetait les provisions au rabais, les fonds de boutique. Mes sœurs faisaient leurs robes elles-mêmes et avaient de longues discussions sur le prix d'un galon qui valait cinq centimes le mètre. Notre nourriture ordinaire consistait en soupe grasse et bœuf accommodé à

toutes les sauces. Cela est sain et réconfortant, paraît-il ; j'aurais préféré autre chose.

On me faisait des scènes abominables pour les boutons perdus et les pantalons déchirés.

Mais chaque dimanche nous allions faire notre tour de jetée en grande tenue. Mon père, en redingote, en grand chapeau, en gants, offrait le bras à ma mère, pavoisée comme un navire un jour de fête. Mes sœurs, prêtes les premières, attendaient le signal du départ ; mais, au dernier moment, on découvrait toujours une tache oubliée sur la redingote du père de famille, et il fallait bien vite l'effacer avec un chiffon mouillé de benzine.

Mon père, gardant son grand chapeau sur la tête, attendait, en manches de chemise, que l'opération fût terminée, tandis que ma mère se hâtait, ayant ajusté ses lunettes de myope et ôté ses gants pour ne les pas gâter.

On se mettait en route avec cérémonie. Mes sœurs marchaient devant, en se donnant le bras. Elles étaient en âge de mariage, et on en faisait montre en ville. Je me tenais à gauche de ma mère, dont mon père gardait la droite. Et je me rappelle l'air pompeux de mes pauvres parents dans ces promenades du dimanche, la rigidité de leurs traits, la sévérité de leur allure. Ils avançaient d'un pas grave, le corps droit, les jambes raides, comme si une affaire d'une importance extrême eût dépendu de leur tenue.

Et chaque dimanche, en voyant entrer les grands navires qui revenaient de pays inconnus et lointains, mon père prononçait invariablement les mêmes paroles :

—Hein ! si Jules était là dedans, quelle surprise !

Mon oncle Jules, le frère de mon père, était le seul espoir de la famille, après en avoir été la terreur. J'avais entendu parler de lui depuis mon enfance, et il me semblait que je l'aurais reconnu du premier coup, tant sa pensée m'était devenue familière. Je savais tous les détails de son existence jusqu'au jour de son départ pour l'Amérique, bien qu'on ne parlât qu'à voix basse de cette période de sa vie.

Il avait eu, paraît-il, une mauvaise conduite, c'est-à-dire qu'il avait mangé quelque argent, ce qui est bien le plus grand des crimes pour les familles pauvres. Chez les riches, un homme qui s'amuse fait des bêtises. Il est ce qu'on appelle, en souriant, un noceur. Chez les nécessiteux, un garçon qui force les parents à écorner le capital devient un mauvais sujet, un gueux, un drôle !

Et cette distinction est juste, bien que le fait soit le même, car les conséquences seules déterminent la gravité de l'acte.

Enfin, l'oncle Jules avait notablement diminué l'héritage sur lequel comptait mon père, après avoir d'ailleurs mangé sa part jusqu'au dernier sou.

On l'avait embarqué pour l'Amérique, comme on faisait alors, sur un navire marchand allant du Havre à New-York.

Une fois là-bas, mon oncle Jules s'établit marchand de je ne sais quoi, et il écrivit bientôt qu'il gagnait un peu d'argent et qu'il espérait pouvoir dédommager mon père du tort qu'il lui avait fait. Cette lettre causa dans la famille une émotion profonde. Jules, qui ne valait pas, comme on dit, les quatre fers d'un chien, devint tout à coup un honnête homme, un garçon de cœur, un vrai Davranche, intègre comme tous les Davranche.

Un capitaine nous apprit, en outre, qu'il avait loué une grande boutique et qu'il faisait un commerce important.

Une seconde lettre, deux ans plus tard, disait : « Mon cher Philippe, je t'écris pour que tu ne t'inquiètes pas de ma santé, qui est bonne. Les affaires aussi vont bien. Je pars demain pour un long voyage dans l'Amérique du Sud. Je serai peut-être plusieurs années sans te donner de mes nouvelles. Si je ne t'écris pas, ne sois pas inquiet. Je reviendrai au Havre une fois fortune faite. J'espère que ce ne sera pas trop long, et nous vivrons heureux ensemble . . . »

Cette lettre était devenue l'Évangile de la famille. On la lisait à tout propos, on la montrait à tout le monde.

Pendant dix ans, en effet, l'oncle Jules ne donna plus de nouvelles ; mais l'espoir de mon père grandissait à mesure que le temps marchait ; et ma mère aussi disait souvent :

— Quand ce bon Jules sera là, notre situation changera. En voilà un qui a su se tirer d'affaire !

Et chaque dimanche, en regardant venir de l'horizon les gros vapeurs noirs vomissant sur le ciel des serpents de fumée, mon père répétait sa phrase éternelle :

— Hein ! si Jules était là dedans, quelle surprise !

Et on s'attendait presque à le voir agiter un mouchoir et crier :

— Ohé ! Philippe ?

On avait échafaudé mille projets sur ce retour assuré ; on devait même acheter, avec l'argent de l'oncle, une petite maison de campagne près d'Ingouville. Je n'affirmerais pas que mon père n'eût point entamé déjà des négociations à ce sujet.

L'aînée de mes sœurs avait alors vingt-huit ans ; l'autre, vingt-six. Elles ne se mariaient pas, et c'était là un gros chagrin pour tout le monde.

Un prétendant, enfin, se présenta pour la seconde. Un employé, pas riche, mais honorable. J'ai toujours eu la conviction que la lettre de l'oncle Jules, montrée un soir, avait terminé les hésitations et emporté la résolution du jeune homme.

On l'accepta avec empressement, et il fut décidé qu'après le mariage toute la famille ferait ensemble un petit voyage à Jersey.

Jersey est l'idéal du voyage pour les gens pauvres. Ce n'est pas loin ; on passe la mer dans un paquebot, et on est en terre étrangère, cet îlot appartenant aux Anglais. Donc, un Français, avec deux heures de navigation, peut s'offrir la vue d'un peuple voisin chez lui et étudier les mœurs de cette île couverte par le pavillon britannique. Ce voyage de Jersey devint notre préoccupation, notre unique attente, notre rêve de tous les instants.

On partit enfin. Je vois cela comme si c'était d'hier. Le vapeur chauffant contre le quai de Granville ; mon père, effaré, surveillant l'embarquement de nos trois colis ; ma mère, inquiète, ayant pris le bras de ma sœur non mariée, qui semblait perdue depuis le départ de l'autre, comme un poulet resté seul de sa couvée ; et derrière nous, les nouveaux époux, qui restaient toujours en arrière.

Le bâtiment siffla. Nous voici montés, et le navire, quittant la jetée, s'éloigna sur une mer plate comme une table de marbre vert. Nous

regardions les côtes s'enfuir, heureux et fiers comme tous ceux qui voyagent peu.

Mon père se redressait sous sa redingote, dont on avait, le matin même, effacé avec soin toutes les taches, et il répandait autour de lui cette odeur de benzine des jours de sortie, qui me faisait reconnaître les dimanches.

Tout à coup, il avisa deux dames élégantes à qui deux messieurs offraient des huîtres. Un vieux matelot déguenillé ouvrait d'un coup de couteau les coquilles et les passait aux messieurs, qui les tendaient ensuite aux dames. Elles mangeaient d'une manière délicate, en tenant l'écaille sur un mouchoir fin et en avançant la bouche pour ne point tacher leurs robes. Puis, elles buvaient l'eau d'un petit mouvement rapide et jetaient la coquille à la mer.

Mon père, sans doute, fut séduit par cet acte distingué de manger des huîtres sur un navire en marche. Il trouva cela bon genre, raffiné, supérieur, et il s'approcha de ma mère et de mes sœurs en demandant :

—Voulez-vous que je vous offre quelques huîtres ?

Ma mère hésitait, à cause de la dépense ; mais mes deux sœurs acceptèrent tout de suite. Ma mère dit, d'un ton contrarié :

—J'ai peur de me faire mal à l'estomac. Offre ça aux enfants seulement, mais pas trop, tu les rendrais malades.

Puis, se tournant vers moi, elle ajouta :

—Quant à Joseph, il n'en a pas besoin ; il ne faut point gâter les garçons.

Je restai donc à côté de ma mère, trouvant injuste cette distinction. Je suivais de l'œil mon

père, qui conduisait pompeusement ses deux filles et son gendre vers le vieux matelot déguenillé. Les deux dames venaient de partir, et mon père indiquait à mes sœurs comment il fallait s'y prendre pour manger sans laisser couler l'eau ; il voulut même donner l'exemple, et il s'empara d'une huître. En essayant d'imiter les dames, il renversa immédiatement tout le liquide sur sa redingote, et j'entendis ma mère murmurer :

—Il ferait mieux de se tenir tranquille.

Mais, tout à coup, mon père me parut inquiet ; il s'éloigna de quelques pas, regarda fixement sa famille pressée autour de l'écailler, et, brusquement il vint vers nous. Il me sembla fort pâle, avec des yeux singuliers. Il dit, à mi-voix, à ma mère :

—C'est extraordinaire comme cet homme qui ouvre les huîtres ressemble à Jules.

Ma mère, interdite, demanda :

—Quel Jules ? . . .

Mon père reprit :

—Mais . . . mon frère . . . Si je ne le savais pas en bonne position, en Amérique, je croirais que c'est lui.

Ma mère, effarée, balbutia :

—Tu es fou ! Du moment que tu sais bien que ce n'est pas lui, pourquoi dire ces bêtises-là ?

Mais mon père insistait :

—Va donc le voir, Clarisse ; j'aime mieux que tu t'en assures toi-même de tes propres yeux.

Elle se leva et alla rejoindre ses filles. Moi aussi, je regardais l'homme. Il était vieux, sale, tout ridé, et ne détournait pas le regard de sa besogne.

Ma mère revint. Je m'aperçus qu'elle tremblait. Elle prononça très vite :

—Je crois que c'est lui. Va donc demander des renseignements au capitaine. Surtout, sois prudent, pour que ce garnement ne nous retombe pas sur les bras, maintenant !

Mon père s'éloigna, mais je le suivis. Je me sentais étrangement ému.

Le capitaine, un grand monsieur, maigre, à longs favoris, se promenait sur la passerelle d'un air important, comme s'il eût commandé le courrier des Indes.

Mon père l'aborda avec cérémonie, en l'interrogeant sur son métier avec accompagnement de compliments :

—Quelle était l'importance de Jersey ? Ses productions ? Sa population ? Ses mœurs ? Ses coutumes ? La nature du sol, etc. etc.

On eût cru qu'il s'agissait au moins des États-Unis d'Amérique.

Puis, on parla du bâtiment qui nous portait, l'*Express* ; puis, on en vint à l'équipage. Mon père, enfin, d'une voix troublée :

—Vous avez là un vieil écailler d'huîtres qui paraît bien intéressant. Savez-vous quelques détails sur ce bonhomme ?

Le capitaine, que cette conversation finissait par irriter, répondit sèchement :

—C'est un vieux vagabond français que j'ai trouvé en Amérique l'an dernier, et que j'ai rapatrié. Il a, paraît-il, des parents au Havre, mais il ne veut pas retourner près d'eux, parce qu'il leur doit de l'argent. Il s'appelle Jules... Jules Darmanche ou Darvanche, quelque chose comme ça, enfin. Il paraît qu'il a été riche, un

moment, là-bas, mais vous voyez où il en est réduit maintenant.

Mon père, qui devenait livide, articula, la gorge serrée, les yeux hagards :

— Ah ! ah ! très bien . . . fort bien . . . Cela ne m'étonne pas . . . Je vous remercie beaucoup, capitaine.

Et il s'en alla, tandis que le marin le regardait s'éloigner avec stupeur.

Il revint auprès de ma mère, tellement décomposé qu'elle lui dit :

— Assieds-toi ; on va s'apercevoir de quelque chose.

Il tomba sur le banc, en bégayant :

— C'est lui ! c'est bien lui.

Puis, il demanda :

— Qu'allons-nous faire ? . . .

Elle répondit vivement :

— Il faut éloigner les enfants. Puisque Joseph sait tout, il va aller les chercher. Il faut prendre garde surtout que notre gendre ne se doute de rien.

Mon père paraissait atterré. Il murmura :

— Quelle catastrophe !

Ma mère ajouta, devenue tout à coup furieuse :

— Je me suis toujours doutée que ce voleur ne ferait rien, et qu'il nous retomberait sur le dos ! Comme si on pouvait attendre quelque chose d'un Davranche ! . . .

Et mon père se passa la main sur le front, comme il faisait sous les reproches de sa femme.

Elle ajouta :

— Donne de l'argent à Joseph pour qu'il aille payer ces huitres, à présent. Il ne manquerait plus que d'être reconnu par ce mendiant. Cela

ferait un joli effet sur le navire. Allons-nous-en à l'autre bout, et fais en sorte que cet homme n'approche pas de nous !

Elle se leva, et ils s'éloignèrent après m'avoir remis une pièce de cent sous.

Mes sœurs, surprises, attendaient leur père. J'affirmai que maman s'était trouvée un peu gênée par la mer, et je demandai à l'ouvreur d'huîtres :

—Combien est-ce que nous vous devons, monsieur ?

J'avais envie de dire : mon oncle.

Il répondit :

—Deux francs cinquante.

Je tendis mes cent sous, et il me rendit la monnaie.

Je regardais sa main, une pauvre main de matelot, toute plissée, et je regardais son visage, un vieux et misérable visage, triste, accablé, en me disant :

—C'est mon oncle, le frère de papa, mon oncle !

Je lui laissai dix sous de pourboire. Il remercia :

—Dieu vous bénisse, mon jeune monsieur !

Mes sœurs me contemplaient, stupéfaites de ma générosité.

Quand je remis les deux francs à mon père, ma mère, surprise, demanda :

—Il y en avait pour trois francs ? . . . Ce n'est pas possible.

Je déclarai d'une voix ferme :

—J'ai donné dix sous de pourboire.

Ma mère eut un sursaut et me regarda dans les yeux :

—Tu es fou ! Donner dix sous à cet homme, à ce gueux ! . . .

Elle s'arrêta sous un regard de mon père, qui désignait son gendre.

Puis, on se tut.

Devant nous, à l'horizon, une ombre violette semblait sortir de la mer. C'était Jersey.

Lorsqu'on approcha des jetées, un désir violent me vint au cœur de voir encore une fois mon oncle Jules, de m'approcher de lui, de lui dire quelque chose de consolant, de tendre.

Mais, comme personne ne mangeait plus d'huîtres, il avait disparu, descendu sans doute au fond de la cale infecte où logeait ce misérable.

Nous sommes revenus par le bateau de Saint-Malo, pour ne pas le rencontrer. Ma mère était dévorée d'inquiétude.

Je n'ai jamais revu le frère de mon père.

Et voilà pourquoi tu me verras quelquefois donner cent sous aux vagabonds.

*(By permission of Mr. PAUL OLLENDORFF.)*

# NICETTE

PAR

SAINT JUIRS

—Tu es un homme mort, dit le médecin en regardant fixement Anatole.

Anatole chancela.

Il était venu gaiement pour passer la soirée avec son vieil ami le docteur Bardais, l'illustre savant dont tout le monde connaît les travaux sur les substances vénéneuses, mais dont Anatole avait pu apprécier plus que personne la noblesse de cœur et la bonté quasi-paternelle. Et voilà que tout à coup, sans ménagement, sans préparation, il entendit sortir d'une bouche si autorisée ce terrifiant pronostic.

—Malheureux enfant, reprit le docteur, qu'as-tu donc fait ?

—Rien que je sache, balbutia Anatole très troublé.

—Cherche dans tes souvenirs. Dis-moi ce que tu as bu, ce que tu as mangé, ce que tu as respiré ?

Ce dernier mot fut un trait de lumière pour Anatole. Le matin même il avait reçu une lettre d'un de ses amis qui parcourait l'Inde en touriste. Dans cette lettre se trouvait une fleur cueillie sur les bords du Gange par le voyageur, une fleur rouge, tourmentée, bizarre de forme et dont le parfum, il se le rappelait bien maintenant, lui avait paru étrangement pénétrant. Anatole fouilla

dans son portefeuille et en retira la lettre et la fleur qu'il montra au savant.

—Plus de doute ! s'écria le docteur. C'est la *Pyramenensis Indica* ! la fleur mortelle, la fleur de sang !

—Alors, vraiment, vous croyez ?

—J'en suis sûr, hélas !

—Mais ce n'est pas possible. Je n'ai que vingt-cinq ans. Je me sens plein de vie et de santé.

—A quelle heure as-tu décacheté cette lettre fatale ?

—Ce matin à neuf heures.

—Eh bien, demain matin, à la même heure, à la même minute, en pleine santé, comme tu dis, tu ressentiras une certaine angoisse au cœur et tout sera fini.

—Et vous ne connaissez aucun remède, aucun moyen de . . . ?

—Aucun ! dit le docteur.

Et cachant sa tête dans sa main, il se laissa tomber dans un fauteuil, suffoqué par la douleur.

Devant l'émotion de son vieil ami, Anatole comprit qu'il était réellement condamné. Il sortit comme un fou.

La sueur aux tempes, les idées bouleversées, le corps lancé dans une marche machinale, Anatole s'en allait dans la nuit, inconscient de ce qui se passait autour de lui, ne se doutant même pas que les rues devenaient désertes. Longtemps il courut ainsi, puis, rencontrant un banc, il s'assit.

Ce repos lui fit du bien. Jusque-là, il avait été comme un homme qui aurait reçu un coup de massue sur la tête ; son étourdissement se dissipait maintenant et il commença à ressaisir ses idées en déroute.

—Ma situation, pensa-t-il, est celle d'un condamné à mort. Encore celui-ci peut-il espérer sa grâce. Mais à propos, combien me reste-t-il à vivre?

Il regarda sa montre.

—Trois heures du matin? Il est temps d'aller se coucher. Me coucher? Donner au sommeil mes six dernières heures! Non. J'ai certainement mieux que cela à faire. Mais quoi? Parbleu! mon testament pour commencer.

Un restaurant qui restait ouvert toute la nuit n'était pas loin. Anatole y monta:

—Garçon, une bouteille de champagne et une bouteille d'encre.

Il but un verre de Cliquot et regarda son papier en songeant:

—A qui vais-je léguer mes six mille livres de rente? Je n'ai plus ni père ni mère; et c'est bien heureux pour eux. Et parmi les personnes qui m'intéressent, je n'en vois qu'une: Nicette!

Nicette était une petite cousine à la mode de Bretagne, une charmante jeune fille de dix-huit ans, aux cheveux blonds, aux grands yeux noirs. Elle était orpheline comme lui, et cette communauté dans le malheur avait établi depuis longtemps entre eux une secrète et entière sympathie.

Les dernières volontés furent vite rédigées: tout à Nicette.

Cela fait, il but un second verre de champagne.

—Pauvre Nicette, pensait-il. Elle était bien triste la dernière fois que je l'ai vue. Son tuteur, qui ne connaît du monde que sa classe d'instruments à vent au Conservatoire, ne s'est-il pas avisé de promettre sa main à un brutal, à une espèce de spadassin qu'elle déteste. Elle le déteste

d'autant plus qu'elle en aime un autre, si j'ai bien compris ses aveux pleins de réticences et d'embarras. Quel est cet heureux mortel ? Je l'ignore ; mais il est certainement digne d'elle puisqu'elle l'a choisi.

Bonne, douce, belle, aimante, Nicette mérite l'idéal des maris. Ah ! c'est bien la femme qu'il m'aurait fallu si . . . C'est une infamie de la contraindre, de gâter sa vie en confiant un tel trésor à une brute. Mais pourquoi ne serais-je pas le chevalier de Nicette ! C'est dit et dès demain matin. Mais, demain, il sera trop tard, c'est maintenant qu'il faut agir. L'heure est un peu indue pour voir les gens ; mais quand je me dis que je serai mort dans cinq heures, je me soucie des convenances comme de ça ! Allons ! ma vie pour Nicette !

\*  
\* \*

Il était quatre heures du matin quand Anatole sonna à la porte du tuteur de Nicette. M. Bouvard lui-même, effaré, vint ouvrir en bonnet de coton.

—Est-ce qu'il y a le feu ?

—Non, cher monsieur Bouvard, fit Anatole. C'est une petite visite.

—A cette heure-ci !

—Toutes les heures me sont bonnes pour vous voir ; mais vous êtes peu vêtu, monsieur Bouvard. Recouchez-vous.

—C'est ce que je fais. Mais je suppose, monsieur, que, pour me déranger de la sorte, vous avez quelque chose de très important à me dire.

—Très important ! monsieur Bouvard, il faut que vous renonciez à marier ma cousine Nicette avec M. Capdenac.

—Jamais, monsieur, jamais !

—Il ne faut dire ni jamais ni toujours.

—Monsieur, ma résolution est bien arrêtée. Ce mariage se fera.

—Il ne se fera pas.

—C'est ce que nous verrons. Et maintenant que vous connaissez ma réponse, monsieur, je ne vous retiens pas.

—Voilà qui est peu aimable ; mais je suis bon autant que tenace, monsieur Bouvard ; je ne me formalise pas de votre procédé et je reste.

—Restez si vous voulez ; je vous considère comme parti et je ne vous parle plus.

Et M. Bouvard se tourna contre le mur en grommelant :

—A-t-on jamais vu ? Déranger un homme paisible, le troubler dans son sommeil, pour lui conter de pareilles sornettes.

Tout à coup M. Bouvard bondit sur son lit.

Anatole venait de prendre le trombone du professeur, dans lequel il soufflait comme un sourd en poussant rageusement les coulisses. Des sons infernaux sortaient de l'instrument.

—Mon trombone d'honneur ! offert par mes élèves ! Laissez cet instrument, monsieur !

—Monsieur, répondit Anatole, vous me considérez comme parti ; moi je vous considère comme absent, et je me distrais en attendant votre retour. Couac, couac ! Hein ! quelle belle note !

—Vous allez me faire donner congé. Mon propriétaire ne tolère pas le trombone passé minuit.

—Cet homme assurément n'aime pas la musique. FrROUT, frROUT, prra !

—De grâce, finissez.

—Consentez-vous ?

—A quoi?

—A renoncer au mariage.

—Mais, monsieur, je ne le peux pas.

—Alors, couac!

—M. Capdenac est un terrible homme. Si je lui fais un pareil affront, il me tuera.

—Cette raison vous arrête?

—Elle en arrêterait bien d'autres.

—Dans ce cas, laissez-moi faire; jurez-moi seulement que si j'obtiens le désistement de M. Capdenac, ma cousine sera libre.

—Oui, monsieur, elle sera libre.

—Bravo! J'ai votre parole. Vous permettez que je me retire. A propos, où demeure votre Capdenac?

—100, rue des Deux-Épées.

—J'y cours. Au revoir.

—Toi, pensa Bouvard, tu vas te jeter dans la gueule du lion et tu recevras la bonne leçon que tu mérites.

\*  
\* \*

Cependant Anatole courait à l'adresse indiquée. Quand il arriva, il pouvait être six heures du matin.

—Drelin, drelin, drelin, drelin, drelin.

—Qui vive? fit une grosse voix à travers la porte.

—Ouvrez. Communication très grave de M. Bouvard.

On entendit le bruit d'une chaîne de sûreté qu'on déplaçait et d'une clef avec laquelle on ouvrait successivement trois serrures.

Voilà un homme bien enfermé, pensa Anatole.

Enfin la porte s'ouvrit. Et Anatole se trouva en présence d'un monsieur à la moustache en croc

qui portait pour toilette de nuit un costume de salle d'armes.

—Vous voyez ; toujours prêt. C'est ma devise.

Les murs de l'antichambre disparaissaient sous des panoplies. Dans le petit salon où Capdenac introduisit son visiteur, on ne voyait que des armes : yatagans, flèches empoisonnées, sabres, épées à une ou deux mains, pistolets, tromblons. Un véritable arsenal. Il y avait de quoi jeter le trouble dans une âme timide.

« Bah ! pensa Anatole. Qu'est-ce que je risque maintenant ? tout au plus deux heures et demie ! allons-y. »

—Monsieur, répondit Anatole, vous voulez épouser Mlle. Nicette ?

—Oui, monsieur.

—Monsieur, vous ne l'épouserez pas !

—Ah ! tonnerre ! ah ! sang ! et qui m'en empêchera ?

—Moi !

Capdenac regarda Anatole qui n'était pas très grand, mais qui lui parut très décidé.

—Ah ! jeune homme ! dit-il enfin, vous avez de la chance de me trouver dans un de mes bons instants. Profitez-en. Savez-vous que je me suis battu vingt fois et que j'ai eu le malheur de tuer cinq de mes adversaires et de blesser les quinze autres ? Allons, j'ai pitié de votre jeunesse. Encore une fois, retirez-vous.

—Je vois, dit Anatole, à vos états de service, que vous êtes un adversaire digne de moi, et mon désir s'accroît de me mesurer avec un homme si redoutable. Voyons. Prenons-nous ces deux épées de la cheminée ? ou ces deux haches d'abordage ? ou ces sabres de cavalerie ? ou ces lattes de

cuirassiers? que diriez-vous de ces yatagans recourbés? Vous ne vous décidez pas? que faites-vous?

—Je songe à votre mère et à sa douleur prochaine.

—Je n'en ai plus. Préférez-vous la carabine, le pistolet, le revolver?

—Jeune homme, ne jouez pas avec les armes à feu.

—Est-ce que vous avez peur? Vous tremblez!

—Trembler! moi! c'est de froid.

—Alors, battez-vous ou renoncez à la main de Nicette.

—J'aime votre bravoure. Les braves sont faits pour s'entendre. Voulez-vous que je vous avoue une chose?

—Parlez.

—Depuis quelque temps, je songeais moi-même à rompre ce mariage; mais je ne savais comment m'y prendre. Je consentirais donc bien volontiers à ce que vous désirez; mais vous comprenez que je ne puis avoir l'air, moi, Capdenac, de céder à des menaces. Or, vous m'avez fait des menaces.

—Je les retire.

—Alors, c'est entendu.

—Voulez-vous écrire et signer votre désistement?

—J'ai tant de sympathie pour vous que je ne puis rien vous refuser.

\*  
\* \*

Muni du précieux papier, Anatole courut chez M. Bouvard. Il arriva à sa porte vers huit heures du matin.

—Drelin, drelin.

—Qui est là?

—Anatole.

—Allez-vous coucher ! cria rageusement le professeur.

—J'ai le désistement de Capdenac. Ouvrez ou j'enfonce la porte.

M. Bouvard ouvrit. Anatole lui remit le papier et alla crier à la porte de Nicette :

—Cousine, levez-vous, habillez-vous vite et venez.

Quelques instants après, Nicette, fraîche comme l'aurore, arriva dans le petit salon.

—Qu'y a-t-il donc ?

—Il y a, dit M. Bouvard, que votre cousin est fou.

—Fou, soit ! fit Anatole ; mais Nicette reconnaîtra que ma folie a du bon. Cette nuit, ma chère petite cousine, j'ai obtenu deux choses : M. Capdenac renonce à votre main et votre excellent tuteur consent à ce que vous épousiez celui que vous aimez.

—Vraiment, mon tuteur, vous voulez bien que j'épouse Anatole ?

—Hein ! fit Anatole.

—Puisque je vous aime, mon cousin.

A ce moment, Anatole sentit son cœur palpiter violemment. Était-ce le plaisir que lui causait l'aveu inespéré de Nicette ? Était-ce l'angoisse prédite par le docteur ? Était-ce la mort ?

—Malheureux que je suis ! s'écria le pauvre garçon. Elle m'aime. Je touche au bonheur et je vais mourir sans l'atteindre.

Alors, prenant fiévreusement les mains de Nicette, il lui dit tout ; la lettre reçue, la fleur respirée, le pronostic de son vieil ami, le testament écrit, les démarches faites, le succès obtenu.

—Et maintenant acheva-t-il, je vais mourir !

—Mais c'est impossible ! dit Nicette. Ce médecin se trompe. Qui est-ce donc ?

—Un homme qui ne se trompe jamais, Nicette, le docteur Bardais.

—Bardais ! Bardais ! fit tout à coup Bouvard en éclatant de rire. Écoutez ce que dit mon journal : « Le savant docteur Bardais vient d'être subitement atteint d'aliénation mentale. La folie dont il est atteint a le caractère scientifique. On sait que le docteur s'était occupé spécialement des substances vénéneuses. Il croit maintenant que toutes les personnes qu'il rencontre sont empoisonnées et il le leur persuade. On l'a transporté cette nuit à minuit dans la maison du docteur Blanche. »

—Nicette !

—Anatole !

Les deux jeunes gens étaient tombés dans les bras l'un de l'autre.

*(By kind permission of Mme. LESUEUR DELORME.)*

# LE VOYAGE DU PETIT GAB

PAR

ANDRÉ THEURIET

DE mes fenêtres le regard plongeait à travers la cour, sur l'intérieur de l'entresol habité par la famille du petit Gabriel, que dans la maison on appelait familièrement «le petit Gab.»—Le père était coupeur dans un magasin de confection; la mère, malade et déjà toute blanche à quarante-cinq ans, s'occupait du ménage et y usait le reste de sa santé. De ses cinq enfants, les trois aînés avaient essaimé au dehors; il ne demeurait au logis qu'une sœur de dix-huit ans, qui était couturière, et le petit Gab qui était bossu.— Ses parents avaient passé la moitié de leur vie dans des ateliers malsains ou des arrière-boutiques obscures et mal aérées, et le petit Gab était irrémédiablement rachitique. Son épine dorsale déviée faisait remonter ses épaules jusqu'au niveau des oreilles, ses jambes grêles et molles pliaient sous son buste déjeté et mal équilibré; il ne pouvait marcher que lorsque sa taille était soutenue par un corset orthopédique. Sur ce buste contourné, bombé en avant et en arrière, se dressait une tête au crâne trop développé, mais au visage d'une délicatesse exquise, d'une expression singulièrement poignante. Bien qu'il eût huit ans, à l'aspect de son pauvre corps

rabougri et noué, on lui en eût donné à peine cinq; on lui en eût donné vingt à voir sa physionomie méditative, son front saillant et ses grands yeux d'un brun noir, si tristes et si précocement pensifs. Le père, la mère et la grande sœur l'adoraient à cause de ses façons tendres et de son intelligence extraordinairement éveillée. Le médecin avait défendu qu'on le fît travailler, mais pour le distraire et le changer de milieu, on le conduisait à une école, où il se bornait à écouter gravement et où il retenait tout ce qu'il entendait dire.—Un soir, à la sortie des classes, je l'aperçus sous le porche de la maison, assis contre la loge de la concierge. Sa mère étant allée faire quelque emplette, et sa sœur n'étant pas encore revenue du magasin, il avait trouvé en rentrant la porte de l'appartement fermée, et, accoté contre le mur, les yeux avidement tournés vers la rue, il attendait avec une mine réfléchie et douloureusement résignée. Tandis que je le questionnais, ses noires prunelles jetaient sur moi de longs regards observateurs et effrayés. Sur ces entrefaites, la grande sœur arriva tout essoufflée: « Ah! mon pauvre Gab, s'écria-t-elle, je t'ai fait attendre! Tu t'impatientsais, hein?—Non, répondit Gab d'une voix calme, claire comme un timbre d'argent, je me disais seulement que vous ne vouliez peut-être plus de moi et que vous ne reviendriez pas... Je suis si malade et si ennuyeux!—Ah! vilain méchant, murmura la jeune fille en le couvrant de baisers; puis se retournant vers moi avec des yeux pleins de larmes:—il est si mignon, ajouta-t-elle, et si intelligent; il raisonne comme une grande personne... Quel dommage qu'il ait si peu de santé!... Le médecin dit que s'il pouvait aller

cet été à Berck, l'air de la mer et les bains de sable le guériraient probablement . . . Mais c'est loin, Berck et c'est de la dépense ! . . . Enfin, je vais tâcher de gagner de quoi l'y conduire . . . »

Et la courageuse jeune fille travaillait du matin au soir pour amasser la somme nécessaire. Elle s'énervait sur sa machine à plisser et à tuyauter ; elle taillait, assemblait, cousait presque sans se reposer. Bien avant dans la nuit, j'entendais le tressaillement sec et précipité de la machine, pareil au bruissement saccadé que font les sauterelles dans les champs ; derrière les rideaux éclairés par la lampe, je distinguais la silhouette laborieuse, et je pensais involontairement à une des strophes de la terrible chanson de Thomas Hood : « Coudre, coudre, coudre, jusqu'à ce que les yeux deviennent lourds et sans regards :— Ourlet, gousset et poignet,—jusqu'à ce que, sur les boutons, je tombe de sommeil,—et que je les couse comme dans un rêve . . . Coudre, coudre, coudre,—dans la froide lumière de décembre—et coudre, coudre, coudre,—quand le temps est chaud et le ciel bleu,—tandis qu'au long des toits les hirondelles par couples, caracolent,—comme pour me montrer leurs plumes ensoleillées,—et me narguer avec leur printemps ! »

Dans la maison, tout le monde connaissait l'histoire du petit Gab, et les femmes des locataires confiaient volontiers de l'ouvrage à la grande sœur. On arrêtait l'enfant au passage, sur le carré ou dans la cour ; on le caressait, on le choyait, on lui envoyait des friandises. Lui, toujours farouche, se dérobaît aux caresses, et, plus inquiet que réjoui, méditait longuement sur ces soudaines marques d'amitié : « La dame du troisième me donne des

joujoux, demandait-il pensivement à sa sœur, pourquoi, puisqu'elle ne me connaît pas ? » Puis, après avoir ruminé un moment, il ajoutait avec une perspicacité qui ouvrait de navrantes échappées sur le travail de la réflexion dans ce cerveau d'enfant : « C'est sans doute parce que je suis bossu. »

La besogne abondait, la tirelire grossissait dans le coin obscur d'un tiroir de la commode ; juillet était proche et on commençait déjà les préparatifs du départ : — achat d'une belle malle de cuir, confection d'un costume pour l'enfant, — et le petit Gab, émerveillé, ne parlait plus à ses camarades de classe que de son voyage aux bains de mer, — quand, à la dernière heure, un incident malheureux vint tout bouleverser. La jeune femme de l'employé du cinquième avait chargé la couturière de regarnir sa robe de noce et de l'arranger à la mode du moment, — une robe qui avait coûté gros et qu'on voulait faire resservir pour les petites sauteries du prochain hiver. — Un soir, en jouant avec l'encrier, Gab le laissa glisser de ses doigts maigres et l'encre ruissela malencontreusement sur le satin de la jupe . . . On ne le gronda pas, hélas ! non, sa figure consternée faisait trop de peine à voir. La grande sœur étouffa un cri de terreur ; silencieusement, nerveusement, elle épongea l'étoffe et mesura l'étendue du désastre. L'encre avait outrageusement taché huit mètres de satin. Conter le malheur à la cliente du cinquième et l'apitoyer en faveur de Gab, il n'y fallait pas songer ; d'abord la femme de l'employé n'était pas riche, et sa toilette de noce constituait son unique ressource pour les jours de tralala et de cérémonie ; puis l'ouvrière était fière et ne se

souciait pas de mettre la maison au courant de ses misères intérieures. Le plus expédient et le plus digne était de courir au Bon-Marché et de chercher à rassortir l'étoffe. Huit mètres à quinze francs, cela donnait un total de cent vingt francs ; une rude brèche à la tirelire et au budget du voyage !—C'était fini, il fallait renoncer aux bains de mer pour cette année.—La couturière embrassa le petit Gab et se remit à travailler.

L'hiver qui suivit, on piocha dur à l'entresol. L'automne avait été pluvieux et la santé de Gab s'en était ressentie. Les os lui faisaient mal, il avait des mouvements de fièvre et des douleurs au cerveau. Le docteur, en l'auscultant, avait hoché la tête et insisté de nouveau pour qu'on envoyât l'enfant à Berck dès le retour de la belle saison. Cette fois, c'était décidé ; coûte que coûte, on partirait pour les bains de mer dès la fin de mai ; et la machine à coudre recommençait avec plus de précipitation son bruissement de sauterelle, et les veillées se prolongeaient plus avant dans la nuit. On avait acheté au petit Gab un livre d'images où il n'y avait que des paysages de mer : des vues de ports avec leurs forêts de mâts rangés le long de la muraille des quais ; des falaises escarpées aux rochers lavés par des vagues écumeuses : des barques de pêcheurs, s'éparpillant au large comme une volée d'oiseaux aux ailes blanches.

L'enfant ne parlait que de la mer : il la voyait dans ses rêves, et parfois même en plein jour, à travers le brouillard gris qui emplissait la cour intérieure, il avait de maladives hallucinations de côtes battues par le flot, et de grands espaces liquides traversés par des navires aux voiles

gonflées. Parfois il prenait sur la cheminée un gros coquillage ; il l'approchait de son oreille, et le cou enfoncé dans les épaules, les yeux pensifs, il écoutait pendant des heures ce bruit de mer, qui semblait venir de très loin, de très loin, à travers la coquille . . .

L'hiver fut exceptionnellement humide et froid, et je ne rencontrai plus le petit Gab sous le porche de la maison. Le médecin avait défendu expressément qu'on le laissât sortir. De temps en temps, je l'apercevais à la fenêtre, dont l'un des rideaux était soulevé. Ses yeux tristes et renfoncés erraient dans le vide et, sur la vitre claire, ses doigts maigres dessinaient de vagues formes de navires. Puis tout d'un coup ses regards s'arrêtaient sur la croisée où j'étais en observation, et, se sentant épié, d'un geste farouche il tirait le rideau de mousseline. Vers la mi-mars, je ne le vis plus près des carreaux. Ses os le faisaient de plus en plus souffrir, ses jambes trop faibles ne pouvaient plus le porter et ses maux de tête redoublaient. Il passait maintenant des journées entières étendu sur son petit lit, feuilletant pour la centième fois le livre d'images où l'on voyait la mer et les grands navires aux voiles blanches. Il n'avait pas renoncé à l'idée de son voyage : « Quand partirons-nous ? » demandait-il à sa sœur ; et lorsque celle-ci lui avait expliqué qu'il fallait attendre le beau temps, il reprenait de sa voix grêle : « C'est que je suis pressé, je voudrais me guérir vite, bien vite, afin de ne plus te voir pleurer. » Et il se faisait indiquer les noms des villes par où l'on passerait. Il les connaissait déjà toutes par cœur : Chantilly, puis Clermont, Amiens, Abbeville et enfin la

mer . . . « Une fois que nous serons là-bas, disait-il, je suis sûr que mes os ne me feront plus mal. » En attendant, il voulait avoir constamment près de lui le grand coquillage rose de la cheminée, et l'oreille appuyée contre les valves nacrées, il écoutait attentivement le bruit lointain de cette mer qui devait le délivrer de toutes ses misères.

Vers Pâques je n'entendis plus le sourd tressaillement de la machine à coudre. On ne travaillait plus dans l'appartement de l'entresol, et pourtant une lueur de lampe, dorant l'une des fenêtres très avant dans la nuit, indiquait qu'on y veillait toujours, près du lit de l'enfant malade. — « Il est au plus mal, murmurait la concierge en serrant instinctivement contre ses jupes un gros garçon joufflu, il n'en a pas pour longtemps . . . Le pauvre, ce sera une délivrance ! . . . » — Un matin, je me croisai sous le porche avec un étroit cercueil porté par deux croque-morts et suivi de la famille . . . C'était le petit Gab qui partait enfin pour son voyage vers la mer insondable de l'Inconnu.

*(By permission of Mr. A. LEMERRE.)*

# IDYLLE EN BRETAGNE

PAR

ADOLPHE RIBAUUX.

CETTE année-là, le printemps était précoce à Paris. Les dernières semaines d'avril, chaudes et poussiéreuses, avaient prématurément fané les lilas du Luxembourg, et beaucoup de salons se fermaient déjà. Las d'un labeur assidu de tout l'hiver, nous avons fui la grande ville, Trévisé et moi, et nous étions allés, lui peintre, moi poète, demander des motifs de tableaux et des vers aux frais horizons de Bretagne.

On était au milieu de mai. Trévisé exposait une toile aux Champs-Élysées; je venais de publier mes *Chansons sincères*. Pour tous deux la critique s'était montrée encourageante, tous deux nous disposions de modestes, économies, et la perspective de ces quelques mois de réconfortante liberté nous mettait l'âme en joie.

A pied, le sac au dos, chantant, sifflant, riant à tous les hasards de la route, nous errâmes pendant une quinzaine, sans autre guide que notre caprice, pour finir par nous installer au fin fond du pays, dans un petit coin tranquille, un hameau près de la mer, en pleine lande fleurie. Pas d'hôtel, rien qu'un semblant d'auberge, la simplicité même. Mais la cuisine sentait bon le pain de seigle, les draps fleuraient la lavande, et par la fenêtre de

notre chambre, on voyait une magnifique étendue de mer.

Notre arrivée fit du bruit dans le hameau, encore vierge de tout envahissement, où l'on n'aperçoit presque jamais personne. L'auberge était tenue par de braves gens, de vrais Bretons, francs comme l'or, l'âme bienveillante, et fidèles aux anciennes coutumes, comme du reste tout le voisinage.

On nous gâta. Et, au bout de quelques jours, nous étions là vraiment chez nous.

Un ciel idéalement bleu, un tiède soleil, la neige des aubépines embaumant chaque buisson, la mer, elle aussi, d'un azur adorable; le temps nous faisait fête! Dès l'aube nous sortions, à la chasse des sujets et des rimes. Trévisé emportait son album et ses crayons, je prenais un calepin ou un livre; et par les sentiers, nous allions à la rencontre du jeune printemps.

Je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir cette originale contrée. Les dix ou douze chaumières qui composaient alors le hameau s'abritaient sous un épais couvert de chênes. Des champs de blé noir, tout blancs de fleurs, des champs de luzerne violette et de sainfoin pourpré s'étendaient à l'entour; plus en arrière la lande aux ajoncs, la lande aux genêts d'or et aux silènes roses; et de l'autre côté l'océan piqué de voiles, où s'effrangeait parfois le long panache de fumée d'un paquebot.

De ces promenades, nous revenions, Trévisé avec de nouveaux croquis, moi avec l'ébauche de quelque poème.

A chaque pas, de pittoresques détails nous arrêtaient; ici un antique menhir qui parlait des âges mystérieux, là un calvaire mélancolique

ouvrant les deux bras de son crucifix sur l'immense et pur espace.

Au seuil d'une chaumine délabrée, mais dont le toit se dentelait de fougères et de mousses, dont les petites vitres avaient de chatoyants reflets irisés, nous rencontrâmes un jour une vieille femme qui filait ; ses maigres doigts raidis avaient peine à manier le fuseau, et la besogne avançait lentement. Nous nous arrêtâmes près d'elle, et nous la fîmes causer. Elle nous conta d'anciennes légendes, et le passé ressuscitait devant nous, auréolé de poésie, et le parfum de ces choses lointaines était pénétrant comme celui des muguets sauvages.

\*  
\* \*

Pas d'autres étrangers que nous, à plusieurs lieues à la ronde.

Décidément on ne se hasardait guère dans ce « trou » perdu ; tout au plus y était-il venu d'aventure quelques artistes, quelques rêveurs, de ceux qui, soudain dégoûtés de la comédie mondaine, éprouvent un irrésistible besoin de se rapprocher de la nature-mère, de retremper leur corps et leur âme à la source originelle.

Si monotone que fût notre existence, nous ne songions pas à nous en plaindre : cette solitude, ce calme, c'était précisément ce que nous étions venus chercher.

Nous avions pour nous servir une fille du pays, qui se nommait Marie. Très blonde, d'un blond d'épis dans la lumière, son fin visage au délicat ovale éclairé par deux rayonnants bluets, elle avait la grâce d'une jeune dryade. Elle ne parlait que le breton, et comme il gazouillait sur ses lèvres, le vieux dialecte un peu rude en d'autres

bouches ! La mignonne créature nous avait séduits, et nous aimions à la voir circuler dans la maison, affairée aux soins du ménage et pleine de sollicitude pour notre bien-être.

A diverses reprises, sortant après le souper pour une promenade au clair de lune, nous avons vu Marie assise devant l'auberge, sur un banc de pierre, en compagnie d'un joli gars, un véritable enfant de Bretagne par le visage et le costume ; ils causaient, et dans leurs regards se lisait une profonde tendresse.

Discrètement questionné, le propriétaire de l'auberge nous renseigna. Yan et Marie, des amis d'enfance, étaient fiancés depuis plusieurs années. Yan, d'abord, avait pensé à prendre la mer comme tant d'autres, qui ont aussi leurs amoureuses. Mais s'éloigner, courir le monde, quand il était tout pour elle, elle tout pour lui ! . . . Le courage de la séparation leur avait manqué, et Yan travaillait comme domestique chez un fermier du voisinage . . . On se marierait quand on pourrait ! . . .

Ah ! oui, qu'ils s'aimaient, les deux jeunes-  
ceux ! Leur travail fini, côte à côte sur le vieux banc rongé de mousse, tandis que, dans l'ombre grandissante, les senteurs de la lande s'exhalaient plus fortes, comme ils semblaient se soupirer de douces choses ! Et le dimanche, lorsque bras dessus, bras dessous, ils s'en allaient à la promenade, comme Yan pressait avec orgueil sur sa poitrine la main de Marie ! C'était le long des sentiers un papillonnement de coiffes blanches, une magnificence de jupons brodés. Puis, lentement, les couples se dispersaient, et l'on entendait leurs voix décroître et se perdre sous les chênes. Mais, pour Yan, pas une dans le pays qui valût Marie !

Si, parfois, dégoûté de sa vie mesquine, il était tenté de regretter les beaux voyages aux îles lointaines, sur quelque léger trois-mâts, il n'avait qu'à revoir les limpides yeux de la jeune fille, son sourire d'églantine au soleil, pour oublier les plus attrayants mirages.

\*  
\* \*

Un dimanche, revenant d'une course matinale, nous nous étions assis au cœur de la lande, à l'ombre d'un bouquet de chênes. Du hameau, la sonnerie des cloches arrivait jusqu'à nous, voilée par la distance. Pas un nuage au ciel, où courait une petite brise chargée de sel, saturée d'effluves aromatiques. Devant nous, une haie de grands noisetiers. Derrière cette haie, un sentier, partant du hameau, aboutissait à un menhir de moyenne taille, verdi par la pluie et le vent. Un peu fatigués par notre longue promenade, nous nous absorbions voluptueusement dans une demi-somnolence, lorsque des pas retentirent sur le sentier.

Réveillés en sursaut, nous écartâmes quelques branches, et nous reconnûmes Yan et Marie, qui s'approchaient à menus pas, cueillant des fleurs au passage, toute une gerbe multicolore.

Car il y en avait à profusion, le long du chemin, de ces charmantes fleurs bretonnes ! Les digitales se dressaient comme de frêles colonnettes ; les genêts, les silènes formaient d'immenses tapis veloutés, des champs de bruyères s'étendaient à perte de vue, constellés de frémissants papillons bleus ! Tout cela joyeux et plein de sève, riant dans la lumière, caressé par la brise !

Quand Yan et Marie furent près de nous, ils avaient chacun les mains pleines. Alors, nous comprîmes. En Bretagne, un antique usage veut

que les fiancés aillent porter le matin, sur le granit d'un menhir, deux bouquets. Ils reviennent le soir. Si les fleurs sont fanées, c'est un mauvais présage ; si elles sont fraîches encore, le mariage sera béni.

La vieille fileuse nous avait révélé cette coutume, plusieurs fois séculaire.

Et les jeunes gens, en effet, posèrent leurs fleurs sur le menhir, puis ils s'assirent sur la mousse, au pied de la haie, sans nous voir, abrités que nous étions derrière les noisetiers.

Et ils se mirent à causer. Or, de quoi causeraient des amoureux, sinon d'eux-mêmes, de leur passion, de leurs espérances, du nid qu'on a hâte de bâtir.

—Ah ! si nous étions riches ! soupirait Marie.

—Il n'y aurait pas besoin d'être riches. Mais le moyen d'épargner quoi que ce soit, avec le peu que nous gagnons ! Tu sais, la petite ferme d'Yves Karadec, à une lieue d'ici ? Elle est à louer, pour deux cents francs l'an. Le terrain est bon, et je me donnerais tant de peine qu'en une année je gagnerais de quoi payer le second fermage...

—Seulement, à nous deux, nous n'avons pas la moitié de cette somme !... Ce n'est pourtant pas d'avoir fait des dépenses inutiles... Mais tu as eu tes parents à ta charge jusqu'à l'automne dernier, et j'entretiens encore ma mère... Il faut attendre !

—Attendre !... Et les autres se marient, et les autres peuvent jouir de l'existence !... Quelquefois je regrette de ne m'être pas fait marin !... Si j'étais parti à quinze ans, à seize ans, je pourrais revenir maintenant avec un joli pécule.

—Combien qui ne reviennent pas!...

Ils se levèrent sur ces mots. Midi approchait, et ils reprirent le sentier. Sur leur passage, les oiseaux chantaient une vive aubade, les digitales, les silènes et les genêts s'inclinaient comme pour les saluer, et les légers papillons, voltigeant de corolle en corolle, semblaient l'image de leurs rêves brillants et fragiles.



Cette idylle fit le sujet de notre conversation pendant la journée, et, le soir venu, presque machinalement, nos pas nous portèrent vers le menhir.

La lune se levait au-dessus des flots, emplissant la lande d'une blancheur argentée et prêtant à sa solitude une magie étrange et solennelle. Dans le massif de chênes, dans la haie de noisetiers couraient de doux frissons d'ailes. Le menhir dressait sa masse trapue que les rayons lunaires enveloppaient d'une atmosphère quasi surnaturelle; et il nous semblait que follets et korrigans allaient s'éveiller et commencer leur danse sur la bruyère.

Mais les fleurs,—les fleurs de Yan et de Marie?

Hélas! elles baissaient la tête, leur âme délicate volatilisée!

—Pauvres enfants! murmura Trévisé, quelle déception, quel chagrin! Dame! par un soleil comme celui d'aujourd'hui, comment ne seraient-elles pas fanées, ces fleurettes? Mais ils vont croire que c'est signe de malheur, et se désespérer! Et tout cela faute d'un peu d'argent! Ah! que n'en ai-je de trop!

La même idée nous vint aussitôt à tous deux : vite, nous cueillîmes, au bord du sentier, deux bouquets tout pareils, humides de rosée, frais comme cette nuit suave, et nous les plaçâmes sur le menhir, à la place des bouquets flétris.

—Il est permis d'aider un peu la Providence, quand ce n'est pas pour le mal ! fit Trévisé en souriant.

Et il ajouta, après quelques minutes de réflexion :

—Dites donc, Valbert, si nous menions le miracle jusqu'au bout ? Notre bourse n'est pas lourde, mais une dizaine de louis, à nous deux, ce n'est pas une affaire ! Pour vous un surcroît de quelques articles, l'hiver prochain, quelques coups de crayon de plus pour moi, et nous voilà quittes !

—Cher ami, je m'en veux de n'y avoir pas songé le premier. Oui, oui, donnons le bonheur à ces jeunes gens, même s'il doit nous en coûter quelque chose ! Nous quitterons la Bretagne avec le souvenir d'un joli roman bien dénoué grâce à nous !

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Les dix louis furent placés bien en vue sur le menhir, à côté des fleurs.

Et, ravis, nous nous dissimulâmes derrière les buissons.

Un moment après, Yan et Marie arrivèrent.

—Oh ! Yan, je tremble ! balbutia la jeune fille : si c'était le mauvais présage !

Yan ne répondit pas. Ils s'avancèrent, ils regardèrent, et un cri s'échappa à la fois de leurs deux bouches :

—Les bouquets tout verts encore ! Oh ! j'ai tant supplié la Madone !

—Et voilà de l'or, Marie... Deux, cinq, dix louis!... Juste ce qu'il nous faut pour louer la ferme d'Yves Karadec !

Il attira la jeune fille contre sa poitrine, et quel baiser ils se donnèrent auprès du vieux dolmen celtique, sous la bénédiction du clair de lune !

Ils étaient bien heureux, ce soir-là, les fiancés !  
Pas autant que nous, certainement !

\*  
\* \* \*

Dans leur surprise, Yan et Marie n'avaient pas songé à se demander d'où pouvait venir cette somme... Un scrupule les prit bientôt : étaient-ils en droit de se l'approprier?... Ce fut pendant plusieurs semaines la grande préoccupation de toute la contrée.

Qui donc avait mis là cet or ?

Un instant, les soupçons se portèrent sur nous ; mais nous jouâmes supérieurement la comédie de l'ignorance, et comme nos dépenses à l'auberge avaient été des plus modestes, on ne tarda pas à chercher ailleurs.

Yan fit une déposition à la mairie, envoya un avis aux journaux du département, toutes démarches qui, naturellement, restèrent sans résultat ; au bout de deux mois, les deux cents francs leur furent bien dûment acquis par l'opinion publique.

Des affaires me rappelaient à Paris. Trévisé était invité en Bourgogne, chez un cousin. Avant de partir, nous assistâmes au mariage.

Ah ! la jolie noce bretonne !

Au carillon argentin des cloches, le cortège s'acheminait vers l'église.

C'étaient des personnages, maintenant, Yan et Marie. De nombreux amis s'étaient trouvés pour leur faire escorte. Les jeunes filles avaient arboré leurs plus beaux atours. Marie, dans sa toilette de mariée, était ravissante de grâce et de beauté rustique. Yan rayonnait. Et le chemin semblait n'avoir jamais eu autant de fleurs, la claire sonnerie montait comme une hymne d'allégresse ; elles chantaient, les cloches, et leur voix harmonieuse, et l'éclat du firmament, et la splendeur des champs et de la mer, tout était pour les époux une promesse de sûr et profond bonheur...

Ils s'aimaient et ils étaient unis ; ils seraient deux à travers la vie, deux pour partager les bons et les mauvais jours.

Leur petite ferme s'égayerait bientôt de douces têtes blondes ou brunes, et dans leur cœur, et dans le cœur de leurs enfants et des enfants de leurs enfants, avec les vieilles chansons et les vieilles légendes de Bretagne, une histoire resterait fidèlement gravée : l'histoire des deux bouquets demeurés verts et des dix louis merveilleux !...

(“*Coquelicots*,” DELACHAUX & NIESTLÉ, *Éditeurs*, Lausanne.  
*By kind permission of the Author.*)

# LES VIEUX

PAR

ALPHONSE DAUDET

UNE lettre, père Azan ?

—Oui, monsieur... ça vient de Paris.

Il était tout fier que ça vînt de Paris, ce brave père Azan... Pas moi. Quelque chose me disait que cette lettre, tombant sur ma table à l'improviste et de si grand matin, allait me faire perdre toute ma journée. Je ne me trompais pas, voyez plutôt :

*Il faut que tu me rendes un service, mon ami. Tu vas fermer ton moulin pour un jour et t'en aller tout de suite à Eyguières... Eyguières est un gros bourg à trois ou quatre lieues de chez toi,—une promenade. En arrivant, tu demanderas le couvent des Orphelines. La première maison après le couvent est une maison basse à volets gris avec un jardinet derrière. Tu entreras sans frapper,—la porte est toujours ouverte,—et, en entrant, tu crieras bien fort : « Bonjour, braves gens ! Je suis l'ami de Maurice... » Alors, tu verras deux petits vieux, oh ! mais vieux, vieux, archivieux, te tendre les bras du fond de leurs grands fauteuils, et tu les embrasseras de ma part, avec tout ton cœur, comme s'ils étaient à toi. Puis vous causerez ; ils*

*te parleront de moi, rien que de moi; ils te raconteront mille folies que tu écouteras sans rire... Tu ne riras pas, hein?... Ce sont mes grands-parents, deux êtres dont je suis toute la vie et qui ne m'ont pas vu depuis dix ans... Dix ans, c'est long! Mais que veux-tu? moi, Paris me tient; eux, c'est le grand âge... Ils sont si vieux, s'ils venaient me voir, ils se casseraient en route... Heureusement, tu es là-bas, mon cher meunier, et, en t'embrassant, les pauvres gens croiront m'embrasser un peu moi-même... Je leur ai si souvent parlé de nous et de cette bonne amitié dont...*

Le diable soit de l'amitié! Justement ce matin-là il faisait un temps admirable, mais qui ne valait rien pour courir les routes: trop de mistral et trop de soleil, une vraie journée de Provence. Quand cette maudite lettre arriva, j'avais déjà choisi mon abri entre deux roches, et je rêvais de rester là tout le jour, comme un lézard, à boire de la lumière, en écoutant chanter les pins... Enfin, que voulez-vous faire? Je fermai le moulin en maugréant, je pris mon bâton, ma pipe, et me voilà parti.

J'arrivai à Eyguières vers deux heures. Le village était désert, tout le monde aux champs. Dans les ormes du cours, blancs de poussière, les cigales chantaient comme en pleine Crau. Il y avait bien sur la place de la mairie un âne qui prenait le soleil, un vol de pigeons sur la fontaine de l'église; mais personne pour m'indiquer l'orphelinat. Par bonheur une vieille fée m'apparut tout à coup, accroupie et filant dans l'encoignure de sa porte; je lui dis ce que je cherchais; et comme cette fée était très puissante, elle n'eut qu'à lever

sa quenouille : aussitôt le couvent des Orphelines se dressa devant moi comme par magie... C'était une grande maison maussade et noire, toute fière de montrer au-dessus de son portail en ogive une vieille croix de grès rouge avec un peu de latin autour. A côté de cette maison, j'en aperçus une autre plus petite. Des volets gris, le jardin derrière... Je la reconnus tout de suite, et j'entrai sans frapper.

Je reverrai toute ma vie ce long corridor frais et calme, la muraille peinte en rose, le jardinet qui tremblait au fond à travers un store de couleur claire, et sur tous les panneaux des fleurs et des violons fanés. Il me semblait que j'arrivais chez quelque vieux bailli du temps de Sedaine... Au bout du couloir, sur la gauche, par une porte entr'ouverte, on entendait le tic tac d'une grosse horloge et une voix d'enfant, mais d'enfant à l'école, qui lisait en s'arrêtant à chaque syllabe : A... LORS... SAINT... I... RÉ... NÉE... S'É... CRI... A... JE... SUIS... LE... FRO... MENT... DU... SEIGNEUR... IL... FAUT... QUE... JE... SOIS... MOU... LU... PAR... LA... DENT... DE... CES... A... NI... MAUX... Je m'approchai doucement de cette porte et je regardai.

Dans le calme et le demi-jour d'une petite chambre, un bon vieux à pommettes roses, ridé jusqu'au bout des doigts, dormait au fond d'un fauteuil, la bouche ouverte, les mains sur ses genoux. A ses pieds, une fillette habillée de bleu, —grande pèlerine et petit béguin, le costume des orphelines,—lisait la Vie de saint Irénée dans un livre plus gros qu'elle... Cette lecture miraculeuse avait opéré sur toute la maison. Le vieux dormait dans son fauteuil, les mouches au plafond, les

canaris dans leur cage, là-bas sur la fenêtre. La grosse horloge ronflait, tic tac, tic tac. Il n'y avait d'éveillé dans toute la chambre qu'une grande bande de lumière qui tombait droite et blanche entre les volets clos, pleine d'étincelles vivantes et de valse microscopiques... Au milieu de l'assoupissement général, l'enfant continuait sa lecture d'un air grave : AUS... SI... TÔT... DEUX... LIONS... SE... PRÉ... CI... PI... TÈ... RENT... SUR... LUI... ET... LE... DÉ... VO... RÈ... RENT... C'est à ce moment que j'entrai... Les lions de saint Irénée se précipitant dans la chambre n'y auraient pas produit plus de stupeur que moi. Un vrai coup de théâtre ! La petite pousse un cri, le gros livre tombe, les canaris, les mouches se réveillent, la pendule sonne, le vieux se dresse en sursaut, tout effaré, et moi-même, un peu troublé, je m'arrête sur le seuil en criant bien fort :

— Bonjour, braves gens ! je suis l'ami de Maurice.

Oh ! alors, si vous l'aviez vu, le pauvre vieux, si vous l'aviez vu venir vers moi les bras tendus, m'embrasser, me serrer les mains, courir égaré dans la chambre, en faisant :

— Mon Dieu ! mon Dieu !...

Toutes les rides de son visage riaient. Il était rouge. Il bégayait :

— Ah ! monsieur... ah ! monsieur...

Puis il allait vers le fond en appelant :

— Mamette !

Une porte qui s'ouvre, un trot de souris dans le couloir... c'était Mamette. Rien de joli comme cette petite vieille avec son bonnet à coque, sa robe carmélite, et son mouchoir brodé qu'elle tenait à la main pour me faire honneur, à l'ancienne mode... Chose attendrissante ! ils se ressemblaient.

Avec un tour et des coques jaunes, il aurait pu s'appeler Mamette, lui aussi. Seulement la vraie Mamette avait dû beaucoup pleurer dans sa vie, et elle était encore plus ridée que l'autre. Comme l'autre aussi, elle avait près d'elle une enfant de l'orphelinat, petite garde en pèlerine bleue, qui ne la quittait jamais ; et de voir ces vieillards protégés par ces orphelines, c'était ce qu'on peut imaginer de plus touchant.

En entrant, Mamette avait commencé par me faire une grande révérence, mais d'un mot le vieux lui coupa sa révérence en deux :

—C'est l'ami de Maurice...

Aussitôt la voilà qui tremble, qui pleure, perd son mouchoir, qui devient rouge, toute rouge, encore plus rouge que lui... Ces vieux ! ça n'a qu'une goutte de sang dans les veines, et à la moindre émotion elle leur saute au visage...

—Vite, vite, une chaise... dit la vieille à sa petite.

—Ouvre les volets... crie le vieux à la sienne.

Et, me prenant chacun par une main, ils m'emmenèrent en trotinant jusqu'à la fenêtre, qu'on a ouverte toute grande pour mieux me voir. On approche les fauteuils, je m'installe entre les deux sur un pliant, les petites bleues derrière nous, et l'interrogatoire commence :

—Comment va-t-il ? Qu'est-ce qu'il fait ? Pourquoi ne vient-il pas ? Est-ce qu'il est content ?...

Et patati ! et patata ! Comme cela pendant des heures.

Moi, je répondais de mon mieux à toutes leurs questions, donnant sur mon ami les détails que je savais, inventant effrontément ceux que je ne savais pas, me gardant surtout d'avouer que je n'avais jamais remarqué si ses fenêtres fermaient

bien ou de quelle couleur était le papier de sa chambre.

—Le papier de sa chambre!... Il est bleu, madame, bleu clair, avec des guirlandes...

—Vraiment? faisait la pauvre vieille attendrie; et elle ajoutait en se tournant vers son mari: C'est un si brave enfant!

—Oh! oui, c'est un brave enfant! reprenait l'autre avec enthousiasme.

Et, tout le temps que je parlais, c'étaient entre eux des hochements de tête, de petits rires fins, des clignements d'yeux, des airs entendus, ou bien encore le vieux qui se rapprochait pour me dire:

—Parlez plus fort... Elle a l'oreille un peu dure.

Et elle de son côté:

—Un peu plus haut, je vous prie!... Il n'entend pas très bien...

Alors j'élevais la voix; et tous deux me remerciaient d'un sourire; et dans ces sourires fanés qui se penchaient vers moi, cherchant jusqu'au fond de mes yeux l'image de leur Maurice, moi, j'étais tout ému de la retrouver cette image, vague, voilée, presque insaisissable, comme si je voyais mon ami me sourire, très loin, dans un brouillard.

\*  
\* \*

Tout à coup le vieux se dresse sur son fauteuil:

—Mais j'y pense, Mamette!..., il n'a peut-être pas déjeuné!

Et Mamette, effarée, les bras au ciel:

—Pas déjeuné!... Grand Dieu!

Je croyais qu'il s'agissait encore de Maurice, et j'allais répondre que ce brave enfant n'attendait

jamais plus tard que midi pour se mettre à table. Mais non, c'était bien de moi qu'on parlait ; et il faut voir quel branle-bas quand j'avouai que j'étais encore à jeun :

—Vite le couvert, petites bleues ! La table au milieu de la chambre, la nappe du dimanche, les assiettes à fleurs. Et ne rions pas tant, s'il vous plaît ! et dépêchons-nous...

Je crois bien qu'elles se dépêchaient. A peine le temps de casser trois assiettes, le déjeuner se trouva servi.

—Un bon petit déjeuner ! me disait Mamette en me conduisant à table ; seulement vous serez tout seul... Nous autres, nous avons déjà mangé ce matin.

Ces pauvres vieux ! à quelque heure qu'on les prenne, ils ont toujours mangé le matin.

Le bon petit déjeuner de Mamette, c'était deux doigts de lait, des dattes et une *barquette*, de quoi la nourrir elle et ses canaris au moins pendant huit jours... Et dire qu'à moi seul je vins à bout de toutes ces provisions !... Aussi quelle indignation autour de la table ! Comme les petites bleues chuchotaient en se poussant du coude, et là-bas, au fond de leur cage, comme les canaris avaient l'air de se dire : « Oh ! ce monsieur qui mange toute la *barquette* ! »

Je la mangeai toute, en effet, et presque sans m'en apercevoir, occupé que j'étais à regarder autour de moi dans cette chambre claire et paisible où flottait comme une odeur de choses anciennes... Il y avait surtout deux petits lits dont je ne pouvais pas détacher mes yeux. Ces lits, presque deux berceaux, je me les figurais le matin, au petit jour, quand ils sont encore enfouis

sous leurs grands rideaux à franges. Trois heures sonnent. C'est l'heure où tous les vieux se réveillent :

—Tu dors, Mamette?

—Non, mon ami.

—N'est-ce pas que Maurice est un brave enfant?

—Oh ! oui c'est un brave enfant.

Et j'imaginai comme cela toute une causerie, rien que pour avoir vu ces deux petits lits de vieux, dressés l'un à côté de l'autre...

Pendant ce temps, un drame terrible se passait à l'autre bout de la chambre, devant l'armoire. Il s'agissait d'atteindre là-haut, sur le dernier rayon, certain bocal de cerises à l'eau de vie qui attendait Maurice depuis dix ans et dont on voulait me faire l'ouverture. Malgré les supplications de Mamette, le vieux avait tenu à aller chercher ses cerises lui-même ; et, monté sur une chaise au grand effroi de sa femme, il essayait d'arriver là-haut... Vous voyez le tableau d'ici, le vieux qui tremble et qui se hisse, les petites bleues cramponnées à sa chaise, Mamette derrière lui haletante, les bras tendus, et sur tout cela un léger parfum de bergamote qui s'exhale de l'armoire ouverte et des grandes piles de linge roux... C'était charmant.

Enfin, après bien des efforts, on parvint à le tirer de l'armoire, ce fameux bocal, et avec lui une vieille timbale d'argent toute bosselée, la timbale de Maurice quand il était petit. On me la remplit de cerises jusqu'au bord ; Maurice les aimait tant, les cerises ! Et tout en me servant, le vieux me disait à l'oreille d'un air de gourmandise :

—Vous êtes bien heureux, vous, de pouvoir en manger!... C'est ma femme qui les a faites... Vous allez goûter quelque chose de bon.

Hélas sa femme les avait faites, mais elle avait oublié de les sucrer. Que voulez-vous? on devient distrait en vieillissant. Elles étaient atroces, vos cerises, ma pauvre Mamette... Mais cela ne m'empêcha pas de les manger jusqu'au bout, sans sourciller.

\*  
\* \*  
\*

Le repas terminé, je me levai pour prendre congé de mes hôtes. Ils auraient bien voulu me garder encore un peu pour causer du brave enfant, mais le jour baissait, le moulin était loin, il fallait partir.

Le vieux s'était levé en même temps que moi.

—Mamette, mon habit!... Je veux le conduire jusqu'à la place.

Bien sûr qu'au fond d'elle-même Mamette trouvait qu'il faisait déjà un peu frais pour me conduire jusqu'à la place; mais elle n'en laissa rien paraître. Seulement, pendant qu'elle l'aidait à passer les manches de son habit, un bel habit tabac d'Espagne à boutons de nacre, j'entendais la chère créature qui lui disait doucement:

—Tu ne rentreras pas trop tard, n'est-ce pas?

Et lui, d'un petit air malin:

—Hé! hé!... je ne sais pas... peut-être...

Là-dessus, ils se regardaient en riant, et les petites bleues riaient de les voir rire, et dans leur coin les canaris riaient aussi à leur manière... Entre nous, je crois que l'odeur des cerises les avait tous un peu grisés.

...La nuit tombait, quand nous sortîmes, le grand-père et moi. La petite bleue nous suivait de loin pour le ramener ; mais lui ne la voyait pas, et il était tout fier de marcher à mon bras, comme un homme. Mamette, rayonnante, voyait cela du pas de sa porte, et elle avait en nous regardant de jolis hochements de tête qui semblaient dire : « Tout de même, mon pauvre homme !... il marche encore. »

(*By permission of* Madame A. DAUDET.)

# L'OBUS

PAR

VICTORIEN SARDOU

CE jour de l'An et les étrennes m'ont rappelé un épisode du siège qui me fait quelque honneur, je m'en vante.

Que le lecteur se rassure !—Je ne le conduirai pas au rempart, ni aux avant-postes, mais tout simplement rue de Trévis, chez mon vieil ami Dutailly, riche fabricant de produits chimiques, mari d'une excellente femme, père d'une fille charmante, industriel habile, bon patriote, un peu fou en politique ; au demeurant le meilleur homme du monde.

Surpris par l'investissement de Paris, à l'heure où il bouclait ses malles pour le départ, il s'était consolé par la conviction que la ville ne tiendrait pas huit jours. Mieux avisée, M<sup>me</sup> Dutailly se préoccupait tout d'abord de l'approvisionnement du logis, où elle amassait une telle abondance de vivres que, le siège eût-il duré trois mois de plus, les Dutailly n'auraient jamais connu la famine. Puis elle complétait son œuvre en installant dans son jardinet une vacherie, tout un poulailler et même une étable à porcs qui, trois mois plus tard, valaient leur pesant d'or.

Dès le mois d'octobre, on la bénissait ;—moi le premier, dont le couvert était mis chez les Dutailly,

le jeudi et le dimanche soir, et qui trouvais là de quoi me dédommager des privations de toute la semaine. Comment ne pas s'extasier, dans ces jours de disette, à la vue d'une omelette au lard ou d'un morceau de gruyère, arrosés d'excellents vins qui n'avaient aucune parenté,—chose rare,—avec les produits chimiques de la maison?

Je n'étais pas le seul convive accrédité de cette table hospitalière. Un autre y avait son couvert mis à côté du mien. Le jeune Anatole Brichaut, principal commis de la fabrique, futur associé et gendre de Dutailly.—Ce brave garçon, mélancolique, chétif, un peu timide, était fortement épris de la fille du patron, M<sup>lle</sup> Gertrude, qui ne paraissait pas insensible à cet amour-là. Sans qu'il y eût parole échangée, la candidature de Brichaut était vue par les Dutailly d'assez bon œil pour que l'union des deux jeunes gens fût chose convenue tacitement. — Par malheur, la guerre ajournait le dénouement. — Brichaut, caporal dans la mobile de la Seine et caserné à Saint-Denis, faisait son devoir de soldat, consciencieusement, comme il faisait toutes choses, mais sans enthousiasme, il faut bien le dire, et maudissait ce siège éternel qui retardait son bonheur, et dont il critiquait les opérations, doucement, à sa manière, mais non sans amertume.

Ces critiques ne laissaient pas d'agacer Dutailly, fanatique du général Trochu. Chose plus grave : le *Temps* publiait alors une série d'articles, où l'auteur reconstituait les opérations militaires de la province, au gré de son imagination en délire. —Dutailly avait pris ces rêveries au sérieux. Il piquait ses petits drapeaux sur la carte, aux points déterminés par le stratégiste du *Temps*,

suivait avec anxiété ces marches et contremarches chimériques et nous prédisait à bref délai des victoires décisives. Brichaut, incrédule, risquait une timide objection. Dutailly s'exaltait, s'emportait; j'intervenais à temps pour apaiser le débat; mais le patron, au fond de l'âme, ne se consolait pas de toutes ces batailles, que son commis l'empêchait de gagner.

\*  
\* \* \*

La présence d'un nouveau convive vint encore compliquer la situation. Je fus surpris un soir, arrivant en retard, de voir ma place, à la droite de M<sup>me</sup> Dutailly, occupée par un personnage inconnu, haut en couleur, large d'épaules, bruyant et vantard. Il portait des galons de capitaine sur un uniforme de fantaisie, sorti de la défroque de quelque théâtre, et chaussait des bottes énormes, auxquelles il était impossible de méconnaître un héros.

—Monsieur Robillard, me dit Dutailly, en nous présentant l'un à l'autre,—capitaine des *Enfants perdus de Courbevoie*.

Je n'avais pas expédié le potage que j'étais fixé sur le Robillard. Les exploits de ce gaillard-là devaient consister à dégarnir les maisons désertes de la banlieue des meubles qui pouvaient tenter la cupidité de l'ennemi et à les déposer en lieu sûr, ignoré de leurs propriétaires. Je me demandais avec ennui comment ce Mandrin à forte mâchoire était appelé ce soir-là à rogner notre part de gruyère; M<sup>me</sup> Dutailly m'expliqua le fait, non sans émotion. A la tombée du jour, elle avait fait une chute assez dangereuse sur le boulevard Poissonnière, tout luisant de verglas.

Robillard, qui passait par là, l'avait portée à la pharmacie la plus proche et enfin ramenée chez elle, légèrement contusionnée et passablement étourdie. Par reconnaissance, elle n'avait pu faire moins que d'inviter son sauveur à dîner. Cette explication me rassurait. J'espérais en être quitte du héros pour cette fois.

Le drôle n'était pas sot.—Il se donnait comme intéressé dans une grosse affaire de charbonnage, qui l'obligeait à courir toute l'Europe et nous contait fort plaisamment ses souvenirs de voyage. La guerre l'avait, disait-il, ramené à Paris, dont le salut réclamait sa présence. Quant à ses prouesses dans la banlieue, à la tête des *Enfants perdus*, on pense bien qu'elles passaient toute croyance. « L'ennemi était harcelé, sur les dents ; il n'en pouvait plus ! . . . Avec cinq mille lurons comme les siens, la trouée était faite, etc. etc. . . . » M<sup>me</sup> Dutailly écoutait ces énormités avec complaisance. Dutailly résistait mal à l'envie d'y ajouter foi. Gertrude seule était fort indifférente. Quant au pauvre petit « moblot, » plus pâle ce soir-là et plus perdu que jamais dans sa vareuse trop large, affligé, en outre, d'un rhume de cerveau on ne peut plus ridicule, il semblait écrasé par le voisinage de ce grand diable, qui ne lui marchandait ni les allusions pénibles, ni les coups d'œil narquois, ni les comparaisons déplaisantes.

J'inventai un prétexte pour quitter la place, après le café, assommé par les fanfaronnades de ce Gascon, à qui je croyais dire adieu pour toujours.—En quoi je me trompais bien. Car, le dimanche suivant, je le trouvai à la même place ; puis le jeudi. Et finalement il eut son couvert mis à tous nos repas.

Le ménage Dutailly était fasciné. Le Robillard avait séduit M<sup>me</sup> Dutailly par sa belle humeur et sa galanterie, et papa Dutailly par l'intérêt qu'il semblait prendre aux opérations militaires du *Temps* et au déplacement des petits drapeaux sur la carte. Anatole, plus enrhumé que jamais, perdait visiblement, à chaque repas, tout le terrain conquis sur lui par ce bravache.

Son discrédit fut surtout sensible après l'affaire du Bourget, où le pauvre garçon avait fait bravement son devoir et d'où il nous était revenu blessé à l'avant-bras.—Il nous conta l'affaire et la mort de Baroche tué à ses côtés, et l'abandon, et la retraite, et toute cette triste fin d'un combat héroïque, avec un découragement si lamentable, que, pour un peu, le capitaine l'eût traité de déserteur et de lâche. S'il ne le fit pas, ce fut bien par égard pour les maîtres du logis ; mais il le donna assez à entendre. Avec quelle noble indignation il démontra que, si les *Enfants perdus* eussent été là, la chose aurait pris une tout autre tournure.—Là-dessus, s'échauffant, il nous esquissa un plan de sortie par les hauteurs de Montmorency, Corneilles, avec passage de l'Oise, marche sur Rouen, puis arrivée triomphale au Havre... qui émut Dutailly jusqu'à l'enthousiasme. Ce, pendant que le pauvre Anatole humilié souffrait tristement de sa blessure encore saignante, personne que Gertrude et moi n'y prenant garde.

Le lendemain, il avait la fièvre, gardait le lit, et, pendant quelques semaines, il fut absent de nos repas. Le capitaine établit vivement ses prétentions à la main de M<sup>lle</sup> Gertrude, et l'attitude des parents n'était pas pour le décourager. Le jour où Anatole nous revint convalescent et plus

maigre que jamais, il me parut bien que M<sup>lle</sup> Gertrude avait les yeux rouges et qu'il y avait eu dans la journée quelque escarmouche entre elle et sa mère plus engouée que jamais de son Robillard.—Je compris qu'il était temps d'intervenir, dans l'intérêt de ces pauvres enfants. Ce jour-là était précisément le dernier dimanche de l'année, et, comme on parlait nécessairement du nouvel An, que nous devons fêter en famille :

—Parbleu, chère madame Dutailly, s'écria le capitaine, il faut que je vous fasse une surprise pour vos étrennes.

Ceci me donna l'idée de préparer la mienne.

\*  
\* \*

Le jour de l'An, Dutailly nous reçut les bras ouverts et radieux. Le stratégiste du *Temps* venait de battre à plate couture le prince Charles aux environs d'Évreux, après l'y avoir attiré par une retraite simulée, qui était un des plus beaux faits d'armes des temps modernes. Dutailly nous offrait cette bonne nouvelle pour nos étrennes. — Anatole, lui, apportait un lapin qu'il avait pris au lacet, dans l'île dévastée de Saint-Denis ; lapin de choux bien entendu, retourné à l'état sauvage. Quant au capitaine, il présentait à M<sup>me</sup> Dutailly un gros sac de marrons glacés dans un casque allemand.

—Chère madame, dit-il en souriant, il n'aurait tenu qu'à moi de vous offrir dans ce casque la tête du propriétaire.

—Quoi, s'écria M<sup>me</sup> Dutailly, suffoquée par l'admiration, vous l'avez tué ?

—Pour vous offrir cette boîte à bonbons, belle dame, qui n'est pas, j'ose le dire, à la portée de tout le monde.

Je vous passe le récit de l'aventure, dont vous pensez bien que le farceur ne nous épargna pas le détail. Blotti dans un tonneau, il avait guetté, surpris, terrassé le porteur du casque, sentinelle perdue, et, dans une lutte corps à corps, l'avait étranglé pour ne pas attirer l'ennemi par l'emploi de son revolver!... Oh! que le lapin de choux, étranglé, lui aussi, faisait piètre mine à côté de ce glorieux trophée!

—Quant à moi, dis-je, je n'ai pas l'orgueil de rivaliser avec un brave tel que le capitaine; mais j'ai aussi ma petite surprise. Seulement, elle n'est pas encore arrivée, et, si vous m'en croyez, nous dînerons sans l'attendre.

On se mit à table et le repas fut très gai. On avait saigné un cochon pour la circonstance, et son boudin eut le plus grand succès.

Nous étions au café, et nous allumions les cigares, quand un domestique nous dit qu'un artilleur venait de déposer mon cadeau dans le salon.

Nous passâmes au salon, où l'objet était en effet posé sur une table, enveloppé de papier glacé et cerclé d'une faveur bleue.

—Qu'est-ce que cela peut bien être?—dit M<sup>me</sup> Dutailly.

—Ne cherchez pas, chère madame, c'est un obus.

—Un obus?

—Dutailly m'a exprimé plusieurs fois le désir d'avoir un obus, mais un vrai, qui eût servi, et à ma requête, mon ami Roland, commandant de batterie, m'envoie celui-ci qui vient du plateau d'Avron, où il a oublié d'éclater en tombant.

Tout en parlant, je dénouais la faveur bleue, je déchirais le papier, et l'obus apparaissait noir, sinistre, menaçant.

—Parbleu, dit Dutailly, tu m'enchantes. J'en ferai une pendule pour mon cabinet.

—Mais, objecta M<sup>me</sup> Dutailly, inquiète, s'il n'a pas éclaté?

—Oh ! rassurez-vous, il a été bien convenu que Roland ne me l'enverrait que désarmé et vide !— Du reste, voici sa lettre d'envoi :

J'ouvris une lettre collée au flanc de l'obus, et je m'apprêtais à la lire tout haut ; mais, à la première ligne ma figure dut exprimer la surprise, puis l'inquiétude, car tout le monde s'écria :

—Qu'avez-vous ?

—Mon Dieu . . . j'ai . . . Écoutez . . . Et je lus :

« Cher ami,

« Voici l'obus demandé. Seulement il m'a été impossible de trouver ici un artilleur qui sût le désarmer. Faites-le porter chez l'armurier du passage de l'Opéra qui s'acquitte très adroitement de cette besogne. Et surtout la plus grande précaution. Pas le moindre choc, pas un frottement ; car il s'en faut de l'épaisseur d'une feuille de papier que l'obus n'éclate . . . »

Je fus interrompu par des cris d'effroi.

—Mais enlevez cela, criait M<sup>me</sup> Dutailly . . . C'est épouvantable ! . . . Cet obus dans mon salon !

—Mon Dieu ! dis-je, étendant la main . . .

—N'y touchez pas ! . . .

—Du calme ! Rassurez-vous ! L'artilleur qui l'apporte va le remporter.

—Mais, Monsieur, dit le domestique tremblant sur le seuil de la porte, l'artilleur est parti.

Nouvelles exclamations !

—Alors, dis-je, c'est moi!...

—Je te le défends! s'écria vivement Dutailly. Tu n'es pas de force à porter cela jusqu'au passage de l'Opéra, tout d'une traite. Tu n'aurais qu'à le laisser tomber en route, dans l'escalier, dans l'antichambre!

M<sup>me</sup> Dutailly se cramponnait à moi.

—Non! pas vous!... c'est trop dangereux!... Pas vous!

—Ceci, ajouta Dutailly, est le fait d'un soldat, d'un soldat robuste! Heureusement le capitaine est là.

—Moi, dit le capitaine!

—Eh! oui, mon cher, vous êtes fort comme un Turc, et fait à ces choses-là. Vous jouez avec les balles et les obus, comme un écolier avec ses billes et ses ballons.

—Pardon... pardon, objecta le capitaine, qui pâlisait légèrement, c'est que, un obus... Di-antre!... Ne pourrait-on attendre jusqu'à demain et le faire prendre?

Mais M<sup>me</sup> Dutailly se récria:

—Demain?... Pour que je ne ferme pas l'œil de toute la nuit. J'irai plutôt coucher à l'hôtel.

Ici, Anatole prit tranquillement la parole:

—Restez chez vous, Madame: c'est moi qui porterai l'obus.

Dutailly l'arrêta.

—Vous êtes fou, mon cher! Convalescent et avec votre bras malade!... Voulez-vous faire sauter la maison?

—Effectivement, dis-je, ceci n'est pas le fait d'un malade.

—Mais du capitaine, reprit Dutailly. Je n'ai confiance qu'en lui.—Allons, capitaine, vivement.

Enlevez ce monstre et délivrez-nous de ce cauchemar !

Le capitaine, à ce moment-là, digérait mal, c'était évident. Mais il n'était pas homme à se déconcerter pour si peu.

—Effectivement, dit-il en souriant, ceci me revient de droit. Je voulais dire seulement, quand vous m'avez interrompu tout à l'heure, que l'enlèvement de cet objet par un piéton est trop dangereux. Le sol est glissant, il suffit d'un faux pas pour tuer dix personnes dans la rue. Le transport en voiture est seul raisonnable.

—Mais, répliqua Dutailly, une voiture en ce moment? . . . On les compte. Elles sont presque toutes réquisitionnées pour les ambulances.

—Bon, dit le capitaine. Le général Schmitz, qui m'a déposé chez vous, dîne chez Brébant, sa voiture l'attend à la porte du restaurant. Je le prie de me la prêter. Il est de mes amis. C'est chose faite. Le temps de boucler mon ceinturon, et d'aller jusque-là. C'est dix minutes, un quart d'heure au plus.

—Allez vite, dit M<sup>me</sup> Dutailly. Je ne vivrai pas, pendant ce temps-là.

—J'y cours, chère Madame.—Ce disant, le capitaine prenait son képi, son manteau et gagnait le large.

Et, à la façon dont il dégringolait l'escalier, il était évident qu'il se hâtait.

Je rentrai dans le salon, où régnait la consternation. M<sup>me</sup> Dutailly balançait entre l'envie de fuir et le désir de surveiller l'obus. Sans en avoir l'air, je regardai la rue éclairée par la lune.

—Il était si simple de me le laisser prendre, murmura Anatole.

—Allons, taisez-vous ! reprit Dutailly, un peu surpris du courage tranquille de ce garçon. C'est bien mieux le fait du capitaine.

—Pourvu, gémit M<sup>me</sup> Dutailly, qu'il ne se fasse pas trop attendre !

—Pour se faire attendre, chère dame, lui dis-je fort gaïement, vous pouvez y compter.—Car il ne reviendra pas.

—Il ne reviendra pas ?

—Certes non. Pour aller chez Brébant, son chemin était de traverser la rue à droite, et il vient de s'éloigner par la gauche, et même assez vivement.

—Par exemple ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

—Cela veut dire, amis Dutailly, que votre capitaine est un intrigant et que je me réjouis d'avoir démonté les batteries de ce fanfaron, à la faveur de cet engin.

Et, prenant un album de photographie, j'en assenai un coup violent sur la tête de l'obus qui éclata en mille morceaux... de chocolat. Il était en chocolat ! et sema, sur le tapis, toute une mitraille de dragées, de pralines et de pistaches !

Un éclat de rire salua cette explosion, et je puis dire, ce dénouement.

Car trois mois plus tard, Anatole épousait Gertrude.

Et du capitaine, plus de nouvelles !

(By permission.)

# A TABLE

PAR

FRANÇOIS COPPÉE

QUAND le maître d'hôtel,—oh ! quel ventre respectable dans l'ample gilet de casimir ! quelle face digne et rouge, bien encadrée de favoris blancs ! un physique de pair d'Angleterre, je vous assure ! —quand l'imposant maître d'hôtel eut ouvert à deux battants la porte du salon et annoncé d'une belle voix de basse chantante, à la fois sonore et respectueuse : « Le dîner de Madame la comtesse est servi », les personnages les plus considérables offrirent le bras aux dames, et tous passèrent dans la salle à manger, silencieux, presque recueillis, comme à la procession.

Le couvert étincelait. Que de fleurs ! que de lumières ! Chaque invité trouvait sa place sans difficulté ; dès qu'il avait lu son nom sur le carton glacé, tout de suite, un grand laquais en bas de soie poussait derrière lui, avec douceur, une moelleuse chaise brodée de la couronne comtale. Quatorze convives, pas davantage : quatre jeunes femmes, en grand décolleté, et dix hommes, appartenant à l'aristocratie du sang ou du mérite, qui avaient mis, ce soir-là, tous leurs ordres, en l'honneur d'un diplomate étranger, assis à la droite de la maîtresse de la maison. Des paquets de petites décorations pendaient en breloques aux

boutonnieres ; sous le revers de deux ou trois habits noirs, brillaient des plaques de diamants ; une lourde croix de commandeur s'étalait sur le plastron empesé d'un général cravaté de rouge. Quant aux dames, elles avaient arboré toutes les splendeurs de leurs écrins.

\*  
\* \*

L'élégante, l'exquise réunion ! Et quelle atmosphère de bien-être dans la salle haute, chauffée à point et ornée, sur ses quatre panneaux, de grandes natures mortes dans le goût magnifique d'autrefois, où s'écroulaient des fruits, des venaisons, des victuailles de toutes sortes. Le service se faisait sans bruit : les domestiques semblaient glisser sur le tapis épais, le sommelier nommait les vins à l'oreille des convives sur le ton de la confidence et comme s'il leur révélait un secret dont sa vie aurait dépendu.

Dès le potage,—un consommé tout ensemble onctueux et énergique, qui vous emplissait l'estomac de force et de jeunesse,—les causeries entre voisins avaient commencé. Sans doute, ce furent d'abord des banalités qu'on échangea à demi-voix. Mais quelle politesse dans les sobres gestes ! Quelle bienveillance dans les regards et dans les sourires ! D'ailleurs, aussitôt après le Château Yquem, l'esprit flamba. Ces hommes, vieux ou très mûrs pour la plupart, tous remarquables par la naissance ou par le talent, ayant beaucoup vécu, pleins d'expérience et de souvenirs, étaient faits pour la conversation, et la beauté des femmes présentes leur inspirait le désir de briller, excitait leurs intelligences courtoisement rivales. De jolis mots pétillèrent, des saillies soudaines

prirent leur vol, des entretiens à deux, à trois personnes, se formèrent. Un fameux voyageur, au teint bronzé, récemment revenu du fond des déserts, conta à ses deux voisins une chasse aux éléphants, sans fanfaronnade aucune, avec autant de tranquillité que s'il eût parlé de tirer des lapins. Plus loin, le fin profil à cheveux blancs d'un savant illustre se penchait gaîment vers la comtesse, qui l'écoutait, en riant, très svelte et très blonde, les yeux jeunes et étonnés.



Décidément, ce dîner somptueux promettait d'être charmant. L'ennui, cet hôte trop fréquent des fêtes mondaines, ne viendrait pas s'asseoir à cette table. Ces heureux allaient passer une heure délicieuse, jouir par tous les pores, par tous les sens.

Or, à cette même table, au bas bout de cette table, à la place la plus modeste, un homme encore jeune, le moins qualifié, le plus obscur de tous ceux qui étaient là, un homme d'imagination et de rêverie, un de ces songe-creux en qui il y a du philosophe et du poète, restait silencieux.

Admis dans la haute société à la faveur de son renom d'artiste, aristocrate de nature, mais sans vanité, issu du peuple et ne l'oubliant pas, il respirait voluptueusement cette fleur de civilisation qui s'appelle la bonne compagnie. Il sentait, plus et mieux qu'un autre, combien tout, dans ce milieu,—le charme des femmes, l'esprit des hommes, et le couvert étincelant, et l'ameublement de la salle, jusqu'au vin blanc velouté dont il venait de mouiller ses lèvres,—combien tout était rare et choisi; et il se réjouissait qu'un concours

de choses aussi aimables et aussi harmonieuses existât. Il était comme plongé dans un bain d'optimisme. Il trouvait bon qu'il y eût au moins quelquefois, au moins quelque part, dans ce triste monde, des êtres à peu près heureux. Pourvu qu'ils fussent accessibles à la pitié, charitables,—et ils l'étaient très probablement, ces satisfaits,—qui gênaient-ils, quel mal faisaient-ils? Oh! la belle et consolante chimère de croire qu'à ceux-ci la vie faisait grâce, qu'ils gardaient toujours—ou presque toujours—cette lumière douce et gaie dans le regard, ce sourire à demi épanoui sur la bouche, qu'ils avaient supprimé, autant que possible, de leur existence, les besoins impérieux et déshonorants, les infirmités abjectes!



Celui que nous appellerons « le Rêveur » en était là de ses réflexions, quand le maître d'hôtel, le superbe maître d'hôtel, arriva de l'office avec solennité, portant sur un grand plat d'argent un turbot de dimension fabuleuse, un de ces poissons phénomènes comme on n'en voit que dans les tableaux anciens représentant la Pêche miraculeuse, ou encore à l'étalage de Chevet, devant une rangée de gamins ébahis s'écrasant le bout du nez contre la vitre.

On servit. Mais lorsque le Rêveur eut devant lui, sur son assiette, un morceau du monstrueux turbot, la légère odeur de marée évoqua, dans son esprit enclin aux correspondances subites, ce coin de la côte bretonne, ce très misérable village de marins où il s'était attardé, l'autre automne, jusqu'à l'équinoxe, et où il avait assisté à de si furieux coups de mer. Il se rappela tout à coup

cette nuit effroyable où les bateaux n'avaient pas pu rentrer à l'échouage, cette nuit qu'il avait passée sur le môle, mêlé au groupe des femmes consternées, debout dans l'embrun qui ruisselait sur son visage et dans le vent froid et furieux qui semblait vouloir lui arracher ses habits. Quelle vie que celle de ces pauvres gens ! Combien il y en avait là-bas, des veuves, jeunes et vieilles, portant pour toujours le châle noir, et qui s'en allaient, dès le petit jour, avec des tiaulées d'enfants, gagner leur pain,—oh ! rien que du pain !—en travaillant, dans l'odeur nauséabonde de l'huile chaude, aux sardinerias. Il revoyait par le souvenir l'église, dominant le village, à mi-côte de la falaise, l'église, dont le clocher était badigeonné de blanc, pour indiquer aux bateaux venant du large la passe entre les récifs, et il revoyait aussi, dans l'herbe courte du cimetière, broutée par de maigres moutons, les pierres tombales sur lesquelles se répétait si souvent cette inscription sinistre : *Mort en mer . . . Mort en mer . . . Mort en mer . . .*

L'énorme turbot avait le goût le plus fin, le plus savoureux, et le jus de crevettes dont il était assaisonné prouvait que le chef de M. le Comte avait dû suivre les cours de cuisine du Café Anglais et en profiter. Car notre civilisation raffinée en est à ce point. On prend ses degrés dans la science culinaire. Il y a des docteurs en rôti et des bacheliers ès sauces. Tous les convives mangeaient vivement, avec des gestes délicats, mais sans rien manifester en faveur du mets exceptionnel, par bon ton et par habitude de la chère exquise.

Le Rêveur, lui, n'avait plus d'appétit. Il était encore en pensée avec ses Bretons, avec les gens de mer qui avaient peut-être pêché ce magnifique turbot. Il se rappelait ce lendemain de tempête, ce matin pluvieux et gris, où, se promenant devant les lourdes lames couleur de plomb, il avait rencontré sous ses pas et reconnu le corps de ce vieux marin père de famille disparu en mer depuis trois jours, cette lugubre épave, échouée dans le varech et dans l'écume, si navrante à voir avec ses cheveux gris de noyé, pleins de sable et de coquillages.

Un grand frisson lui passa dans le cœur.

Mais les laquais avaient déjà enlevé les assiettes, fait disparaître toute trace du poisson géant; et, tandis qu'on servait un autre plat, les dîneurs élégants et frivoles avaient repris leurs causeries. La faim étant déjà un peu apaisée, ils s'animaient, parlaient avec plus d'abandon. De légers rires couraient. Oh! la charmante et gracieuse compagnie.

\*  
\* \* \*

Alors, le Rêveur, l'hôte silencieux, fut pris d'une tristesse infinie; car tout ce qu'il faut de travail et de douleur pour créer le confortable et le bien-être venait de surgir devant son imagination.

Pour que ces hommes du monde puissent être vêtus seulement d'un mince frac en plein Décembre, pour que ces femmes montrent leurs bras et leurs épaules, le calorifère répand dans la chambre la chaleur d'une matinée de printemps. Mais qui donc a fourni la houille? Le damné du pays noir, l'ouvrier souterrain qui vit dans l'enfer des mines.—Combien le teint de cette jeune

dame est blanc et frais pour émerger ainsi, victorieusement, de ce corsage de satin rose. Mais qui donc l'a tissé, ce satin? L'araignée humaine de Lyon, le canut toujours à son métier dans les maisons lépreuses de la Croix-Rousse.—Elle porte à ses mignonnes oreilles deux admirables perles, la jeune dame. Quel orient! Quelle transparence opaline! Et presque sphériques! La perle que Cléopâtre avala, après l'avoir fait dissoudre dans du vinaigre, et qui valait dix mille grands sesterces, n'était pas plus pure. Mais sait-elle, la jeune dame, que tout là-bas, à Ceylan, sur les bancs d'huîtres perlières d'Arippe et de Condatchy, les Indiens de la Compagnie des Indes plongent à douze brasses de profondeur, héroïquement, un pied dans le lourd étrier de pierre qui les entraîne au fond, un couteau dans la main gauche pour combattre le requin?

\*  
\* \*

Mais quoi! On est belle et coquette. La salle à manger est chaude et parfumée. On y peut dîner gaîment, en flirtant avec son voisin. Quel rapport, je vous le demande, peut-on avoir avec un ouvrier ténébreux qui pioche à cinquante pieds sous terre, avec un tisseur ankylosé devant sa machine, avec un sauvage qui saute dans la mer et parfois la rougit de son sang? Pourquoi penserait-on à ces choses tristes et laides? Quelle absurdité!

Cependant, le Rêveur est poursuivi par son idée fixe.

Depuis un instant, sans y prendre garde, machinalement, il a émietté sur la nappe un peu du petit pain doré qui est placé près de son assiette.

Oh ! c'est un aliment de fantaisie, insignifiant dans un tel repas. Il fait songer au mot naïf de la grande dame sur les misérables affamés : « Qu'ils mangent de la brioche ! » Pourtant ce joli gâteau, c'est du pain tout de même, du pain fait avec de la farine, qu'on a faite elle-même avec du blé. Mon Dieu, oui, c'est du pain, tout bonnement, du pain, comme la miche du paysan, comme la boule de son du troupier ; et pour qu'il arrive là, sur la table du riche, il a fallu le patient labeur de bien des pauvres.

Le paysan a labouré, semé, récolté. Il a poussé sa charrue ou conduit sa herse dans les terres grasses, sous les froides aiguilles de la pluie d'automne ; il s'est réveillé, plein de terreur pour son champ, quand il tonnait, la nuit ; il a tremblé en voyant passer les gros nuages violets, chargés de grêle ; il est sorti, sec et noir, de l'énorme travail et des sueurs épuisantes de la moisson.

Et quand le vieux meunier, tordu par les rhumatismes qu'il a attrapés dans les brumes de la rivière, a envoyé la farine à Paris, les forts de la Halle, aux grands chapeaux blancs, ont porté les sacs écrasants sur leurs larges dos, et, la nuit dernière encore, dans la cave du boulanger, les geindres ont râlé jusqu'au matin.

Oui, vraiment ! Il a coûté tous ces efforts et toutes ces peines, le petit pain rompu distraitemment par ces mains blanches de patriciens.

C'est maintenant une obsession pour l'incorrigible Rêveur. Les délicatesses de ce repas ne lui rappellent que les souffrances humaines.

Allons ! c'est ridicule. Il sait bien que le monde est ainsi fait ! Un économiste lui rirait au nez. Est-ce qu'il deviendrait socialiste, par

hasard ! Il y aura toujours des riches et des pauvres, comme il y aura toujours des hommes bien plantés et des bossus.

\*  
\* \*

D'ailleurs, les heureux qu'il a devant lui ne le sont pas injustement. Ce ne sont point de vulgaires favoris du Veau d'or, des parvenus égoïstes et grossiers. Le grand seigneur qui préside la table porte avec honneur et dignité un nom mêlé à toutes les gloires de la France. Ce général aux moustaches grises est un héros, et il a chargé avec l'intrépidité d'un Murat, à Rezonville. Ce peintre, ce poète, ont fidèlement servi l'Art et la Beauté. Ce chimiste, fils de ses œuvres, qui a débuté dans la vie comme garçon pharmacien et qu'aujourd'hui le monde savant écoute comme un oracle, est simplement un homme de génie. Ces nobles femmes sont généreuses et bonnes, et, avec un courage discret, elles vont souvent plonger leurs belles mains jusqu'au fond des infortunes. Pourquoi ces êtres d'élite n'auraient-ils pas des jouissances d'exception ?

Il se dit, le Rêveur, qu'il a été injuste. C'étaient de vieux sophismes, bons tout au plus pour les clubs de faubourgs, qui se sont réveillés dans sa mémoire et dont il a été dupe. Est-ce possible ! Il a honte de lui-même.

Mais le dîner touche à sa fin, et tandis que les laquais remplissent une dernière fois les coupes de vin de Champagne, le silence s'établit. Les convives sentent la fatigue de la digestion qui commence. Le Rêveur les regarde alors l'un après l'autre, et tous ces visages ont une expression

blasée et assouvie qui l'inquiète et qui le dégoûte. Un sentiment obscur, inexprimable,—mais si amer!—proteste quand même, au fond de son cœur, contre ces repus; et, quand on se lève enfin de table, il se répète tout bas, obstinément:

«Oui! ils sont dans leur droit... Mais, savent-ils, savent-ils bien que leur luxe est fait de tant de misères.... Y pensent-ils quelquefois?.... Y pensent-ils aussi souvent qu'il faudrait?.... Y pensent-ils?»

*(By permission of Mr. A. LEMERRE.)*

# LE NOËL DE M. DE MAROISE

PAR

ANDRÉ THEURIET

LE docteur de Maroise était resté célibataire. Il ne manquait pas de s'en faire gloire quand il se retrouvait avec d'anciens camarades mariés, et devant eux, d'un air moitié narquois, moitié compatissant, il se vantait volontiers d'avoir merveilleusement arrangé sa vie. De fait, les dispositions qu'il avait prises pour assurer la félicité de son intérieur indiquaient un esprit pratique, prévoyant, avisé et même un tantinet égoïste. Il exerçait la médecine à la campagne et demeurait chez sa sœur, mariée à un gros propriétaire de la *montagne* langroise. Un ménage sans enfants ; par conséquent, le docteur n'avait pas à redouter le tapage d'une marmaille turbulente. On ne se voyait qu'aux heures des repas. M. de Maroise avait sagement choisi son appartement de façon à ne gêner personne et à n'avoir personne sur le dos. Il logeait dans un pavillon attenant à la maison, mais possédant un escalier indépendant. De la fenêtre de sa chambre, orientée à l'est, il avait sous les yeux un jardin bien affrui, une prairie descendant jusqu'à la rivière et, dans le fond, en amphithéâtre, les hautes et profondes forêts qui enceignent Auberive d'une large bordure verdoyante.

S'étant organisé de façon à goûter les douceurs de la vie de famille sans en sentir les inconvénients, le docteur de Maroise pouvait se vanter d'avoir sagement pourvu à la tranquillité et à la béatitude de ses vieux jours. Bien portant, ni trop gras ni trop maigre, il avait encore tous ses cheveux et toutes ses dents, bon pied, bon œil, robuste appétit, et cette plénitude de santé faisait de lui, dans son âge mûr, un aimable et gai compagnon. Il était donc en droit de compter sur une longue suite de jours prospères.—Mais qui peut tout prévoir? . . .

Tout alla bien jusqu'à soixante ans; puis, dans l'année même où le docteur atteignait son douzième lustre, son beau-frère mourut subitement. Il était l'âme et la cheville ouvrière de la maisonnée. Sa veuve, qui avait coutume de s'en remettre à lui pour tous les soucis matériels, se trouva par ce brusque décès fort désorientée. Sa santé en fut compromise au point de la contraindre à garder la chambre. Le docteur subit le contre-coup de ces tristes événements, et comme sa sœur, loin de pouvoir s'occuper d'autrui, devait elle-même se faire soigner et servir, M. de Maroise se vit contraint de prendre une gouvernante, afin d'être le moins possible troublé dans ses chères et despotiques habitudes.

Cette gouvernante était une Bourguignonne frisant la quarantaine, haute en couleur et couperosée comme une feuille de vigne en septembre, avec des cheveux noirs crépus, un front carré et de petits yeux bruns coléreux. Elle s'emportait pour un rien, avait le verbe haut, la main leste et l'humeur contredisante;—au demeurant une brave fille et un excellent cordon

bleu. Elle avait servi chez le curé de Saint-Loup et savait cuisiner des plats exquis. Ses fritures étaient dorées et croustillantes; ses rôtis et ses grillades saisis à point, et elle n'avait pas sa pareille pour les plats sucrés; de sorte qu'en dépit de son caractère tempêteux, elle prit par son faible le docteur qui était très porté sur sa bouche. Au bout d'un an, la sœur de Maroise mourut à son tour d'une maladie de langueur. On l'enterra près de son mari, dans le petit cimetière haut perché à deux pas de l'église, et le célibataire qui s'était si merveilleusement arrangé pour passer le reste de sa vie en une douce intimité domestique, se trouva seul dans la grande maison familiale aux pièces sonores et désertes.

Alors M. de Maroise commença à s'apercevoir de la vanité de ses combinaisons. Après avoir longtemps vanté la sérénité de son existence d'homme mûr, qu'il comparait à un calme et radieux coucher de soleil, il apprit à ses dépens que tous les déclins apportent avec eux plus de brumes grises que de rayons empourprés, et que la solitude des soirs de la vie est âpre et morfondante pour les gens qui ont pris l'habitude de ne s'occuper que d'eux-mêmes. Maintenant que la sœur et le beau-frère n'étaient plus là pour animer les repas avec la gaieté des propos familiers et des souvenirs intimes, évoqués en commun, M. de Maroise ne se sentait plus le même robuste appétit. Il digérait mal, il s'alourdissait; un jour, il constata dans ses orteils un commencement de goutte, dû probablement à la trop succulente cuisine de sa gouvernante Micheline, et il fut obligé de se mettre au régime. Une autre fois, tandis qu'il dînait avec quelques vieux

amis, il s'étonna de n'entendre qu'imparfaitement les propos des convives, et reconnut qu'il devenait dur d'oreille. Cela lui gâta le plaisir des réunions et le rendit plus casanier. D'ailleurs, le groupe de ses contemporains s'éclaircissait. Déjà il avait vu partir quelques-uns de ses camarades de jeunesse ; petit à petit, le cercle de sa solitude s'élargissait, et il trouvait de moins en moins de goût à se mêler à la vie des gens plus jeunes, dont il ne comprenait ni les habitudes, ni les plaisanteries, et qui le traitaient déjà un peu en ancêtre, ce qui mortifiait son amour-propre.—Esseulé et morose dans sa maison vide, n'ayant souvent d'autre compagnie que cette gouvernante rageuse, qui prenait un ton de plus en plus autoritaire, il laissait aller paresseusement les choses à l'abandon ; il n'avait même plus l'énergie de faire à l'immeuble familial les réparations que le temps rendait nécessaires. Quand la toiture se délabrait, on se contentait de placer une seille sous les gouttières du grenier afin de recevoir les eaux pluviales ; les contrevents ne tournaient plus sur leurs gonds descellés et, plutôt que d'appeler un serrurier, on se condamnait à les tenir fermés, ce qui donnait aux chambres sans lumière un aspect inconfortable et funèbre.—Au milieu de cette décrépitude, Jean de Maroise, le joyeux vivant d'autrefois, celui qui se glorifiait si haut d'avoir pris la vie par le bon bout, en venait à se dire comme l'Ecclésiaste : « Malheur à l'homme seul, car lorsqu'il sera tombé, il n'aura personne pour le relever. »

\*  
\* \*

Le docteur de Maroise, pris d'un redoublement d'humeur casanière, eût volontiers cédé sa clientèle

à un confrère plus jeune. Il eût désiré, tout au moins, ne plus visiter que quelques vieux clients et, pour le surplus, se borner à donner des consultations à domicile. Mais Micheline, la gouvernante, ne l'entendait pas ainsi. Elle trouvait plaisir et profit à ce que M. de Maroise continuât de médicamenter le village et les environs. Elle était flattée de recevoir les sollicitations et parfois les cadeaux des gens qui réclamaient les soins de son maître et qui s'adressaient d'abord à elle. Il y avait au logis d'orageuses scènes quand le docteur refusait de visiter des clients auxquels, par bon cœur ou par caprice, Micheline accordait sa protection.

Un jour de décembre, veille de Noël, M. de Maroise avait été appelé au château de Rouelles. Le froid était fort piquant; la neige, tombée depuis une huitaine, s'étendait étincelante et dure sur les champs et les chemins, et Jean de Maroise, rencogné sous le manteau de sa cheminée, les pieds dans ses pantoufles, les mains allongées vers un bon feu clair, ne se souciait nullement de sortir. Il se plaignait de sa goutte et était grandement tenté de renvoyer le messenger près de son jeune confrère, le nouveau médecin de Rochetaillée. Cette indifférence exaspéra l'impérieuse Micheline, qui était sensible aux politesses des châtelains de Rouelles et qui avait à cœur de se conserver leurs bonnes grâces.

—Voilà pourtant comme vous êtes, monsieur de Maroise! s'écria-t-elle en haussant les épaules, égoïste jusqu'à la moelle des os!... Quand je pense que les gens du château vous comblent d'attentions toute l'année et que vous refusez de leur rendre un service une fois par hasard, vrai,

ça me dégoûte!... Plaise à Dieu que je ne tombe jamais malade, vous me laisseriez crever comme un chien plutôt que de vous déranger de vos petites habitudes!...

—Mais, répliquait de Maroise, je suis malade, moi aussi, sacrebleu!... et si je sors par ce froid de loup, je serai demain sur le flanc.

—Malade? vous! ripostait Micheline avec un ricanement de pitié, taisez-vous donc, monsieur, vous êtes douillet, voilà tout!... Depuis que je vous connais, vous n'avez pas eu seulement un rhume de cerveau et vous nous enterrez tous, moi la première!...

—Micheline, objectait-il encore timidement, les chemins sont mauvais et Bichette n'est pas ferrée à glace.

—Je vous demande bien pardon, monsieur; je pense à tout, moi!... Et je viens d'envoyer la jument chez le maréchal... Avant que vous ayez fini de déjeuner, elle sera ferrée et sellée... Vous n'aurez qu'à monter dessus, et, bien emmitoufflé dans votre manteau, l'estomac lesté d'une tasse de café bouillant, vous ne serez pas à plaindre de trotter jusqu'à Rouelles par ce joli froid sec.

—Il n'y a pas de joli froid! soupirait le docteur. Mais il était à bout d'objections et prévoyait qu'il n'aurait pas le dernier... Il se résigna donc, se vêtit chaudement et après avoir sommairement déjeuné, il enfourcha Bichette, qui piaffait dans la cour.

Le temps, en effet, était fort beau, quoique très froid, et le docteur, s'il eût été plus jeune et moins acoquiné au coin de son feu, eût joui pleinement de cette claire après-midi de décembre. Le soleil luisait sur la neige et la teignait de

nuances nacrées; les prés et les bois étaient poudrés de givre, le sol, durci par la gelée, sonnait gaiement sous les sabots de Bichette, dont les naseaux fumaient dans l'atmosphère glacée, et l'envolée des bandes de corbeaux s'égrenait en taches noires sur le ciel lilas. L'air était d'une si limpide sonorité qu'on entendait au loin les voix des bûcherons épars dans la forêt et le heurt des cognées contre les troncs d'arbres.

Mais le docteur était insensible à la poésie de l'hiver. Il estimait qu'il y a deux belles choses dont la beauté est des plus contestables, à savoir : un beau froid et une belle vieillesse. Une fois seul sur la route de Rouelles, engoncé dans son manteau doublé de molleton, et ayant rabattu les pattes de sa casquette sur ses oreilles, il se plongeait de nouveau en des réflexions chagrines sur les inconvénients de la solitude et l'ennui de vieillir.

—Décidément, songeait-il, je crois qu'au temps de ma jeunesse j'aurais agi avec plus de sagesse en me mariant... Puisqu'on ne peut se passer de compagnie féminine, mieux valait vivre avec une femme de mon choix qu'en tête-à-tête avec une gouvernante fantasque et quinteuse... A l'heure qu'il est, j'aurais un garçon solide et râblé, auquel je pourrais transmettre ma clientèle et qui deviendrait mon bâton de vieillesse;—tandis que me voilà, à mon âge, seul et à la merci d'une servante qui m'impose ses goûts et ses caprices... Il est vrai que Micheline cuisine comme pas une et que ses rôtis sont excellents; mais la belle avance, quand je n'aurai plus d'estomac pour les digérer... Et ça viendra!... J'ai beau être bâti à chaud et à sable je sens que je me

démolis . . . Un beau matin je serai forcé de me mettre au régime du lait; je ne pourrai même plus croquer mes rentes. Et qui les croquera, après moi? Je n'ai pas seulement un neveu à qui les laisser . . . Oui, j'aurais dû me marier . . . Je commence à croire que je n'ai pas tout à fait arrangé ma vie pour le mieux . . .

Tout en défilant ce mélancolique chapelet de doléances et de regrets, le docteur était arrivé à Rouelles, dont il voyait fumer les toits blancs dominés par les tourelles aiguës du château. Cinq minutes après, il descendait lourdement de cheval sous le porche de cette ancienne demeure seigneuriale, qui tient à la fois de la ferme et du manoir. Contre son attente, sa visite dura plus que de coutume. La dame du logis avait une maladie nerveuse; elle s'ennuyait et n'était pas fâchée de garder près d'elle le docteur pour l'entretenir de ses bobos réels ou imaginaires. Elle le contraignit à *luncher* avec elle; il n'opposa pas une très longue résistance, car le trot de Bichette lui avait creusé l'estomac; de sorte que cinq heures sonnaient lorsqu'il se remit en selle.

A cinq heures, en décembre, il fait nuit, et M. de Maroise, pour couper au court, s'était déjà engagé dans le chemin montueux qui traverse en droite ligne la futaie de Montavoir, lorsqu'il entendit derrière lui, sur les cailloux un cliquette-ment de sabots, puis une voix le héla bruyamment:

—Hop! . . . ho! hop!

Il se retourna, intrigué, et distingua dans l'obscurité du chemin un grand garçon qui accourait essoufflé.

—C'est-il pas vous qui êtes le médecin? demanda le coureur lorsqu'il eut repris haleine.

—Oui, répondit de Maroise d'un ton peu engageant; après?... qu'y a-t-il encore?

—Il y a qu'on m'envoie vous quérir pour la Forgette qui a reçu un méchant coup.

Le premier mouvement du docteur fut de regimber :

—Mon camarade, grogna-t-il, voilà la nuit, les chemins sont mauvais et ma jument est fatiguée... Dis à la Forgette de passer demain chez moi.

—Elle ne peut pas, monsieur de Maroise, elle est bien trop malade!

—Hum!... Qu'a-t-elle donc?

—Elle ramassait du bois mort au moment où une charrette lancée au galop descendait la route forestière; en voulant se garer, elle a chu dans une ornière et les deux roues lui ont passé sur le corps.

—Diantre! fit le docteur fort ébranlé, demeure-t-elle loin d'ici?

—A un petit quart d'heure, monsieur, à la *Grand'Combe*.

—Allons! soupira-t-il, montre-moi le chemin...

Au bout de vingt minutes, ils atteignirent le fond de la *Grand'Combe*, où, dans une ombre blafarde, de grands hêtres dressaient leurs fûts noirs sur le versant neigeux d'une coupe récente. A un tournant du sentier, ils aperçurent une maigre lueur scintillant à travers les ouvertures d'une hutte de charbonnier à demi effondrée.

—Nous y sommes, murmura le garçon, voici le logis de la Forgette.

Le docteur, ayant mis pied à terre, attacha sa jument à un baliveau, puis le guide écarta une claie qui servait à clore un jardinet établi sur une place à charbon, et ils entrèrent dans la hutte.



A la clarté fumense d'une chandelle fichée dans une motte de terre, le docteur vit une femme encore jeune, en haillons, cheveux épars, la face couleur de cendre, qui gémissait, étendue sur un amas de fougère et de mousse. Quatre *coupeurs au bois*, accourus au bruit de l'accident, se pressaient autour de la blessée, au risque de l'étouffer, et restaient là autant par curiosité que par compassion. Au fond de la hutte, parallèlement au grabat de la Forgette, un enfant de dix-huit mois environ s'épeurait dans un petit lit d'osier.

M. de Maroise, d'un geste de mauvaise humeur, écarta les curieux qui refluèrent jusqu'à l'entrée de la hutte, puis, s'approchant de la pauvre, il palpa doucement le corps amaigri sur lequel les roues du chariot avaient passé. La Forgette, pendant cet examen long et minutieux, continuait de geindre faiblement. Quand le docteur releva la tête, ses lèvres étaient plissées par une moue de fâcheux augure :

— Sans vous commander, monsieur le docteur, chuchota le plus vieux des bûcherons, c'est-il bien mauvais ?

— Les deux jambes sont cassées, répondit de Maroise sur le même ton, mais le danger n'est pas là. Elle a des lésions à l'intérieur du corps et le sang peut l'étouffer d'un moment à l'autre.

Les moribonds ont l'ouïe fine, et les sauvages yeux noirs de la Forgette avaient peut-être déjà deviné sur les lèvres du docteur la funèbre prédiction qu'il formulait, car elle dit d'une voix faible :

—C'est fini, n'est-ce pas?... Je le sens... Ça me brûle dans la poitrine!... Ah! mon Dieu, ça me serait bien égal de m'en aller, si je n'avais pas mon pauvre *gachenet*!

Comme s'il eût compris, le *gachenet* s'était mis à pleurer très fort.

Qui en aura soin, après moi?... qui lui donnera à manger?...

En même temps ses yeux agrandis se fixaient anxieusement sur les figures des bûcherons groupés près de la porte, comme pour y lire un mouvement de pitié; mais les regards embarrassés fuyaient les siens et les visages demeuraient fermés.

—On ne peut pourtant pas le laisser crever de faim! poursuivit-elle avec un gémissement plus déchirant. Pauvre petiot!... mon pauvre petiot!... Ah! j'étouffe!...

Sa tête retomba sur la mousse, une écume rouge lui mouilla les lèvres, une douloureuse convulsion tordit son corps meurtri, et ce fut la dernière. Le docteur était revenu vers elle et, après l'avoir de nouveau palpée en silence:

—C'est fini, murmura-t-il, elle vient de passer.

Lentement, les coupeurs au bois s'étaient rapprochés de la morte. Ils la regardaient avec des yeux écarquillés par une sorte de frayeur superstitieuse et restaient muets. Pendant ce temps, le *gachenet* dans son berceau appelait «maman!» et pleurait.

En dépit de son fonds d'égoïsme, le docteur de Maroise se sentait remué.

—Voyons, chuchota-t-il, la mère est morte, ce marmot ne peut demeurer ici... Avant de partir, je voudrais savoir lequel de vous autres va se charger de lui... Remarquez que ce ne sera pas

pour longtemps, et qu'au premier jour on le fera placer aux Enfants assistés de l'hospice de Langres.

Mais, malgré cette perspective, personne ne bougeait; les regards restaient baissés et les figures impassibles.

—Puisqu'on veut placer le *gachenet* aux Enfants trouvés, remarqua d'un air méfiant un *ébrancheur* aux cheveux roux, il serait plus sage de le remettre tout de suite au maire de la commune... Si les gens de l'hospice savent que l'orphelin est déjà casé chez des gens charitables, ils diront: «Puisqu'il y est bien, qu'il y reste,» et ne s'en occuperont plus.

—Pour ce qui est de moi, déclara l'aîné des bûcherons, j'ai déjà cinq *drôles* qui mangent comme dix, et j'ai bien des maux à les nourrir... La bourgeoise jetterait de beaux cris si je lui en rapportais un sixième!

Les deux autres coupeurs au bois n'étaient pas mariés, et, juraient-ils, «ils avaient assez à faire de se suffire à eux-mêmes.» Bref, chacun refusait de se mettre sur les bras un pareil fardeau.

Le docteur de Maroise se trouvait fort empêché. Il lui tardait de reprendre le chemin de son logis; toutefois il avait honte de partir sans que la situation du bambin fût réglée. Fatigué de pleurer, l'enfant se calmait peu à peu, et un léger sourire entr'ouvrait maintenant sa bouche ensommeillée. Jean de Maroise, ennuyé et agacé, l'examinait machinalement. Il fut étonné de le trouver en meilleur état que ne l'aurait pu faire supposer le dénûment de la morte. En dépit du milieu misérable où il était né, ce petit gars se portait bien et promettait d'être robuste. Il avait des yeux noirs comme une mûre, des

cheveux frisottants, une bouche mignonne et une mine intelligente.

« On ne peut pourtant pas abandonner ce gamin, songeait le docteur ; il y a là une question d'humanité et de conscience. »

— Sacrebleu ! dit-il en se retournant vers les bûcherons, comment, vous aurez le courage de laisser l'enfant de cette femme à l'abandon ? ...

— Dame, répondit l'ébrancheur aux cheveux roux d'un ton goguenard, monsieur le médecin, pourquoi voulez-vous que nous le nourrissions, nous, pauvres gens, quand vous-même, qui avez de quoi, reculez devant la corvée ? ... Sauf votre respect, vous seriez plus à même de l'élever que nous ...

— Eh bien, s'écria le docteur mis au défi, aiguillonné autant par l'amour-propre que par la pitié, je le prends, moi, et je m'en charge !

En même temps, il alla droit au berceau d'osier, souleva le bambin et l'enveloppa dans son manteau.

— Ah ! ça ... , c'est bien, monsieur de Maroise ! s'exclama le bûcheron aux cinq enfants, ça me faisait tout de même gros cœur de laisser là ce *gachenet* !

— C'est de la vraie charité, ajouta l'ébrancheur, et vous êtes un brave homme !

— Oui, des braves cœurs comme ça, on n'en rencontre pas souvent ; répétèrent les jeunes coupeurs au bois.

Maintenant que la décision du docteur était prise, tout le monde se sentait soulagé comme d'un poids ; les figures se désembrunissaient. Ce fut au milieu d'un concert de congratulations

flagorneuses que M. de Maroise enfourcha sa jument et se mit en selle avec le marmot dans son manteau.

\*  
\* \*

Après que les éclats de voix des bûcherons se furent évanouis dans l'obscurité, la légère griserie provoquée par leurs félicitations commença de se dissiper dans le cerveau du docteur, et il revint à des idées plus terre à terre. Le vent soufflait du nord. M. de Maroise frissonnait dans son long paletot hermétiquement fermé. L'enfant, bien au chaud dans le manteau molletonné, s'était complètement endormi. Il sommeillait comme dans un fauteuil, entre le pommeau de la selle et le docteur.

—Hem ! hem ! toussait ce dernier en talonnant le ventre de sa jument, il fait un froid de loup et ce moutard sera cause que j'attraperai un bon rhume !... Dépêchons, Bichette !... Puis il songeait en son par-dedans :—Encore, si j'en étais quitte pour un rhume, mais comment vais-je être reçu par Micheline, quand elle entendra ce braillard d'enfant ?... Un joli cadeau de Noël !... Elle sera furieuse et nous aurons du *raffut*, pour sûr... Je crois que j'ai commis une sottise !

A mesure que la distance diminuait, M. de Maroise pressait moins le trot de Bichette. Quand il entendit de loin les cloches qui sonnaient pour la fête de Noël, et qu'il aperçut les lumières d'Auberive, il ralentit brusquement le pas de sa bête. Il lui semblait qu'en gagnant du temps, il acquerrait un peu plus de fermeté pour recevoir le premier choc de l'irritable gouvernante.—Il avait beau se répéter qu'un homme doit être le

maître chez lui et qu'il saurait mettre Micheline à la raison ; au fond, il n'était rien moins que rassuré, tellement était devenu dominateur l'empire que la gouvernante avait pris sur lui. Il cherchait un biais pour entrer en explication, n'en trouvait point et se sentait pincé intérieurement par un désagréable malaise. Si lentement qu'allât Bichette, elle finit par arriver devant la maison. Le docteur, pareil à un écolier qui rentre au logis après une furtive école buissonnière, descendit de cheval avec précaution et, toujours portant l'enfant endormi, poussa doucement du pied la porte charretière. Une fois près de l'écurie, il gagna en tapinois un couloir obscur, déposa son fardeau dans la chambre à four encore tiède, puis redescendit lestement dans la cour où il fit claquer son fouet, comme s'il venait seulement d'arriver. Il était temps, car Micheline, qui avait entendu le pas du cheval, accourait avec de la lumière et hélait le garçon qui servait de valet d'écurie.

—Est-ce vous, enfin, monsieur de Maroise ? cria-t-elle d'une voix peu aimable, tandis que le valet emmenait la jument.

—Diantre ! pensa le docteur, voilà un timbre de voix qui ne présage rien de bon . . .

Puis il dit tout haut de son ton le plus conciliant :

—Oui, c'est moi, Micheline ! . . . . Qui diantre serait-ce à cette heure !

—Il est sûr et certain, répliqua aigrement la gouvernante, que c'est une singulière heure pour rentrer chez soi, quand on est un homme raisonnable . . . Il y a bel âge que votre souper vous attend, et le rôti ne vaudra plus rien . . .

Allons, dépêchez-vous ! Je n'ai pas envie d'attraper le coup de la mort en causant à la belle étoile !

Le docteur pénétra dans la salle à manger, d'un air penaud. Un bon feu flambait dans la cheminée et cela lui rendit un peu de courage, en dépit du silence glacial de la gouvernante qui tournait autour de la table en se renfermant dans un mutisme de mauvais augure. Campé devant l'âtre, il se chauffait le dos à la flamme, en cherchant son exorde, quand tout à coup Micheline, qui l'examinait à la dérobée, l'interpella :

— Hé bien, et votre manteau, où est-il ?

— Mon manteau ? . . . . Il sera resté dans le couloir, je suppose . . . . Je l'y aurai laissé par distraction . . . Rien d'étonnant, d'ailleurs, car je suis encore ébaubi d'une aventure qui m'est arrivée au sortir de Rouelles . . . .

Nouveau silence boudeur. Micheline ne paraissait nullement pressée d'apprendre ce qui était arrivé à son maître, et cette absence de curiosité déconcertait M. de Maroise, qui comptait là-dessus pour amener en douceur l'histoire de la Forgette.

— Décidément, ça ne prend pas, songeait-il anxieux . . . . Pourvu que ce pleurard de marmot n'aille point piailler avant que je lui aie préparé son entrée.

— Comment, ma mie, insinua-t-il, tu n'es pas plus curieuse que ça ?

— Pourquoi serais-je curieuse ? riposta la gouvernante. Est-ce que je me mêle de vos affaires ? . . . . Dieu merci, je ne suis pas indiscreète et je sais me tenir à ma place . . . . Si vous ne me reconnaissez pas d'autre mérite, vous conviendrez au moins de celui-là . . . Je ne me soucie pas de vous extirper vos secrets !

—Mais ce n'est pas un secret, ma fille . . . C'est une chose qui t'intéresse et que tu dois être la première à connaître . . . Figure-toi . . .

—Votre soupe est servie, monsieur de Maroise, interrompit dédaigneusement Micheline.

—Figure-toi, répéta bravement le docteur, qu'au sortir du château, où M<sup>me</sup> d'Ériseul m'avait retenu plus longtemps que de coutume, j'ai été appelé près d'une malheureuse femme qui venait d'être écrasée par une charrette, une pauvre diablesse dans un état à faire pitié . . . Un enfant en aurait pleuré !

Là-dessus, sans prendre le temps de respirer, le docteur conta sa visite chez la Forgette, la désolation de la mourante, l'indifférence des bûcherons et, finalement, la mort de la mère près du berceau où geignait son enfant abandonné. Là, il s'arrêta et regarda timidement la Bourguignonne, que l'intérêt du récit avait gagnée, et qui écoutait les yeux humides.

—Naturellement, dit celle-ci en levant les épaules, vous avez imité ces brutes de bûcherons, et vous avez laissé se morfondre ce pauvre abandonné . . . Je vous reconnais là ! . . . Egoïste vous êtes né, égoïste vous mourrez . . . Ah ! les hommes, quelle triste denrée ! . . . Ça a une pierre à la place du cœur !

—Mais, Micheline, objectait le docteur ébahi, réfléchis un peu, ma fille ! . . . Ces malheureux bûcherons ont à peine de quoi vivre . . . Un enfant de plus était une charge au-dessus de leurs forces.

—Mon Dieu, repartait la contredisante Micheline, je comprends à la rigueur les coupeurs au bois ; mais vous, monsieur, qui êtes à votre aise et qui,

de plus, êtes médecin, comment avez-vous pu quitter, sans un navrement, cet infortuné petiot qui n'a plus de mère?

—Je ne prétends point que je n'aie pas été navré, mais quoi? on ne peut pas toujours écouter son cœur!... La seule chose pratique était de porter le gamin chez le maire, afin qu'on le fît admettre aux Enfants assistés...

—Ah! je vous attendais là! interrompit l'irascible servante, porter cet orphelin aux Enfants trouvés, afin qu'il y pâtisse, n'est-ce pas? au milieu d'un tas de vagabonds!... C'est bien de vous, ça! On voit que vous n'avez jamais aimé personne que vous-même!

—Mais, sacrebleu! interrogea le docteur, dont le visage se rassérénait et dont l'œil s'éclairait à mesure que croissait l'indignation de sa servante, voyons, Micheline, qu'aurais-tu donc fait, toi, à ma place?

—Moi, monsieur, répliqua Micheline, l'œil allumé, les poings aux hanches et la tête penchée d'un air de défi vers son maître, je n'aurais fait ni une ni deux... J'aurais enveloppé le *gachenet* dans le premier cotillon venu, je l'aurais emporté chez moi, et, comme le bon Dieu ne m'a pas donné d'enfant, je l'aurais adopté... Voilà comme j'aurais agi, moi qui ne suis qu'une bête!... Mais vous, monsieur, vous aimez bien trop vos aises, et jamais une idée pareille ne vous serait poussée!... Il n'y a que les pauvres gens qui soient doux aux pauvres...

—Ah! tu crois! s'écria le docteur en s'élançant vers le couloir avec la pétulance d'un jeune homme... Attends un peu!

En trois sauts, il gagna la chambre à four, où l'enfant sommeillait encore douillettement dans le manteau. Ce fut l'affaire d'une demi-minute, et, avant que la gouvernante fût revenue de sa surprise, M. de Maroise rapportait le marmot d'un air triomphant sur la table, et développant le manteau :

—Tiens, Micheline, voici le *gachenet* !

Micheline, interloquée, restait bouche bée. La clarté du feu et de la lampe avait réveillé l'enfant, et cette grande lumière lui semblait si belle, qu'il souriait doucement. La gouvernante, avec son penchant à la contradiction, avait bonne envie de se fâcher de nouveau contre son maître, qui la regardait d'un air à la fois railleur et radieux ; mais, à l'aspect de ce bambin aux yeux noirs, aux cheveux frisés et au mignon sourire, quelque chose fit tressaillir son cœur de vieille fille. Un instinct de maternité s'éveilla dans cette Bourguignonne ; ses yeux se mouillèrent et, se précipitant sur le fils de la Forgette, elle le baisa à pleines lèvres, puis se mit à pleurer d'attendrissement.

Dans le silence de la salle à manger, le vent d'hiver apporta par la hotte de la large cheminée la sonnerie des cloches qui annonçaient la messe de minuit.

—N'est-ce pas, Micheline, qu'il est gentil ? dit M. de Maroise, et que j'aurais eu grand tort de le laisser dans la hutte de la Grand'Combe ?

—Il est beau comme un Jésus, répondit la gouvernante en s'essuyant les yeux avec son mouchoir d'indienne. Je serai sa marraine, nous l'appellerons Noël . . . . Je me charge de l'élever, moi ! . . .

Et son tempérament reprenant le dessus, elle ajouta :

—Je tâcherai de n'en point faire un égoïste comme vous !

—C'est bon, c'est bon, dit le docteur ragaillardi, il faut d'abord lui faire de la bouillie ; puis tu lui dresseras un lit à côté de toi . . . Nous souperons ensuite et nous boirons à sa santé. Ce sera notre façon de fêter le petit Noël, et, ma foi, depuis longtemps je n'aurai réveillé de si bon cœur !

*(By permission of Mr. A. LEMERRE.)*

# COMMENT LE CHANOINE EUT PEUR

PAR

CLAUDE TILLIER

LA table était à peu près desservie. A l'un des côtés s'étalait, dans son fauteuil, un gros et vieux chanoine ; ses deux joues toutes rouges, pleines, toutes rebondies, ressemblaient à deux coussins d'écarlate ; mais, sur cette grosse figure, il y avait une expression si franche de bonhomie, que, rien qu'à la voir, on eût aimé celui qui la portait. De l'autre côté de la table était un jeune capitaine d'artillerie, neveu du chanoine. Entre l'oncle et le neveu, un punch modeste, allumé en l'honneur du capitaine, secouait ses flammes bleuâtres, pareilles à une chevelure de feu. Il y avait encore une autre personne dans la chambre : c'était une femme, moitié jeune, moitié vieille, moitié servante, moitié maîtresse. Elle allait et venait à pas muets et encore légers, dérangeant d'une main ce qu'elle arrangeait de l'autre, car le chanoine avait promis une histoire qu'elle voulait entendre.

« Voici, fit le chanoine, comment j'eus peur. C'était avant la révolution. Je desservais alors une petite paroisse, joli nid d'oiseau caché au milieu des bois qui couvrent le département de la Nièvre. Mon village n'était séparé de la petite

ville d'Entrains que par une grande forêt, au beau milieu de laquelle passait la route qui conduisait de Clamecy à Cosne.

« Or, cette forêt avait un mauvais renom ; un bon nombre de voyageurs qui se rendaient de Clamecy à Cosne avaient disparu, et en deçà d'Entrains on n'avait plus retrouvé leurs traces. La rumeur publique accusait de ces meurtres la famille Dinot qui avait établi ses sinistres pénates au milieu de la forêt. Au fait, c'était une terrible famille que la famille Dinot, le père et quatre fils. Les quatre fils, pareils à des statues d'athlètes dans un bloc de chair humaine, parcouraient la forêt du matin au soir ; inséparables de leurs fusils comme un prêtre l'est de son bréviaire, d'une adresse sans rivale dans un pays où le braconnage était une profession, et dont la balle eût défié la flèche de Tell. Le père ne le cédait aux fils ni en force ni en adresse, et n'était guère plus avancé qu'eux en morale. Les Dinot s'étaient fait, à dix lieues à la ronde, une sinistre célébrité. Grâce à la terreur que leur nom inspirait, la forêt était devenue leur domaine. Ils y régnaient comme règne le lion dans son désert. La maréchaussée d'Entrains, composée de gendarmes éclopés, ne faisait que de courtes et timides apparitions sur leur terrain, et le propriétaire de la forêt semblait leur demander l'autorisation de visiter ses bois et d'y mettre les bûcherons, qui du reste ne se souciaient pas beaucoup de travailler si près des Dinot. Nul paysan n'eût osé les dénoncer tant qu'un d'eux fût resté libre, et les magistrats, en supposant qu'ils ne craignissent rien pour leurs personnes, avaient, aux environs de la forêt, des propriétés sur lesquelles

les parents des vaincus eussent pu exercer de désastreuses représailles.

« Les Dinot, ainsi que je viens de le dire, habitaient, au milieu des bois, une petite maison que je crois voir encore ; c'était une maison basse et trapue, n'ayant qu'une seule fenêtre grillée de fer, et semblable, sous ce rapport, à un cyclope qui eût porté lunettes. Elle était bâtie dans un fourré de chênes et se tenait comme en embuscade sur la route. A côté de cette maison était une mare de mauvaise mine, profonde, couleur d'ardoise, sur la face sinistre de laquelle étaient collées, comme des emplâtres, de larges feuilles de nénuphar.

« J'étais alors dans l'ardeur de la jeunesse ; nul ouvrier du Seigneur n'était plus infatigable que moi à cultiver son petit morceau de vigne céleste. Je me faisais une idée sublime de mes fonctions ; j'aurais volontiers salué ma soutane ; j'étais hargneux, intolérant, outré dans mon zèle comme le sont malheureusement beaucoup de jeunes prêtres, qui veulent être une copie de la grande figure des apôtres et n'en sont que la caricature. Quoique je ne fusse pas moi-même bien courageux, cette lâcheté de tous m'indignait. Je regardais le silence des uns et l'inaction des autres comme une complicité.

« Un dernier meurtre ayant été commis dans la forêt avec la même impunité que les précédents, je m'avisai de tonner, du haut de ma petite chaire, contre ces hommes féroces qui vivent du sang de leurs semblables, et je désignai si bien mes paroissiens du grand bois, que personne ne s'y méprit. C'était un jour de Pâques. L'aîné des Dinot assistait par hasard à la grand'messe.

Je vis toutes ces noires et blanches surfaces de têtes, qui s'étendaient au-dessous de moi, onduler comme un lac sous un souffle de vent ; les regards de la multitude se dirigeaient vers le jeune Dinot. Celui-ci se leva, posa son grand chapeau sur sa tête, et levant le poing contre moi : « Monsieur le curé, s'écria-t-il, vous vous en repentirez ! » Puis il s'éloigna. La foule, qui, ce jour-là, était compacte et serrée, se divisa devant lui comme les vagues de l'Océan devant la proue d'un navire. Moi-même, je restai si interdit, que je ne pus, de quelques minutes, reprendre le cours de mon sermon. Seulement, le sacristain ayant cru devoir, par égard pour ses fonctions, avertir Dinot de se découvrir, reçut l'épithète de *rat d'église*. Je voulais dénoncer à la magistrature le scandale fait dans la maison du Seigneur, mais tous les gens sensés de la paroisse et le sacristain lui-même m'en détournèrent, de sorte que, ne pouvant faire mieux, je pardonnai.

« L'hiver suivant, je revenais d'Entrains. C'était par un bel après-midi de décembre. Je suivais lentement, mon parapluie à la main, mon bréviaire sous le bras, la route dont j'ai parlé au commencement de cette histoire. La menace de Dinot me revenait sans cesse à la mémoire, et l'idée que je devais passer devant leur repaire me tourmentait cruellement. Pour être débarrassé plus tôt de mon appréhension, et de ce maudit bois qui ne voulait pas finir, je doublais le pas. Je me faisais à moi-même ce sophisme : c'est par zèle pour la religion que tu t'es attiré la haine des Dinot, donc, s'ils te tuent, tu mourras martyr ; mais je dois avouer que je priais Dieu de me refuser cette faveur. Le cœur me battit bien fort lorsque

j'aperçus la maison des Dinot qui fumait entre les arbres, avec sa couverture de neige, comme si on lui eût mis une chemise de mousseline. Cette fumée était de mauvais augure : elle annonçait qu'il y avait quelqu'un dans la maison. Cependant j'espérais encore passer inaperçu sous l'aile de mon ange gardien.

« Il n'en fut pas ainsi. Le père Dinot, quoiqu'il fût un froid à tordre les chênes, était en sentinelle devant la porte, appuyé sur un grand fusil noir. Le père Dinot avait au moins cinq pieds six pouces ; ses cheveux roux, dont quelques-uns à peine commençaient à s'argenter, tombaient, pareils à la crinière d'un lion, en touffes incultes sur ses épaules. Le temps semblait avoir eu peur de s'attaquer à cet homme.

Aussitôt qu'il m'aperçut, il vint à moi.

— C'est vous que j'attendais, monsieur le curé, me dit-il de sa voix rauque et sauvage.

— Vous m'attendiez, monsieur Dinot ? répondis-je, sans trop savoir ce que je disais. Auriez-vous besoin de mon ministère ?

— De votre ministère ? Oh bien oui, il s'agit bien ici de votre ministère ! Ce n'est pas que je n'aime le bon Dieu autant qu'un autre ; si je ne vais pas à la messe, c'est que vous chantez faux.

— Mais, monsieur Dinot, repris-je un peu piqué, puisque vous n'avez pas besoin de mon ministère, en quoi puis-je donc vous être utile ?

— Entrez, je vous expliquerai cela en présence d'un bon feu dont vous paraissez, monsieur le curé, avoir grand besoin, car vous tremblez comme si vous aviez la fièvre.

— Faites-moi plutôt l'honneur de venir dîner un de ces jours au presbytère, et amenez avec

vous ce bon Nicolas, l'aîné de vos fils. J'ai eu envers lui des torts dont je veux qu'il me demande raison le verre à la main.

—Ce bon Nicolas va rentrer à l'instant, répondit brusquement le père Dinot; vous le trouverez tout disposé à vous demander raison des torts que vous avez eus envers lui.

« L'arrivée prochaine de Nicolas acheva de me faire perdre la tête; je me déterminai à prendre la fuite à travers la forêt. Mais, au regard oblique que je jetai sur le chemin, le père Dinot devina mon intention, et il arma son fusil. J'ai encore dans les oreilles le craquement de la batterie. Il me prit par le bras :

—Allons, dit-il, pas tant de cérémonie, entrez; n'avez-vous pas peur que la maison vous tombe sur les épaules?

—Puisque vous l'ordonnez, monsieur Dinot...

« Quand nous fûmes entrés, le père Dinot ferma la porte à verroux et posa son fusil contre le mur. Il ouvrit ensuite une grande armoire en chêne qui était à côté de la fenêtre. C'était un véritable arsenal que l'armoire du père Dinot; il y avait là des pistolets de toutes les tailles, depuis le coquet et élégant pistolet de poche, jusqu'au gros et massif pistolet d'arçon; des fusils de tous les calibres, depuis la canardière efflanquée dont la balle porte aussi loin que le regard, jusqu'au robuste mousqueton; des couteaux de toutes les grandeurs et de toutes les formes, les uns courts, râblés, aiguisés sur les quatre faces, pour aller, d'une seule blessure, au fond des plus robustes poitrines; les autres minces, larges et ventrus, tranchants comme des rasoirs, nobles castillans venus de Tolède, qui, d'un

seul coup, faisaient tomber des entrailles sur la poussière ; quelques-uns fluets, maigres, tout en pointes, semblables au dard d'un aspic, qui passaient à travers les chairs comme une aiguille à travers la toile.

« Le père Dinot prit un des couteaux espagnols dont je viens de parler, et se mit à l'aiguiser, sans dire un mot, sur une pierre grise. Mes jambes fléchissaient sous moi, et je m'assis machinalement devant la terrible armoire. Une vapeur, à travers laquelle mes regards semblaient vaciller, était étendue sur mes yeux. Je voyais confusément les armes dont l'armoire était garnie, et Dinot, impassible comme une guillotine, aiguisant son couteau qui allait et revenait d'un mouvement égal sur la pierre. Je fermais les yeux pour ne pas voir ces terribles objets, mais je les voyais encore, comme s'ils eussent été dans ma paupière. Je ne pouvais me rappeler comment et pourquoi j'étais là, et il me semblait qu'à chaque instant j'allais me réveiller d'un cauchemar.

« Une bouteille était auprès de moi, sur une table ; j'avais soif, j'en pris un verre de vin et le vidai d'un seul trait. Ce vin, quoiqu'il ne fût pas des meilleurs, me rendit un peu d'énergie. Je fis un effort pour fléchir mon assassin.

— Oh ! monsieur Dinot, m'écriai-je, pourquoi voulez-vous me tuer ? Si c'est pour mon argent, je n'en ai point. Attendez que je sois devenu curé d'une riche paroisse. Je n'ai que cette montre d'argent qui me vient de mon père et dont je croyais ne me jamais séparer ; prenez-la, mais du moins laissez-moi la vie.

— Voyons cette montre ; va-t-elle bien ? dit le père Dinot en l'approchant de son oreille.

—Oh ! mon bon monsieur Dinot, elle va mieux que l'horloge de la paroisse.

—Eh bien ! gardez-la pour régler l'horloge de la paroisse, j'en ai plus que vous des montres, et il ouvrit un tiroir où il y en avait en effet bien une douzaine. Puis il se mit à aiguiser son couteau.

—Encore une fois, continuai-je, monsieur Dinot, pourquoi voulez-vous me tuer ? Le meurtre est une chose abominable, condamné par les lois divines et humaines, mais le meurtre d'un prêtre, c'est le plus grand de tous les crimes, c'est un sacrilège. Une seule goutte de sang d'un prêtre sur vos mains vous empêcherait d'entrer dans le royaume éternel. Il est écrit, M. Dinot : « Tu ne toucheras point à l'oint du Seigneur. » Je voudrais avoir là ma bible, je vous ferais voir le texte sacré. Ce sont les propres paroles de Dieu, monsieur Dinot.

—Puisque vous êtes si savant, dit le père Dinot avec son flegme accoutumé, vous me direz bien lequel est le plus coupable de celui qui, dans une chaire, assassine une réputation, ou de celui qui, dans un bois, assassine une vie.

—C'est vrai, monsieur Dinot, j'ai péché contre vous, j'en conviens. Je conviendrai même, si vous y tenez, que je chante faux ; mais tout prêtre que je suis, monsieur Dinot, je suis père de famille ; j'ai une sœur, veuve d'un gendarme, d'un brave comme vous, monsieur Dinot (ce compliment fit faire au père Dinot une affreuse grimace), et deux petits neveux dont je suis l'unique soutien ; que ne puis-je mettre ces pauvres anges à vos pieds et leur faire demander grâce pour leur oncle !

« Je dis au père Dinot beaucoup d'autres choses encore que je trouvais fort touchantes ; je pensais avoir attendri mon homme, mais son œil de pierre ne s'était point humecté, sa face de bourreau avait toujours la même expression ; il jouait avec ma vie comme un chat avec une souris, qu'il se jette d'une patte à l'autre. Il aiguisait toujours son terrible couteau.

« A mesure que l'espérance s'en allait, la résignation me revenait avec le courage.

—Allons, père Dinot, m'écriai-je, il faut pourtant en finir. Votre couteau est assez aiguisé comme cela. Je n'ai pas la peau si dure que vous le croyez.

—Suivez-moi donc, puisque vous êtes si pressé, répondit le père Dinot. Et il voulait me prendre le bras pour m'aider à marcher.

—Je frottai ma soutane avec la main, à l'endroit où il m'avait touché, comme pour essuyer l'empreinte de ses doigts. Et je lui dis avec un superbe dédain : Monsieur Dinot, soyez assez bon pour m'épargner votre contact. Je ne veux de contact qu'avec votre lame.

—Fichtre ! fit le père Dinot, je ne vous croyais pas si brave ; vous avez donc marché ce matin sur le vieux sabre de votre beau-frère le gendarme ?

« Dinot me fit traverser une cour étroite et longue, semblable à une allée. Sur la neige dont la terre était couverte, je remarquai une traînée de sang, dont les gouttes se groupaient en larges taches là où sans doute s'était arrêté, pour reprendre haleine, un homme qui portait un cadavre. A l'extrémité de cette allée, s'ouvrait une petite porte ronde, noire comme la porte d'un caveau sépulcral. Dinot me fit passer par

cette porte. Il eut même la politesse de me céder le pas.

« La pièce dans laquelle je me trouvais ne recevait de jour que par la porte. D'abord, je ne distinguai rien, mais lorsque mes yeux se furent un peu habitués à ce crépuscule, j'aperçus, pendant du plancher jusqu'à terre, quelque chose de hideux, d'informe, de mort, que recouvrait un linge blanc, mais ensanglanté. Je jugeai que c'était un cadavre pendu par les pieds, et qui avait le ventre ouvert, et que cette chambre était l'abattoir des Dinot.

« L'idée que moi, prêtre, à qui l'on accordait quelque talent, auquel on promettait un bel avenir, j'allais mourir de la mort d'une volaille qu'on saigne, d'un mouton qu'on égorge, c'était pour moi un affreux supplice. Je pensais aussi à votre mère, à vous, à mon presbytère rebâti à neuf, et une larme me venait malgré moi au bord de la paupière; mais, je la réprimais, je la faisais refluer, je voulais mourir avec dignité. C'était peut-être un péché, mais j'avais l'amour-propre du sauvage qu'on va livrer aux tortures et qui brave encore ses bourreaux.

« Je vis le père Dinot qui ouvrait son couteau.

—Monsieur Dinot, lu dis-je, encore quelques minutes, s'il vous plaît, je veux prier.

—Pour qui? répondit-il.

—Pour vous d'abord, parce que vous êtes mon assassin, pour moi ensuite; pour ma sœur, pour ses pauvres orphelins qui n'auront plus que Dieu pour père, enfin pour cet infortuné que vous allez me donner sans doute pour compagnon de cercueil.

« A cette dernière parole, le masque de férocité que Dinot avait mis sur son visage, tomba tout à coup. Il se mit à pousser de grands éclats de rire.

—Parbleu, dit-il, vous ne pouvez mieux faire que de prier pour cet infortuné, car je soupçonne qu'il n'était pas trop en état de grâce lorsqu'il est mort. Du reste, c'est un père de famille comme vous, qui laisse deux ou trois petits orphelins, mais la mort de leur père ne les empêchera pas de faire leur chemin dans le monde ; je vous en réponds.

« A ces mots, il leva la serviette que j'avais prise pour un drap mortuaire, et je vis un énorme sanglier pendu en effet au plancher par les pieds.

—Voilà, dit-il, monsieur le curé, l'infortuné pour lequel vous vouliez prier tout à l'heure ; s'il n'est pas votre compagnon de cercueil, il sera du moins votre compagnon de table. » En disant cela, il enlevait du sanglier une énorme tranche, qu'il me remit entre les mains. « Tenez, dit-il, voilà pour vous, monsieur le curé ; dites à votre sœur qu'elle le laisse mariner pendant trois jours dans du vin blanc, et invitez ensuite un confrère. S'il vous faut un lièvre, ne vous en faites pas faute.

—Oh ! m'écriai-je, voilà donc mon rêve fini, car il me semble bien que je rêvais. Mais, dites-moi, monsieur Dinot, pourquoi m'avez-vous fait une si grande peur ?

—Pour vous prouver, monsieur le curé, qu'il ne faut pas juger sur l'apparence.

« Nous sortîmes. Le père Dinot prit son fusil, et me conduisit jusqu'à la porte du presbytère, où il refusa d'entrer de peur d'effrayer ma sœur.

« Je ne l'ai pas revu depuis ce temps-là.

—Eh ! dit le capitaine, l'apparence à l'égard de cet homme était bien trompeuse ?

—Pas tout à fait, répondit le chanoine. Mais c'est une histoire que je te raconterai un autre jour. »

# SAUVETAGE

PAR

PIERRE MAËL

LA mer fait rage. Depuis deux heures de l'après-midi, le canot de sauvetage est sorti, non sans peine, par exemple. Il est allé se placer en travers de la barre, à l'entrée du chenal qui relie le port à la haute mer. Le long du môle, les vagues ont cinq mètres, et la moindre d'entre elles emporterait, comme des fétus, les garde-fous de fonte si elle les atteignait.

Le coup d'œil est grandiose et sinistre.

Aussi loin que le regard s'étende, la mer bout comme une chaudière. Sous le fouet du vent, elle amoncelle ses lames en paquets monstrueux, les mêle, les embrouille en un inextricable réseau, puis, sans effort apparent, les dénoue, les sépare, les rompt, les agite en chevelures de furies, en lèches longues et minces, pareilles à des langues altérées, les secoue, avec une crinière d'écume. Ou bien elle les soude en un bloc énorme et les pousse, à l'instar d'un bélier, contre ces barrières de pierre et de fer que l'homme, ce pygmée indocile, oppose à ses rages échevelées, à ses assauts de folie.

Cette baie d'Audierne est particulièrement redoutable dans les tempêtes. La barre est placée de côté, parallèlement à l'un des plans du rivage,

masquant le port au devant duquel s'avance la jetée comme une main secourable.

Seulement, cette main offre un danger. Elle n'est pas active pour saisir les naufragés, et son contact est rude. Si les barques ne gouvernent pas bien au passage de l'étroit chenal, elles viennent infailliblement se heurter à la masse de pierre et de maçonnerie, et s'y brisent.

Le canot de sauvetage tient toujours à son poste de combat—et quel poste!—Il faut avoir l'âme chevillée au corps pour résister à de tels assauts, pour demeurer seulement un instant sous cette attaque furieuse de l'eau salée et du vent dont l'une couvre le corps de cristaux brûlants que le souffle de l'autre glace, pendant que la pluie, se joignant aux violences des lames, aveugle les yeux et pénètre les vêtements, les collant aux membres et refoulant la sueur dans le sang.

\*  
\* \*

Il y a encore sept bateaux de pêche au large. On les attend ici, au milieu des désolations qui crient ou des angoisses muettes. C'est pour les aider à franchir la barre que le patron Kerdic a mené le canot là, en plein centre de la tourmente, et qu'il attend, stoïque, inébranlable, que l'occasion lui soit offerte de se porter au secours du premier qui viendra à passer.

Elle ne se fait pas longtemps attendre cette occasion.

Trois barques apparaissent en même temps.

Elles viennent, rapides comme des flèches, emportées par les battements d'aile de leur misaine au bas ris. Elles portent toutes trois du même essor sur le goulet de la passe.

Du canot de sauvetage, on leur crie de se méfier, qu'un abordage est à craindre et qu'elles se broieront toutes ensemble au pied du môle, si elles ne ralentissent pas leur allure.

Une seule, le Jean-Marie, gouverne droit. Son patron est un hercule, Balanic, qui a lui-même deux médailles de sauvetage, en plus de la médaille militaire, sur sa poitrine d'athlète. D'un suprême effort, il renverse sa barre et fait dévier la barque de dix brasses.

Les deux autres arrivent de front sur le chenal. C'est le moment critique. Passeront-elles? . . .

La jetée fourmille de spectateurs. Et tous ces spectateurs ont leur part d'intérêt poignant dans le drame. Les femmes dominent dans le nombre. Elles sont accourues là, dévorées par l'anxiété, traînant leurs marmots à leurs jupes. Même celles dont les pères, les frères, les fils ou les maris sont rentrés, sont là pleines de sollicitude, haletantes à la pensée du danger commun. Car c'est là, dans ces populations des côtes, dans ces foyers pauvres et vaillants, que se retrouve la solidarité, l'esprit de la même grande famille sans cesse éprouvée par la perte de l'un des siens.

Elles sont là, agenouillées et priant, ou debout, incapables de maîtriser leurs émotions, de retenir leurs cris de stupeur ou de désespoir. Quelques hommes, la plupart des vieillards, les rudoient à dessein. C'est leur manière de consoler.

«Hé, là-bas, Gaïd Le Marié, si vous croyez que vos miaulements vont faire revenir plus tôt votre homme, vous vous trompez. Allez donc coucher le petit. Il sera mieux au lit qu'ici pour sûr.»

Le fait est que la place n'est pas enviable.

A chaque seconde, la mer se fait plus grosse, plus furieuse. Maintenant, elle attaque la jetée des deux bords à la fois. Les vagues ne se gênent plus. Elles escaladent les murs de pierre et les colonnes de fer. Ce sont des paquets d'eau qui s'écroulent sur toute la longueur de l'étroite chaussée, fermant parfois le chemin à ceux qui voudraient revenir sur leurs pas.

Ceux du môle sont mieux partagés, mais ils n'évitent pas tout le choc. Il est manifeste que, dans un moment, les vagues les atteindront, eux aussi.

Parmi eux, le recteur est là, debout, en surplis et en étole, tenant à la main son bonnet carré, pendant que les remous du vent agitent ses cheveux blancs sur sa pauvre vieille tête d'apôtre. A ses côtés, un enfant de chœur élève la croix d'argent des processions. Le vieillard jette aux flots les paroles de l'absolution. Elles trouveront leur chemin et leur placement. De pauvres âmes, se débattant encore dans les liens du corps en perdition, en profiteront pour s'envoler libres et heureuses dans le grand Paradis.

Cependant il s'est fait un silence dans cette foule haletante.

Les deux barques viennent de s'engager dans le chenal.

\*  
\* \*

Ce qu'avait prédit le patron Kerdic se produit. Poussées avec une force égale, les deux embarcations, au moment d'atteindre le port, s'abordent avec une violence inouïe.

On entend monter de toutes les poitrines des assistants un cri unique, déchirant. Le plus avancé a reçu le choc sur l'arrière, le second dans la coque.

Il en résulte que le premier est lancé avec une force indicible dans la partie antérieure du chenal. Il est sauvé. Le second, au contraire, se couche, à bâbord, dans toute sa longueur. La mer le cueille au hasard, lui arrachant son mât avec deux hommes, dont l'un est pris entre la carène et les pierres du môle et écrasé avec un bruit mat. L'autre doit être noyé.

Une seconde chiquenaude de la vague aplatit la barque sur le cap de pierre. Les planches craquent en gémissant et les paroles d'absolution du prêtre se mêlent à quatre cris désespérés :

« A moi ! A moi !... »

Du canot de sauvetage on vient déjà à leur secours.

Le patron avait trop bien prévu la catastrophe pour n'avoir pas préparé l'aide à porter. Et comme le Jean-Marie, maintenu par le bras herculéen de Balanic, s'engage à son tour dans la passe, ceux du canot lui signalent les quatre infortunés accrochés à l'épave qui coule.

Balanic a déjà compris.

Lancer aux naufragés une ligne au bout de laquelle flotte une bouée et se laisser emporter ensuite par la poussée du courant est pour le Jean-Marie l'affaire de vingt secondes. L'instant d'après, le canot de sauvetage recueille la bouée.

Quelques minutes s'écoulent avant que le va-et-vient soit établi.

La besogne est difficile, en effet, car les débris de la malheureuse barque s'enfoncent davantage sous chaque paquet de mer. Bientôt elle aura complètement disparu. Il n'y a pas une faute à commettre, pas une seconde à perdre.

L'un des hommes se suspend à l'amarre tendue. On l'embarque rapidement du canot. Un second se risque et se sauve de même. Le troisième n'atteint pas le milieu du parcours.

La mer l'arrache du câblot.

L'homme s'efface dans l'abîme.

\*  
\* \*

Il reste à bord le quatrième. C'est un enfant.

Il a déjà de l'eau jusqu'à la ceinture, et l'avant de la barque n'émerge des flots que par soubresauts, par saccades, en attendant que le vortex de sa disparition dévore le pauvre petit mousse qu'elle porte encore.

L'amarre suit le mouvement; elle s'enfonce avec l'épave et remonte avec elle. L'enfant, transi de froid, trempé d'eau de mer, est aux trois quarts paralysé. Il n'a qu'une vie machinale, instinctive, et déjà l'on pourrait lire dans ses pupilles prodigieusement dilatées l'horreur de la mort qui vient, sinistre et stupéfiante.

Le canot de sauvetage fait un recul dans la lame. Le câblot se tend violemment.

Du môle, on entend la voix de Kerdic qui crie :  
«Tiens bon ! On y va, garçon. Tiens bon !»

Et le héros, simplement, s'accroche lui-même au câblot et se laisse glisser sur ce cordeau raidi. Il atteint la barque, saisit l'enfant sous la ceinture, le jette sur son épaule et, tandis que le pauvre être se retient de ses mains cramponnées, des mains de noyé, à la robuste encolure du sauveteur, celui-ci reprend, à la force des poignets, le chemin périlleux du canot. Lutte presque surhumaine, dans laquelle, à chaque seconde, la mort peut emporter deux proies au lieu d'une.

Tout à coup l'amarre se détend et flotte ! la barque vient de couler, creusant sous elle un entonnoir monstrueux. Kerdic et son fardeau disparaissent.

Mais, la seconde d'après, ils émergent, halant sur la corde que du bord, on ramène vigoureusement.

Et telle est la grandeur de ce tableau que, de la jetée, la foule entière applaudit.

« Bien fait, Kerdic ! Hardi ! matelot ! Il n'y en a pas un autre comme toi. Tiens bon ! Hardi ! »

En ce moment même, des bras allongés par-dessus le bord hissent les deux naufragés dans le canot.

Il est cinq heures ; le soleil va se coucher. Malheur ! Où sont les quatre dernières barques qu'on attend ?

Le canot va reprendre son poste sur la barre. Entre temps, il a déposé l'enfant et les pêcheurs sauvés. Tous ces hommes de fer sont exténués. Mais il y a encore des vivants à secourir. Ils ne failliront pas à la sublime mission qu'ils se sont volontairement assignée.

La foule reflue sur la jetée. La nuit va venir. Et puis, il faut que les femmes donnent la soupe à leurs hommes. D'ailleurs, aucune barque n'est signalée.

Brusquement, une nouvelle clameur s'élève. En un clin d'œil, tout le monde revient au môle. Un spectacle unique, inoubliable, attire tous les spectateurs.

A dix brasses au plus de la masse de pierre, quelque chose flotte, quelque chose ou plutôt quelqu'un, pêcheur ou matelot, qui nage désespérément vers les crampons de fer baignés par la

lame. Qu'il puisse y poser seulement une main, et il sera sauvé.

Gaïd Le Marié jette un cri terrible, un de ces cris qui montent des entrailles : « Mon homme ! C'est mon homme ! »

\*  
\* \*

Eh oui ! Ce matelot en perdition, c'est Pol Le Marié, d'Audierne, un libéré du service, qui vient d'épouser Gaïd il y a un an à peine. C'est un rude, celui-là ; et ça se voit de la manière dont il dispute sa vie à la mer.

Mais, de ce duel, quel sera le vainqueur ?

La mer est toujours la plus forte. Que peut contre elle ce malheureux, cette épave vivante ? Et encore, si on pouvait l'aider ? Mais quoi ! Le canot est déjà trop loin, et, sous la brume, il ne distingue plus les signaux. Le vent coupe et couvre les voix.

C'est Pol Le Marié qui, tout à l'heure, a été emporté de la barque dans les plis de la voile. Il s'en est dégagé pourtant. Il revient ; si le ressac le laisse s'approcher, il peut s'en tirer.

Hommes et femmes l'appellent. Deux fois, Gaïd, folle, ne sachant plus ce qu'elle fait, a voulu enjamber la corniche de pierre. On l'a retenue à temps.

Quelques pêcheurs se sont emparés des cordes qu'ils jettent au hasard, du mieux qu'ils peuvent. Peines perdues ! Le chanvre ne flotte pas. Il coule et le malheureux Pol n'arrive pas même à portée.

D'ailleurs, il n'y regarde pas. Son objectif, c'est le môle ; ce sont ces pierres dures sur le ventre renflé de la maçonnerie, ces crampons de

fer sur lesquels une simple chiquenaude de la lame peut le rompre vif, avant d'emporter au large son cadavre désarticulé, broyé.

Il lutte pourtant, il lutte toujours.

Ce n'est plus de l'eau qui l'enveloppe, c'est un nuage d'écume, un enlacement effrayant de blancheurs, comme si l'infortuné s'enlisait dans la neige. Avec de prodigieux efforts, il parvient à gagner quelques brasses. Une vague l'empoigne, le soulève, le lance furieusement sur le piédestal de pierre, par une épouvantable ironie : « Ah ! c'est là que tu vas ? Je t'y porte ! »

Le choc est rude. Mais le matelot, étourdi, a eu le temps d'allonger le bras. Ses doigts désespérés se referment sur l'un des crocs de fer.

Là-haut, sur la jetée, la foule hurle et trépigne, l'encourageant.

« Encore un peu, encore un peu, matelot. Tu t'en tires ! »

Des hommes se jettent à plat ventre, avançant les bras pour l'aider à grimper.

Mais tous, les uns et les autres, ont compté sans la mer.

Voici que la terrible main qui a laissé échapper le malheureux le ressaisit. Elle n'entend pas le perdre. Pareil à un insecte qui s'acharne à prendre pied sur le bord d'une assiette de porcelaine, l'infortuné n'a pas plus tôt lâché le premier crampon pour saisir le second qu'un choc de la vague le détache de la paroi de pierre.

Elle s'est ravisée, la vague. Elle a une âme et des yeux féroces, une âme de démon. Elle ne veut pas faire grâce à ce condamné, et si elle le laissait là, sur cette muraille, il pourrait fuir.

Derechef, le malheureux retombe ; derechef, il roule sous l'écume qui déferle.

\*  
\* \*

Gaïd, elle, ne pleure plus.

Elle est debout, pâle, les yeux agrandis, le corsage soulevé par la fièvre. Elle parle à son mari, elle l'encourage, elle l'appelle.

« Pol, mon Pol, reviens ! Elle se lassera, la gueuse ! Elle te laissera aller ! Reviens ! Encore un coup, mon homme ! Plus à gauche ! La pierre est usée, par là. »

Et voilà que Pol Le Marié revient à flot. Il est en sang. La lame de tout à l'heure l'a roulé sur les assises du môle. Il a laissé des lambeaux de vêtements et de peau sur les roches dures. Mais l'énergie de cet homme est indomptable. Il ne veut pas mourir.

En quatre brassées, il a gagné le mur. Il entend Gaïd qui répète :

« Plus à gauche ! C'est usé par là. Il y a un trou. »

La mer a-t-elle peur, ou est-elle prise de remords ?

L'homme passe entre deux dos de vagues, dans un pli. Il arrive, et, pour la seconde fois, ses doigts saisissent le crampon, des deux mains.

L'eau, qui a hésité, accourt plus furieuse. Une montagne liquide s'écroule sur le Marié, éclaboussant les spectateurs haletants.

Mais cette fois, le rude joueur a deviné la perfidie de son adversaire. Il s'est laissé pendre à bout de bras. La trombe s'est brisée, s'est effondrée sur lui sans l'emporter.

Un élan prodigieux l'élève jusqu'au second crampon. Au troisième, il est rejoint par la vague. Et quelle vague ! Une colonne de six mètres de haut qui arrive en tournoyant.

Le matelot s'aplatit sur la pierre, collant sa face sanglante au mur. L'assaut de la lame l'enveloppe entièrement, le couvre et, envahissant la plate-forme, refoule les spectateurs inondés.

Mais c'est bien fini, cette fois. La mer est vaincue.

Au moment où Pol, épuisé, saisit la main courante de fonte, deux bras, forts comme ceux d'un homme, le recueillent et l'enlèvent.

Pol s'affaisse. Un pâle sourire lui vient aux lèvres en défaillant.

« Gaïd ! murmure-t-il.

—Oui, mon Pol. C'est moi ! répond la jeune femme. Je t'ai ; elle ne te reprendra pas. »

Et la vaillante créature charge son mari sur son épaule et l'emporte à travers les vivats de la foule.

Au reste, la joie est revenue. Juste en ce moment, trois des barques retardataires traversent le chenal, sous le fouet de l'ouragan. Là-bas, sous la première trame des ténèbres, on voit se mouvoir confusément deux grandes ombres.

C'est le canot de sauvetage qui rentre, remorquant le quatrième bateau.

*(By kind permission of the Author.)*

# VOCABULARY.

## Page 1.

Cloche, f. *bell*. Paroisse, f. *parish*. Lande, f. *moor, heath*. Curé, m. *vicar* (vicaire=*curate*). Fêlé, *cracked*. Sonnerie, f. *ring*. Toux, f. *cough*. Faire mal, *to hurt, be painful*. Attrister, *to sadden*. Laboureur, m. *ploughman*. Berger, m. *shepherd*. Répandu, *scattered*. Solide, *strong, robust*. Malgré, *in spite of*. Ridé, *wrinkled*. Encadré, *framed, surrounded*. Écheveau, m. *skein, hank*. Ouailles, f.pl. *flock* [*parishioners*]. Bonhomie, f. *good-nature*. Sacerdoce, m. *ministry, priesthood*. Fêter, *to celebrate*. Marguillier, m. *churchwarden*. Quête, f. *collection*. Écu, m. somme de trois francs. L'écu, comme pièce de monnaie, n'existe plus.

## Page 2.

Nunc dimittis, Prière de Siméon ; voir St. Luc ii, 29. Lieue, f. *league* (lieue de pays=lieue dont la longueur est déterminée par l'usage particulier de tel ou tel district). Bourg, m. *market town*. Diligence, f. *stage-coach*. Chef-lieu, m. *principal town*. Bruire, *to rustle*. Carillon, m. *peal, chime*. Allègrement, *joyfully*. St. François d'Assisé (1182-1226). Saltimbanque, m. *juggler, mountebank*. Dételer, *to unharness*. Flanc, m. *flank, side*. Allonger, *to stretch out*. Raidir, *to stiffen*. Cerceau, m. *hoop*. Côte, f. *rib, coast, hill*. Croupe, f. *rump*. Crever, *to burst*. Peau, f. *skin*. Naseau, m. *nostril*. Informe, *shapeless*. Haillon, m. *rag*, pl. *tatters*. Maillot, m. *tights*. Reprise, f. *darn*. Surgir, *to rise, to spring up*. Fossé, m. *ditch* (Fosse, f. *grave, hole, pit*).

## Page 3.

Prière, f. *prayer, request*. Zingara, f. *gipsy*. Cuir, m. *leather*. Prunelle, f. *pupil, eye-ball*. Velouté, *velvety, soft*. Bigarreau, m. *bigaroon (cherry)*. Cuivre, m. *copper*. Étaler,

*to spread.* Éventail, m. *fan.* Égyptiaque=égyptien. Portemonnaie, m. *purse.* Se mettre à, *to begin to.* Poule, f. *hen.* Jongler, *to juggle.* Dire la bonne aventure, *to tell fortunes.* Faire son métier, *ply one's calling.* Misérable, *wretched, shabby.* Devenir, *to become.* Ouvrage, m. *work.* Tour, m. *trick* (Tour, f. *tower*).

## Page 4.

État, m. *calling, profession.* Rester, *to remain.* Ceinture, f. *belt, girdle, waist, sash.* Poids, m. *weight.* Mendiant, m. *beggar, tramp.* Prêtre, *priest.* Tzigane, *gipsy.* Sage, *well-behaved.* Se taire, *to be silent.* Défaire, *to undo.* Soutane, f. *cassock.* Attraper, *to catch, to seize.* Singe, m. *monkey.* Bouger, *to budge, to move.* Toujours, *always, still.* Songer, *to dream, to think.* Éclairer, *to enlighten.* Bohémien, *gipsy.* Tout à coup, *suddenly, all at once.* S'aviser, *to bethink one's self.* Être la peine de, *to be worth while.*

## Page 5.

Revenir sur ses pas, *to retrace one's steps.* Presser, *to hasten, to hurry.* Roulotte, f. *caravan, van (of gipsies).* Venir de, *to have just.* Pécher, *to sin.* Détourner un dépôt, *to embezzle, to convert to one's own use money entrusted to one.* Entrevoir, *to foresee, to have misgivings about.* En attendant, *meanwhile.* Se couvrir, *to cloud over.* Blessant, *offensive, unpleasant.* Cru, *raw, crude, hard, harsh.* Livide, *grey, ashen.* Presbytère, m. *vicarage.* Mensonge, m. *lie, untruth.* Messe, f. *mass.* Verger, m. *orchard.* Extrême-onction, f. *extreme unction, last sacrament.* Hameau, m. *hamlet.*

## Page 6.

Gouvernante, f. *governess, housekeeper (of a single man).* Tromper, *to deceive* (Se tromper, *to be mistaken*). Mentir, *to lie, tell an untruth.* Il n'en était déjà plus à les compter =il en avait tant dit qu'il ne les comptait plus. On la dirait =on penserait qu'elle est. Rien que, *only.* Chiquenaude, f. *tap, fillip.* Tinter, *to ring, to vibrate.* Nom de baptême, m. *Christian name.* Parrain, m. *god-father.* Marraine, f. *god-*

*mother.* Dame! *well, of course.* Fauteuil, m. *armchair.* Pendule, f. *timepiece* (m. *pendulum*). Armoire, f. *cupboard, wardrobe.* Pistole (obsolete, except in some country places), f. *ten francs.* Sauf votre respect, *with all due deference to you.* Mobilier, m. *furniture.* Viande, f. *butcher's meat.* Faire mal, *to do harm.* Avoir quelque chose, *to have something the matter with one.*

### Page 7.

Arriver (of persons), *to arrive;* (of things), *to happen.* Harceler, *to harass, torment.* Se faire du mauvais sang, *to worry, to fret.* Se charger, *to undertake.* Ramasser, *pick up, get together, collect.* Débiter, *to retail, to tell.* Emballer, *to pack.* Refondre, *to re-cast.* Bénir, *to bless.* Effroyable, *frightful, terrible.* Fléchir, *to bend.* Faix, m. *burden.* Terreux, *earthy, dull, cadaverous.* Amaigri, *wasted, sunken.* Noces d'or, *golden wedding, jubilee.* Retardement, m. *delay.* Maréchal-ferrant, m. *farrier, shoeing-smith.*

### Page 8.

Gaspiller, *to waste, to squander.* Desservant, m. *minister.* Accabler, *to overwhelm.* Étendue, f. *extent.* Attrition, f. *regret* (contrition=*deep sorrow*). Avoir beau faire, *to be all in vain.* Aumône, f. *charity, alms.* Autrui, *other people.* Grossir, *to grow bigger.* Chaire, f. *pulpit.* Roidi, *stiffened, rigid.*

### Page 9.

Chuchotement émerveillé, m. *murmur of astonishment.* Banc, m. *bench, seat, pew.* Suzie et Bettina Percival. Allusion au roman de Ludovic Halévy: "L'Abbé Constantin" dans lequel les deux dames en question sont la providence du village qui avoisine leur château. S'arranger, *to contrive.* Souffrir, *to suffer, to labour under, raise [difficulties].*

### Page 10.

Évocatuer, m. *raiser.* Éloigné, *remote, distant.* Se rendre, *to go.* Épique, *epic, heroic.* Capote, f. *hood.* Éclatant, *brilliant, dazzling.* Vif, *bright.* Pomponné, *ornamented,*

*decked out.* Caparaçonné, *caparisoned.* A outrance, *to excess.* Faire reculer, *to set back.* Volontiers, *willingly, easily.* Assourdissant, *deafening.* Assujetti, *fixed.* Moyeu, m. *hub, nave.* Grelot, m. *little bell.* Fouet, m. *whip.* A tout bout de champ, *every moment.* Dégringoler, *to tumble down, come down very quickly.* Banquette, f. *seat.* Marchepied, m. *foot-board, step.* Rotonde, f. *rotunda, inside (de diligence).*

## Page 11.

S'informer, *to inquire.* Réjouissant, *cheering.* Nivelé, *even, level.* Ventre à terre, *full speed.* Brûlant, *passing without stopping.* Contrefort, m. *spur.* La montée se fait sentir, *the ascent becomes noticeable.* Peser, *to weigh.* Trait, m. *trace.* Trot déhanché, *tired jog-trot.* S'accentuer, *to become steeper.* Attelage, m. *team.* Ralentir, *to slacken.* Allure, f. *gait, pace.* Tenir à, *to be anxious.* Soulager, *to relieve, ease, lighten.* Dégourdir, *to stretch, to get rid of the numbness of.* Prémuni, *provided.* Musqué, *muscat.* Grandiose, *magnificent, majestic, sublime.* Grincement, m. *grinding, grating.* Pic, m. *peak.* Les nues, f.pl. *the sky.*

## Page 12.

Se dégager, *to arise.* Chétif, *puny.* Pygmée, m. *dwarf.* Gravir, *to climb.* Devin, m. *soothsayer.* Magnétiseur, m. *mesmerist, hypnotist.* Revenant, m. *ghost.* Les allures, *the ways.* Commis voyageur, m. *commercial traveller.* Afficher, *proclaim, make a show of.* Bestiaux, m.pl. *cattle.* Trahir, *to betray, denote.* Enfoncé, *sunk.* Arcade sourcilière, f. *eyebrows.* Broussailleux, *bushy.*

## Page 13.

Rodomontade, f. *brag, bluster, boasting.* Poltron, m. *coward.* Nier, *to deny.* Dites donc, *I say.* Morveux, m. *brat, child (par mépris).* S'évanouir, *to faint away.* Aïe! (exclamation de douleur). Gaudissart, m. *joker, wag.* Aplomb, m. *assurance.* Lâcher, *to let go.* S'aplanir, *to become smooth,*

*level, easy.* Surplomber à pic, *to overhang sheer.* Relayer, *to take a fresh team.* Atteindre, *to reach.* Réglementaire, *scheduled, advertised.*

### Page 14.

Posada (Sp.)=auberge, *inn.* Tortilla, *omelette.* Sommaire, *m. shortness, lack of variety.* Engageant, *appetising.* Étaler, *to display.* Prendre à partie, *to take to task.* Allons donc! *nonsense!* Gouaillant, *joking, chaffing.* Poignet, *m. wrist.* Malin, *shrewd, clever.* Intrigué, *puzzled.* Allumé, *kindled, roused.* Pari, *m. wager.* Peseta, *pièce de monnaie espagnole de la valeur nominale d'un franc.*

### Page 15.

Péremptoire, *decisive, irrefutable.* Mettre en jeu, *to stake.* Déranger, *to disturb.* Paroxysme, *m. height.* Tournoi, *m. tournament, struggle.* En commandite, *as a sleeping partner.* Parfaire, *to complete, make up.* Enjeu, *m. stake.* Retranchement, *m. intrenchment.* Blêmir, *to grow pale.* Empressement, *m. eagerness.* Posadero, *innkeeper.* Convive, *m. guest.* Cabinet, *m. closet.* Rez-de-chaussée, *m. ground-floor.* Donner sur, *to open into.* Mince, *thin.*

### Page 16.

Marmotter, *to mutter, to mumble.* S'écouler, *to pass.* Balbutier, *to stammer.* Altérer (signifie toujours changer de bien en mal). Se dessiner, *become visible, take shape.* Poitrine, *f. breast, chest.* Déchirant, *piercing, heart-rending.* Effarement, *m. bewilderment, terror.* Linceul, *m. shroud.* Agonie, *f. death struggle* (arrachées à son agonie=que l'agonie lui arrachait, que ses souffrances lui faisaient verser). Êtreindre, *to clasp, to embrace.*

### Page 17.

Au secours! *help!* Proie, *f. prey, victim.* Revenir à lui, *to come to.* Cerveau, *m. brain.* Semblable, *m. fellow-creature.* Escroquerie, *f. swindle* (escroquerie au sorcier=escroquerie à l'aide d'un sorcier). Coquin, *m. rogue.*

## Page 18.

Aumône, f. *alms*. Cent sous=pièce de cinq francs. S'en tirer, *to pull through* (joindre avec difficulté les deux bouts). Gêne, f. *privation, penury*. Aigre, *sharp, bitter*. Voilé, *veiled, covert*. Perfide, *treacherous*. Navrer, *to distress, to rend the heart*. Essuyer, *to wipe*. Sueur, f. *perspiration*. Rabais, m. *reduction, reduced price*. Fonds, m.pl. *remnants*. Galon, m. *braid, lace*. Soupe grasse, *meat soup*. Accommoder, *to dress*.

## Page 19.

Sain, *wholesome*. Réconfortant, *nutritious*. Jetée, f. *jetty, pier*. En grande tenue, *in full dress, in one's best*. Redingote, f. *frock-coat*. Pavoisé, *beflagged, bedecked*. Tache, f. *stain, spot* (Tâche, f. *task*). Chiffon, m. *rag*. Mouillé, *moistened, wetted, steeped*. Manche, f. *sleeve* (La Manche, *the English Channel*; le manche, m. *the handle*). Lunettes, f. *spectacles*. Myope, m. and f. *short-sighted person*. Trait, m. *feature*. Allure, f. *gait, bearing*. Tenue, f. *deportment, carriage*.

## Page 20.

Du premier coup, *at the first glance*. Bêtise, f. *a silly thing*. Noceur, m. *gay spark, man about town*. Nécessiteux, *needy, poor*. Écorner, *to curtail, to impair*. Mauvais sujet, m. *bad lot, worthless fellow*. Gueux, m. *beggar, scoundrel, rascal*. Drôle, m. *rogue, blackguard*. Dédommager, *to indemnify*. Tort, m. *harm, wrong*. Ne pas valoir les quatre fers d'un chien, *not to be worth a fig, a straw* (les quatre fers d'un cheval ne valent pas grand' chose, mais les quatre fers d'un chien ne valent rien, puisque les chiens ne sont pas ferrés). Intègre, *honest, upright*.

## Page 21.

Apprendre à, *to inform*. En outre, *besides*. S'inquiéter, *to worry, be concerned*. Évangile, m. *Gospel*. A tout propos, *at every turn, every now and then*. A mesure que, *in proportion as*. Se tirer d'affaire, *to extricate oneself, to make a fortune*. Vomissant, *belching*. Mouchoir, m. *handkerchief*. Échafauder, *to erect scaffoldings, to build up*. Entamer, *to broach, to begin*.

## Page 22.

Ainé, *elder, eldest*. Prétendant, m. *claimant, suitor*. Employé, m. *clerk*. Emporter, *to hurry along, bring about*. Empressement, m. *eagerness*. Mœurs, f.pl. *manners, ways, customs*. Pavillon, m. *flag*. Chauffer, *to get up steam*. Effaré, *scared*. Surveiller, *to watch*. Colis, m. *parcel, package*. Couvée, f. *covey, brood*. S'éloigner, *to move away*.

## Page 23.

Fier, *proud*. Se redresser, *to stand erect, to draw oneself up*. Aviser, *to notice, to perceive*. Huître, f. *oyster*. Matelot, m. *sailor*. Déguenillé, *tattered, ragged, in rags and tatters*. Coquille, f. *shell* (l'écaille ne représente que la moitié de la coquille). Séduire, *to entice, to tempt*. Genre, m. *class, style*. Contrarié, *annoyed*. Gâter, *to spoil*.

## Page 24.

Gendre, m. *son-in-law*. Venir de, *to have just*. S'y prendre, *to go the right way to work*. S'emparer, *to take hold, possession*. Tout à coup, *suddenly*. Écailler, m. *oyster-man*. Interdit, *confused*. Balbutier, *to stammer out*. Fou, *mad*. Sale, *dirty, filthy*. Besogne, f. *task, work*.

## Page 25.

Renseignement, m. *information*. Garnement, m. *scapegrace*. Favoris, m.pl. *whiskers*. Passerelle, f. *foot-bridge, bridge* (de vaisseau). Courrier des Indes, *Indian mail steamer, P. & O. boat*. Aborder, *to accost*. Métier, m. *trade, calling, profession*. S'agir de, *to be a question of*. Équipage, m. *crew*. Troublé, *faltering*. Bonhomme, m. *old fellow*. Rapatrier, *bring or send back from abroad to one's native land*.

## Page 26.

Serré, *constricted, oppressed*. Décomposé, *discomposed, altered*. Bégayer, *to stammer*. Bien, *indeed, really, truly*. Se douter de, *to suspect*. Atterré, *dejected, overwhelmed*. Il ne manquerait plus que d'être reconnu, *it would fill up the measure if we were recognised*.

## Page 27.

Gêné, *incommoded, sick*. Avoir envie de, *to have a desire to, to want to*. Monnaie, f. *change* (pièce de monnaie=*coin*). Plissé, *folded, wrinkled*. Accablé, *dejected*. Pourboire, m. *drink-money, tip*. Pour trois francs, *three francs' worth*. Sursaut, m. *a start*.

## Page 28.

Cale, f. *hold*. Infecte, *filthy*.

## Page 29.

Chanceler, *to stagger*. Savant, m. *scientist*. Quasi, *almost*. Ménagement, m. *reserve, caution*. Trait de lumière, m. *flash of light*. Parcourir, *to traverse, to travel over*. Tourmenté, *strangely shaped*. Fouiller, *to dig, to search*.

## Page 30.

Portefeuille, m. *portfolio, pocket-book*. Décacheter, *to unseal, open*. Ressentir, *to feel*. Fauteuil, m. *arm-chair*. Tempe, f. *temple*. Les idées bouleversées, *distracted*. Banc, m. *bench, seat*. Massue, f. *club*. Étourdissement, m. *dizziness, stupor*. En déroute, *in confusion, bewildered*.

## Page 31.

Encore, *and yet*. Grâce, f. *pardon*. Testament, m. *will*. "Cliquot" = célèbre marque de vin de champagne. Léguer, *to leave, will*. Rente, f. *income, revenue*. Cousine à la mode de Bretagne, *distant cousin*. Rédiger, *to draw up*. Tuteur, m. *guardian*. S'aviser, *to take it into one's head*. Spadassin, m. *swordsman, duellist, bully*.

## Page 32.

Contraindre, *to force, use compulsion with*. Chevalier, m. *knight, defender*. Indu, *undue, unseasonable*. Je me soucie des convenances comme de ça, *I don't care that (a rap) for the proprieties*. Bonnet de coton, *night-cap*. Renoncer à, *to give up [the idea of]*.

## Page 33.

Tenace, *tenacious, obstinate*. Se formaliser, *to take offence*.  
 Procédé, m. *behaviour, conduct*. Sornette, f. *idle talk, nonsense*.  
 Rageusement, *furiously*. Coulisser, f. *slide*.

## Page 34.

Jurer, *to swear*. Désistement, m. *renunciation*. Gueule, f. *mouth, jaws*. Serrure, f. *lock*. Croc, m. *hook, crook* (en croc, *up-turned, curling*).

## Page 35.

Salle d'armes, f. *fencing academy*. Devise, f. *motto*.  
 Panoplie, f. *trophy, panoply*. Flèche, f. *arrow*. Tromblon, m. *blunderbuss*.  
 Chance, f. *luck*. Blessé, *to wound*. États de service, m.pl. *record*.  
 S'accroître, *to increase*. Se mesurer avec, *to pit oneself against, to measure swords with*.  
 Hache d'abordage, f. *boarding-axe*. Latte, f. *lath, heavy sabre*.

## Page 36.

Recourbé, *curved, crooked*. Rompre, *to break, break off*.  
 S'y prendre, *to manage it*. Avoir l'air, *to seem, appear*.  
 Retirer, *to withdraw*. Muni, *provided*.

## Page 37.

Enfoncer, *to break open*. Aurore, f. *dawn*. Démarche faite, *step taken*.

## Page 38.

Achever, *to finish, to conclude*. Aliénation mentale, f. *insanity*.  
 Folie, f. *madness, mania*. Maison, f. *home*.

## Page 39.

Entresol, m. *suite of apartments between ground floor and first floor*.  
 Coupeur, m. *cutter*. Confection, f. *ready-mades [clothing]*.  
 Maladif, *sickly, unhealthy*. Ménage, m. *household*. User, *to consume, wear out*. Essaimer, *to swarm [bees], seek a new home*.  
 Logis, m. *house, home*. Couturière, f. *dressmaker*. Bossu, m. *hunchback*. Atelier, m. *workshop*.

*workroom.* Malsain, *unhealthy, stuffy.* Arrière-boutique, f. *shop-parlour.* Mal aéré, *ill-ventilated.* Rachitique, *rickety, suffering from rickets.* Dévié, *crooked.* Niveau, m. *level.* Grêle, *slender* Mou, *soft, flabby, weak.* Plier, *to bend.* Déjeté, *warped.* Taille, f. *waist.* Contourné, *distorted.* Bomber, *to arch, bulge, jut out.* Se dresser, *to stand, to rise.* Crâne, m. *skull.*

## Page 40.

Rabougri, *stunted.* Noué, *knotted, rickety.* Front, m. *forehead.* Saillant, *projecting, prominent.* Façon, f. *way, manner.* Distraire, *to divert, amuse.* Changer de milieu, *to give a change of scene, surroundings.* Se borner, *to confine oneself.* Concierge, *porter.* Emplette, f. *purchase.* Accoté, *propped, leaning.* Avidement, *eagerly, hungrily.* Mine, f. *look, expression.* Sur ces entrefaites, *meanwhile.* Essoufflé, *out of breath.* Timbre, m. *bell.* Vous ne vouliez plus de moi, *you would not have me any longer.* Vilain méchant, *naughty child.* Baiser, m. *kiss.* Si mignon, *such a darling.* Raisonner, *to reason, to speak.* Quel dommage, *what a pity.*

## Page 41.

Bain, m. *bath.* Guérir, *to cure.* Tâcher, *to try.* De quoi, *the wherewithal.* S'énervé, *to wear oneself out.* Plisser, *to pleat.* Tuyauter, *to goffer.* Tailler, *to cut.* Assembler, *to tack together.* Coudre, *to sew.* Tressaillement, m. *trepidation, rattle.* Bruissement, m. *noise, chirping.* Saccadé, *jerky.* Sauterelle, f. *grasshopper.* "La Chanson de la Chemise" de Thomas Hood n'est pas traduite ici avec assez de fidélité. Ourlet, m. *hem.* Poignet, m. *wrist, band.* Hirondelle, f. *swallow.* Caracolier, *to caracole, to zigzag.* Ensoleillé, *sunny.* Narguer, *to twit.* Locataire, m. and f. *tenant.* Carré, m. *landing.* Choyer, *to pet, fondle.* Friandise, f. *delicacy, dainty.* Farouche, *wild, shy, unsociable.* Se dérober, *to steal away, escape, shun.*

## Page 42.

Ruminer, *to ruminate, reflect.* Navrant, *heartrending.* Échappée, f. *view, insight.* Cerveau, m. *brain, mind.* Besogne, f. *work.* Tirelire, f. *money-box.* Commode, f. *chest of drawers.*

Malle, f. *trunk*. Cuir, m. *leather*. Confection, f. *making*. Bouleverser, *to upset*. Regarnir, *to re-trim*. Noce, f. *wedding*. Sauterie, f. *ball*. Ruisseler, *to stream*. Malencontreusement, *unluckily*. Jupe, f. *skirt*. Gronder, *to scold*. Étouffer, *to stifle*. Apitoyer, *to move one to pity*. Il n'y fallait pas songer, *that was out of the question*. Tralala, m. *entertainment, merry-making*.

## Page 43.

Se soucier, *to care*. Intérieur, *private*. Bon Marché, grand magasin Parisien. Rassortir, *to match*. Rude brèche, *tremendous breach, gap*. Piocher, *to dig, work hard*. Se ressentir, *to feel the effects of*. Mouvement, m. *fit*. Hoher, *to shake*. Veillée, f. *vigil*. Paysage de mer, m. *sea-piece*. Falaise, f. *cliff*. Éscarpé, *steep, cragged*. Écumeux, *foamy, frothy*. S'éparpillant, *scattered*. Au large, *in the offing*. Brouillard, m. *fog*.

## Page 44.

Gonfler, *to swell, to bulge*. Coquillage, m. *shell*. Enfoncé, *buried, sunk*. Épaule, f. *shoulder*. Humide, *damp*. Renfoncé, *sunken*. Errer, *to wander*. Vitre, f. *window-glass*. Épier, *to watch*. Carreau, m. *pane*. Grêle, *shrill, weak*.

## Page 45.

Nacré, *pearly*. Pâques, m. *Easter*. Sourd, *deaf, dull*. Lueur, f. *dim light*. Dorer, *to gild*. Veiller, *to sit up, to watch*. Au plus mal, *as bad as can be*. Joutflu, *chubby*. Étroit, *narrow*. Cercueil, m. *coffin*. Croque-mort, m. *undertaker's man*. Insondable, *unfathomable*.

## Page 46.

Précoce, *precocious, early*. Poussièreux, *dusty*. Faner, *to fade, to wither*. Lilas, m. *lilac*. Luxembourg. Il s'agit ici des jardins du grand palais bâti, à Paris, par Marie de Médicis. Le sénat y siège depuis 1875. A côté du palais se trouve le musée de peinture et de sculpture moderne. Las, *tired, fatigued*. Motif, m. *subject, inspiration*. Exposer, *to exhibit*. Toile, f. *canvas, picture*. Le Salon des Champs Élysées correspond à

la *Burlington House* de Londres. La critique (*criticism*) signifie ici les critiques en général. Au fin fond, *at the furthest extremity*. Lande, f. *moor*. Semblant, m. *semblance, make-shift*. Cuisine, f. *kitchen*. Seigle, m. *rye*. Drap, m. *cloth, sheet*. Fleurer, *to smell*. Lavande, f. *lavender*.

## Page 47.

Hameau, m. *hamlet*. Vierge, *virgin, pure, free* (cf. forêt vierge, *untrodden forest*). Envahissement, m. *invasion, visitors*. Gâter, *to spoil*. Tiède, *tepid, warm*. Aubépine, f. *hawthorn*. Buisson, m. *bush*. Aube, f. *dawn*. Calepin, m. *note-book*. Original, *quaint, picturesque*. Chaumière, f. *thatched cottage, cottage*. Blé noir, *buck-wheat*. Chêne, m. *oak*. Ajonc, m. *furze, gorse*. Genêt, m. *broom*. Silène, f. *catch-fly, limewort*. Piqué, *dotted*. S'effranger, *to be scattered, fringe-like, to dissolve*. Panache, m. *plume, wreath*. Croquis, m. *sketch*. Ébauche, f. *outline*. Menhir, m. *megalithic monument*. Calvaire, m. *wayside crucifix, generally on a mound or elevation*.

## Page 48.

Délabré, *tumble-down, dilapidated*. Se dentelait, *was fringed*. Fougère, f. *fern*. Chatoyant, *glistening*. Irisé, *rainbow-hued*. Manier, *to handle*. Filer, *to spin*. Fuseau, m. *spindle*. Auréolé, *haloed, glorified*. Muguet, m. *lily of the valley*. Guère (ne), *scarcely, hardly ever, but little*. Trou, m. *hole, dead-alive spot*. D'aventure, *by chance*. Retremper, *re-temper, strengthen*. Épi, m. *ear of corn*. Bluet, m. *corn-flower* (signifie ici, yeux bleus). Dryade, f. *Dryad, nymph*. (Le "breton" est une langue celtique qui ressemble beaucoup au "gallois.") Gazouiller, *to warble, to sound sweet*.

## Page 49.

Mignon, *dainty, pretty*. Séduire, *to captivate*. Circuler, *to go about*. A diverses reprises, *several times*. Gars, m. *lad, young fellow*. Renseigner, *to give information*. Jouvenceau, m. *youth*. Côte à côte, *side by side*. Rongé de mousse, *on which the moss feeds, grows thickly*. Senteur, f. *smell, per-*

*fume.* Bras dessus, bras dessous, *arm in arm.* Sentier, *m. path.* Papillonnement, *flutter.* Coiffe, *f. head-dress.* Jupon, *m. skirt.* Décroître, *to die away.*

## Page 50.

Mesquin, *mean, narrow, shabby, paltry.* Églantine, *f. sweet-briar, wild rose.* Attrayant, *attractive, alluring.* Bouquet, *m. clump.* Noisetier, *m. hazel bush.* Aboutir, *to end at, to lead to.* Moyen, *medium.* Taille, *f. size, stature, waist.* Retentir, *to resound.* En sursaut, *with a start.* Écartier, *to set [push] aside.* Menu, *small, tiny.* Gerbe, *f. sheaf, bundle.* Digitale, *f. fox-glove.* Tapis, *m. carpet.* Bruyère, *f. heather.* Constellé, *studded.* Frémissant, *quivering.* Sève, *f. sap, life.*

## Page 51.

Présage, *m. omen.* Béni, *blessed, fortunate.* Séculaire, *century-old.* Poser, *to lay.* Le moyen d'épargner quoi que ce soit, *how can one save anything?* Louer, *to let.* Se donner de la peine, *to take trouble, pains.* Fermage, *m. rent.* Entretenir, *to keep up, keep.* Pécule, *m. hoard, money.*

## Page 52.

Aubade, *f. morning-song.* Flot, *m. wave.* Massif, *m. group, cluster.* Frisson, *m. shudder, flutter.* Trapu, *squat, thick-set.* Feu follet, *m. will o' the wisp.* Korrigan, *m. gnome, goblin, imp.* Volatilisé, *evaporated.* Déception, *f. disappointment.* Chagrin, *m. grief, sorrow.* Faute de, *for want of.*

## Page 53.

Rosée, *f. dew.* Suave, *delightful.* Flétrir, *to wither.* Mener à bout, *to see it through, bring to a successful conclusion.* A nous deux, *between us.* Ce n'est pas une affaire, *it is not much.* Louis, *twenty franc piece.* Surcroît, *m. increase.* En vouloir à quelqu'un, *to be angry with someone.* Dénoué, *ended, unfolded.* Ravi, *delighted.* Se dissimuler, *to hide oneself.*

## Page 54.

Se demander, *to wonder*. Contrée, f. *district, region*. Avis, m. *notice*. Acquis, *granted*. Assister, *to be present at*.

## Page 55.

Carillon, m. *chime, peal*. Cortège, m. *procession*. Arborer, *to hoist, to put on*. Atour, m. *attire, dress*. Rayonner, *to beam*. Allégresse, f. *joy*. Éclat, m. *brightness*. S'égayer, *to be merry, lively, cheerful*. Coquelicot, m. *corn-poppay*.

## Page 56.

"Brave," cet adjectif, lorsqu'il précède le substantif, signifie : bon, digne, honnête ; lorsqu'il le suit il signifie : vaillant, courageux. A l'improviste, *unexpectedly*. De si grand matin, *so early in the morning*. Voyez plutôt, *see for yourself*. Moulin, m. *mill* (le volume d'où ce morceau est tiré s'appelle "Lettres de Mon Moulin," parce que l'auteur avait loué un vieux moulin à vent en Provence pour le temps des vacances). Volet, m. *window-shutter*. Archivieux, *extremely old*. Causer, *to chat*.

## Page 57.

Hein, *eh ! will you ?* Que veux-tu ? *It can't be helped*. Là-bas, *over there, yonder*. Se casser, *to break, fall to pieces*. Meunier, *miller* (à cause du moulin où il s'est fixé). Amitié, f. *friendship* (pl. *kind regards*). Le diable soit de, *the deuce take*. Mistral (nom provençal du vent du nord-ouest). Maudit, *cursed, confounded*. Abri, m. *shelter*. Pin, m. *pine-tree*. Maugréant, *grumbling*. Bâton, *stout walking-stick*. Orme, m. *elm*. Cigale, f. *cicada*. Crau, f. vaste plaine caillouteuse des Bouches du Rhône. Mairie, f. *town-hall*. Orphelinat, m. *orphanage*. Fée, f. *fairy*. Accroupi, *squatting*. Encoignure, f. *corner*.

## Page 58.

Quenouille, f. *distaff*. Maussade, *dull, forbidding*. Portail en ogive, *door-way with a pointed arch*. Grès, m. *sandstone*. Store, m. *blind*. Clair, *pale, light* (le contraire est "foncé," *dark, deep*). Panneau, m. *panel*. Bailli, m. *magistrat, avant*

1789. Sedaine (1719-1797) poète et auteur dramatique né à Paris. Couloir, m. *passage*. Saint Irénée, évêque de Lyon, martyrisé vers 202 sous Septime-Sévère. Froment, m. *wheat*. Moulu, pp. du verbe moudre, *to grind*. Pommette, f. *cheek-bone, cheek*. Pèlerine, f. *cape, tippet*. Béguin, m. *linen cap*. Mouche, f. *fly*. Plafond, m. *ceiling*.

## Page 59.

Ronfler, *to snore, rumble, hum*. Étincelle, f. *spark*. Assoupissement, m. *drowsiness*. Coup de théâtre, *surprise, sudden change*. Troublé, *confused*. Seuil, m. *sill, threshold*. Égaré, *bewildered*. Souris, f. *mouse*. Bonnet à coque, *lace cap*. Carmelite, *light brown*. Attendrissant, *touching*.

## Page 60.

Tour, m. *false fringe*. Ça (*fam.*)=ils. Pliant, m. *folding-stool, camp or deck chair*. Patati! et patata! *what a cross-fire of questions, what a chatter*. Effrontément, *brazenly*.

## Page 61.

Attendri, *moved*. Hochements de tête, *nods*. Clignements d'yeux, *winks*. Entendu, *knowing*. Avoir l'oreille dure, *to be hard of hearing*. Fané, *withered, faded*. Se pencher, *to lean, bend*. Insaisissable, *unrecognisable*. Brouillard, m. *fog*. S'agir de, *to be about, to be in question*.

## Page 62.

Branle-bas, m. *stir, commotion*. A jeun, *fasting*. Nappe, f. *table-cloth, table-linen*. Assiette, f. *plate*. Barquette, f. *piece of pastry in the shape of a boat*. Et dire, *and to think*. Venir à bout de, *to get through, eat up*. Chuchoter, *to whisper*. Pousser du coude, *to nudge*. Berceau, m. *cradle*. Enfoui, *buried*.

## Page 63.

Rideau, m. *curtain*. Rien que, *only*. Dressé, *set up*. Armoire, f. *cupboard*. Atteindre, *to reach*. Rayon, m. *shelf*. Bocal, m. *short-necked bottle*. Eau de vie, f. *brandy*. Tenir à,

*to wish.* Se hisser, *to raise oneself up.* Cramponné, *clinging.* Haletant, *breathless.* Bergamote, f. *bergamot orange.* Roux, *russet, yellow.* Parvenir, *to succeed.* Timbale, f. *metal cup.* Bosselé, *battered.* Gourmandise f. *gluttony, greediness.*

## Page 64.

Heureux, *lucky.* Goûter, *to taste.* Distrait, *absent-minded.* Sourciller, *to frown* (sans sourciller, *without a grimace, without moving a muscle*). Prendre congé, *to take leave.* Frais, *fresh, cool.* Place, f. *market-place.* Tabac d'Espagne=couleur de tabac d'Espagne. Nacre, f. *mother of pearl.* Malin, *roguish, sly.* Griser, *to intoxicate.*

## Page 65.

Rayonnant, *beaming.* Hochement, m. *nod, shake.*

## Page 66.

Obus, m. *bomb-shell.* Jour de l'An, *New Year's Day.* Étrenne, f. *New Year's gift.* Se vanter, *to boast, to pride oneself on.* Lecteur, m. *reader.* Au demeurant, *for the rest.* Boucler ses malles, *to pack up.* Tenir, *hold out.* Mieux avisé, *wiser.* Vivres, m.pl. *food, victuals.* Vacherie, f. *byre, cow-shed.* Poulailler, m. *hen-roost.* Étable à porcs, f. *pig-sty.* Pesant, m. *weight.* Couvert, m. *cover, place at meals.*

## Page 67.

De quoi, *enough.* Dédommager, *to compensate.* Disette, f. *scarcity, dearth.* Lard, m. *bacon.* Parenté, f. *relationship.* Convive, m. *guest.* Accrédité, *habitual.* Commis, m. *clerk.* Associé, m. *partner.* Gendre, m. *son-in-law.* Chétif, *puny, frail.* Épris, *enamoured, smitten.* Patron, m. *master, employer.* Dénouement, m. *solution, event.* Garde mobile, milice créée en 1867 et supprimée après 1871. Caserné, *stationed.* Saint-Denis, 8 kil. N. de Paris. Abbaye, célèbre sépulture des rois de France. 60,000 hab. Amertume, f. *bitterness.* Ne laissaient pas d'agacer, *did not fail to annoy.* Gré, m. *will, pleasure.*

## Page 68.

S'emporter, *to fly into a passion*. Vantard, *boastful*. Galon, m. *stripe*. Défroque, f. *cast-off clothing*. Méconnaître, *to mistake, not to recognise*. Enfants perdus, *forlorn hope*. Courbevoie, près de St. Denis. Expédier, *to despatch*. Être fixé sur, *to know what to think of*. Gaillard, m. *fellow*. Dégarnir, *to strip, rob*. Banlieue, f. *outskirts*. Mandrin (1724-1755), fameux brigand qui dévasta la Bourgogne; fut roué vif à Valence (au figuré, scélérat, voleur de grand chemin). Mâchoire, f. *jawbone*. Rogner, *to pare, clip, reduce*. Verglas, m. *glazed frost*.

## Page 69.

Étourdi, *dazed*. Sot, m. *fool*. Charbonnage, m. *coal-ownership*. Plaisamment, *humorously*. Salut, m. *salvation, safety*. Sur les dents, *spent, worn-out*. N'en pouvoir plus, *to be exhausted*. Luron, m. *determined fellow*. Trouée, f. *opening, gap*. Énormité, f. *absurdity*. Envie, f. *envy, desire*. "Moblot," *militiaman*. Vareuse, f. *jacket*. Rhume de cerveau, *cold in the head*. Écrasé, *crushed*. Marchander, *to haggle, spare*. Narquois, *sly, mocking*. Assommé, *stunned, wearied, bored*. Fanfaronnade, f. *bluster, swagger*. Gascon, est devenu synonyme de vantard.

## Page 70.

Ménage, *household, family*. Déplacement, *movement*. Bravache, m. *bully*. Baroche, qui était fils d'un ancien ministre de Napoléon III, fut tué au combat du Bourget où les Français ne recevant pas de renforts, durent battre en retraite. Traiter de, *to call (traiter en, to treat as)*. Lâche, *coward*. Esquisser, *to sketch*.

## Page 71.

Escarmouche, f. *skirmish*. Engoué, *infatuated*. Parbleu, *by jove, to be sure*. A plate couture, *utterly*. Lapin, m. *rabbit*. Lacet, m. *boot-lace, snare*. Lapin de choux, *tame rabbit* (par opposition au "lapin de garenne"). Casque, m. *helmet*. Il n'aurait tenu qu'à moi, *it was in my power*. Portée, f. *reach*.

## Page 72.

Farceur, m. *wag, humbug*. Blotti, *crouched*. Tonneau, m. *cask*. Guetter, *to lie in wait for*. Terrasser, *to knock down*. Lutte, f. *struggle*. Faire piètre mine, *to cut a sorry figure*. Orgueil, m. *pride, pretension*. Saigner, *to bleed, kill*. Cochon, m. *pig*. Boudin, m. *black pudding*. Cadeau, m. *gift, present*. Faveur, f. *ribbon*. Éclater, *to burst*.

## Page 73.

Désarmer, *to uncock, uncap*. Dut, *must have*. Qu'avez-vous? *what is the matter with you?* Frottement, m. *friction*. Il s'en faut de l'épaisseur, *it only needs the thickness, etc., for the shell to burst*.

## Page 74.

Tout d'une traite, *without a rest*. Antichambre, f. *lobby, hall*. Se cramponner, *to cling*. Le fait, *the business*. Balle, f. *bullet*. Bille, f. *marble*. Diantre, *the deuce!* Faire sauter, *to blow up*.

## Page 75.

Cauchemar, m. *nightmare*. Me revient, *falls to my share*. Piéton, m. *pedestrian*. Glissant, *slippery*. "Brébant," célèbre restaurant Parisien. Ceinturon, m. *belt*. Képi, m. *cap*. Gagner le large, *to make off*. Balancer, *to waver*. Avoir l'air, *to appear to*.

## Page 76.

Allons, *nonsense*. Se taire, *to keep silent*. Gémir, *to moan*. Par exemple! *indeed!* Fanfaron, m. *swaggerer*. Engin, m. *machine, implement*. Assener, *to strike, to deal (un coup)*. Mitraille, f. *grape-shot, shower*. Dragée, f. *sugar-plum*. Praline, f. *burnt almond*. Pistache, f. *sugar-almond*.

## Page 77.

Maître d'hôtel, m. *major-domo, house steward*. Ventre, m. *stomach, belly*. Gilet, m. *waistcoat*. Casimir, m. *woollen twill*.

Favoris, m. pl. *whiskers*. Pair, m. *peer*. A deux battants, *wide* (porte à deux battants, *swing-doors*). Recueilli, *meditative, thoughtful*. Carton, m. *piece of cardboard*. Moelleux, *marrowy, pithy, soft*. Décolleté, *low-necked dress*. Breloque, f. *trinket*.

### Page 78.

Revers, m. *lappet*. Plaque, f. *star*. S'étaler, *to be displayed*. Plastron, m. *shirt-front*. Empesé, *starched*. Cravaté de rouge, la croix de commandeur se porte autour du cou, suspendue à un ruban rouge. Arborer, *to hoist, display*. Écrin, m. *jewel-case*. A point, *to a turn, just right*. Nature morte, f. *still-life study*. S'écrouler, *to fall, to hang down*. Sommelier, m. *butler*. Confidence, f. *secret*. Consommé, m. *gravy soup*. Onctueux, *creamy*. Banalité, f. *commonplace*. Château-Yquem, célèbre vignoble bordelais. Esprit, m. *wit*. Flamber, *to blaze out*. Pétiller, *to sparkle*.

### Page 79.

Entretien, m. *conversation*. Teint, m. *complexion*. Svelte, *slender*. Songe-creux, m. *day-dreamer, visionary*. Velouté, *fine-flavoured*.

### Page 80.

A peu près, *nearly*. Gêner, *to disturb, to wrong*. Faire grâce, *to pardon, be merciful to*. Épanoui, *blooming, beaming*. Office, f. *pantry*. Étalage, m. *shop-window*. Gamin, m. *urchin, street-arab*. Ébahi, *amazed, wondering*. Vitre, f. *window-glass*. Marée, f. *tide, salt-water fish*. S'attarder, *to linger*. Coup de mer, m. *high sea*.

### Page 81.

Échouage, m. *beaching place*. Môle, m. *breakwater*. Embrun, m. *spray*. Tiaulée, f. (*fam.*), *swarm*. Falaise, f. *cliff*. Badigeonner, *to whitewash, paint*. Large, m. *open sea*. Récif, m. *reef*. Brouter, *to browse*. Crevette, f. *shrimp*. "Café Anglais," célèbre restaurant Parisien. Bon ton, *good form*. Chère, f. *cheer, living*.

## Page 82.

Lame, f. *billow*. Plomb, m. *lead*. Épave, f. *wreck*. Échoué, *stranded*. Varech, m. *sea-weed*. Écume, f. *foam*. Noyer, *to drown*. Frisson, m. *shudder*. Surgir, *to rise*. Frac, m. *dress-coat*. Calorifère, m. *heating apparatus*. Houille, f. *coal*. Enfer, m. *hell*.

## Page 83.

Corsage, m. *bodice*. Araignée, f. *spider*. Canut, m. *silk weaver*. Métier, m. *trade, loom*. Lépreux, *leprous, squalid*. Croix-Rousse, *suburb of Lyons*. Orient, m. *water [of pearls]*. Sesterce, m. *silver coin of the Romans*. Brasse, f. *fathom*. Étrier, m. *stirrup*. Requin, m. *shark*. Rapport, m. *relation, connection*. Ténébreux, *begrimed*. Piocher, *to dig*. Ankylosé, *stiff-jointed, anchylosed*. Émietter, *to crumble*. Petit pain, m. *roll*.

## Page 84.

Aliment, m. *food*. Fantaisie, f. *fancy*. Naïf, *artless, ingenuous*. Brioche, f. *cake*. Tout bonnement, *simply*. Miche, f. *large round loaf*. Son, m. *bran*. Troupier, m. *soldier*. Labourer, *to plough*. \* Charrue, f. *plough*. Herse, f. *harrow*. Terre grasse, *heavy land*. Sonner, *to thunder*. Grêle, f. *hail*. Meunier, m. *mill*. Tordu, *twisted, racked*. Fort de la halle, *market porter*. Geindre, m. *baker's man*. Râler, *to groan, to toil*. Distraitement, *vacantly*.

## Page 85.

Bien planté, *well set up, upright*. Veau d'or, *golden calf*. Parvenu, m. *upstart*. Murat (Joachim) beau-frère de Napoléon 1<sup>er</sup>, né en 1771, roi de Naples 1808 à 1814; fusillé en 1815. Rezonville, village à 15 k. de Metz, combat le 16 août 1870, entre les Français et les Allemands. Fils de ses œuvres, *a self-made man*. Garçon pharmacien, *assistant in a chemist's shop*. Faubourg, m. *suburb*.

## Page 86.

Blasé, *cloyed, surfeited*. Assouvi, *satiated*. Amer, *bitter*. Quand même, *all the same*. Repu, *full-fed, satiated person*.

## Page 87.

Noël, *m. Christmas*. Célibataire, *m. bachelor*. Narquois, *satirical*. Compatissant, *pitying*. Prévoyant, *provident*. Avisé, *shrewd, cautious*. Tantinet, *m. wee bit*. Égoïste, *selfish*. "Montagne langroise," la ville de Langres est bâtie sur un plateau. Ménage, *m. couple*. Redouter, *to fear*. Tapage, *m. noise, row*. Marmaille, *f. lot of brats*. Turbulent, *rude, wild*. Gêner, *to inconvenience*. Attenant, *next, adjoining*. Orienté à l'est, *having an eastern aspect*. Enceindre, *to encircle*.

## Page 88.

Béatitude, *f. bliss*. Lustre, *m. period of five years*. Beau-frère, *brother-in-law*. Cheville ouvrière, *linch-pin, moving spirit, back-bone*. S'en remettre à, *to refer to, trust to*. Souci, *m. care*. Désorienté, *bewildered, put about*. Contre-coup, *m. counter-stroke, effects*. Autrui, *others*. Frisant, *nearing, touching*. Couperosé, *carbuncled*. Crépu, *frizzled, woolly*. Coléreux, *quick tempered*. Avoir le verbe haut, *to be loud-spoken*. Avoir la main leste, *to be prompt to blows*. Cordon bleu, *cook*.

## Page 89.

Friture, *f. fried dish*. Croustillant, *crisp*. Saisi à point, *done to a turn*. Porté sur sa bouche, *fond of good living*. Maladie de langueur, *f. lingering disease*. Brume, *f. mist*. Empourpré, *purple, glowing*. Apre, *rough, raw*. Morfondant, *chilly*. S'alourdir, *to become dull, heavy*. Constater, *to notice*. Orteil, *m. toe*. Se mettre au régime, *to diet oneself*.

## Page 90.

Propos, *m. talk*. Casanier, *stay-at-home*. S'éclaircir, *to thin out*. Amour-propre, *vanity, self-esteem*. Esseulé, *solitary*. Rageur, *peevish, hot-tempered*. Immeuble, *m. house*. Se délabrer, *to fall into disrepair*. Seille, *f. wooden bucket*. Les gouttières, *the eaves*. Grenier, *m. garret, attic*. Contre-vent, *m. window-shutter*. Gond, *m. hinge*. Descellé, *loosened*. Serrurier, *m. locksmith*. Le bon bout, *the right end or way*.

## Page 91.

Se borner, *to confine oneself*. Veille, *f. eve*. Piquant, *stinging, cutting*. Rencogné, *hidden in the corner, snug*. Pantoufle, *f. slipper*. Hausser, *to shrug*. Moelle, *f. marrow*. Combler, *to overwhelm*.

## Page 92.

Crever, *to burst, to die*. Sacrebleu! *by jove!* Froid de loup, *bitter cold*. Sur le flanc, *laid up*. Ricanement, *m. sneering laugh*. Douillet, *effeminate, self-indulgent*. Ferré à glace, *rough-shod*. Jument, *f. mare*. Emmitouflé, *muffled up*. Lesté, *stored, warmed*. Sommairement, *hastily, briefly*. Enfourcher, *to bestride*. Piaffer, *to paw the ground*. Acoquiné, *greatly attached*.

## Page 93.

Givre, *m. rime, hoar-frost*. Gelée, *f. frost*. Sabot, *m. hoof*. Corbeau, *m. crow*. S'égrener, *to stream out*. Bûcheron, *m. woodcutter*. Heurt, *m. blow*. Cognée, *f. axe-head, axe*. A savoir, *namely*. Engoncé, *with his head buried*. Molleton, *m. swanskin*. Patte, *f. paw, flap*. Casquette, *f. cap*. Se passer de, *to do without*. Fantastique, *whimsical*. Quinieux, *peevish*. Râblé, *broad-backed*. La belle avance? *where's the advantage?* Être bâti à chaux et à sable, *have a strong constitution*.

## Page 94.

Je me démolis, *I am breaking up*. Croquer, *to munch, eat, enjoy*. Mes rentes, *my income*. Défiler *to tell* [beads]. Chapelet, *m. beads, string*. Doléance, *f. complaint, grievance*. Tourelle, *f. turret*. Tenir de, *to have something of*. Bobo, *m. finger-ache, petty ailment*. Creuser, *to dig, to hollow out*. Futaie, *f. forest of timber trees*. Caillou, *m. flint, pebble*. Intrigué, *puzzled, perplexed*. C'est-il pas vous (locution campagnarde)=n'est-ce pas vous. Haleine, *f. breath*.

## Page 95.

Quérir, *to fetch*. Regimber, *to kick, to resist*. Grogner, *to growl*. Charrette, *f. cart*. Se garer, *to get out of the way*.

Choir, *to fall*. Ornière, *f. rut*. Ébranlé, *shaken*. Blafard, *pale, wan*. Hêtre, *m. beech*. Dresser, *to raise*. Fût, *m. trunk*. Versant, *m. slope*. Charbonnier, *m. charcoal-burner*. Effondré, *fallen in, collapsed*. Baliveau, *m. young tree, spared tree*. Écarter, *to set aside*. Claie, *f. hurdle, wattle*.

## Page 96.

Fumeux, *smoky*. Fiché, *stuck, thrust, driven in*. Motte, *f. clod*. Cendre, *f. ashes*. Gémir, *to moan*. Amas, *m. heap*. Fougère, *f. bracken*. Coupeurs au bois=coupeurs qui demeurent au bois. Étouffer, *to stifle, choke*. Grabat, *m. wretched bed*. S'épeurer, *to cry with fright*. Refluer, *to recede, ebb*. Palper, *to feel*. Geindre, *to groan*. Plisser, *to fold, tighten*. Moue, *f. pout, wry face, expression*. Lésion, *f. injury, hurt*. Moribond, *m. dying*. Ouïe, *f. sense of hearing*.

## Page 97.

"Gachenet," *m. little boy*. Mouvement, *m. impulse*. Fuir, *to fly, avoid*. Fermé, *impassible, unmoved*. Petiot, *m. dim. of petit, tiny one, babe*. Écume, *f. foam, froth*. Mouiller, *to wet*. Meurtri, *bruised*. Écarquillé, *wide open, staring*. Marmot, *m. youngster*.

## Page 98.

Enfants assistés, &c., *orphanage and foundling hospital*. Perspective, *f. prospect*. Baissé, *downcast*. Méfiant, *distrustful*. Ébrancheur, *m. lopper, trimmer*. Roux, *red, carrotty*. Remettre, *hand over*. Casé, *settled, harboured*. Drôle, *rascal*. Bourgeoise, *f. the "missis"*. Jurer, *to swear*. Fardeau, *m. burden*. Empêché, *embarrassed, at a loss*. Il lui tardait de, *he was longing to*. Toutefois, *however*. Honte, *f. shame*. Bambin, *m. little fellow*. Régler, *to settle*. Ennuyé, *weary, bored*. Agacé, *irritated, provoked*. Dénûment, *m. destitution*. Mûre, *f. mulberry, blackberry*.

## Page 99.

Frisottant, *curling*. Mignon, *pretty, delicate*. Gamin, *m. urchin*. Sacrebleu, *confound it (juron à éviter)*. Goguenard,

*bantering, jeering.* Corvée, f. *unpleasant task.* A même de, *able to, in a position to.* Mis au défi, *defied, challenged.* Aiguillonné, *goaded.* Amour-propre, m. *vanity, self-esteem.* Gros, *heavy.* Soulagé, *relieved.* Se désembrunir, *to brighten.*

## Page 100.

Flagorneur, *servile, fawning.* Enfourcher, *to bestride.* Marmot, m. *brat.* S'évanouir, *to faint, vanish, die away.* Griserie, f. *intoxication.* Terre à terre, *prosaic, practical.* Paletot, m. *greatcoat.* Molletonné, *lined with swanskin.* Tousser, *to cough.* Faire un froid de loup, *to be bitterly cold.* Moutard, m. *brat.* En son par-dedans, *inwardly.* En être quitte pour, *to get off with.* Braillard, m. *squaller.* Raffut, m. (pop.), *row.* Acquérir, *to acquire, gain.* Avoir beau faire, *to do in vain.*

## Page 101.

Mettre à la raison, *to bring to one's senses.* N'être rien moins que, *to be far from.* Biais, m. *way, shift.* Pincer, *to pinch.* Malaise, m. *uneasiness.* Faire l'école buissonnière, *to play truant.* Porte charretière, f. *carriage gate.* Écurie, f. *stable.* En tapinois, *stealthily, slyly.* Chambre à four, *bake-house.* Tiède, *lukewarm, warm.* Lestement, *lightly, briskly.* Diantre! *The deuce!* Timbre, m. *ring, sound, tone.* Aigrement, *sharply, sourly.* Rôti, m. *roast joint.*

## Page 102.

Envie, f. *wish, mind.* A la belle étoile, *in the open air.* Penaud, *sheepish.* Atre, m. *fireplace, hearth.* Exorde, m. *exordium, opening remarks.* A la dérobee, *stealthily.* Interpeller, *to question.* Distraction, f. *absent-mindedness.* Ébaubi, *astonished, amazed.* Boudeur, *sulky.* Piailler, *to squall.* Mamie (fam.)=m'amie (ancien français). Extirper, *to root out, worm out.*

## Page 103.

Se morfondre, *to catch one's death of cold.* Denrée, *produce, commodity* (quelle triste denrée, *what a nice lot of creatures*). Ça a (par mépris)=ils ont. Ébahi, *amazed, aghast.* De quoi, *enough to.* A la rigueur, *strictly, if it come to that.*

## Page 104.

Navrement, m. *a heart-break*. Pâtir, *to suffer*. Rasséréner, *to clear up, grow serene*. S'éclairer, *to brighten*. Hanche, f. *hip* (les poings aux hanches, *her arms akimbo*). Ne faire ni une ni deux=*ne pas hésiter*. Cotillon, m. *petticoat*. Bête, f. *fool*. Pousser, *to spring up, occur*.

## Page 105.

Saut, m. *leap, bound*. Douillettement, *cosily, snugly, softly*. Revenu, *returned, recovered*. Interloqué, *confounded, non-plussed*. Béant, *gaping*. Penchant, m. *leaning, liking for*. Tressaillir, *to start, leap, tremble*. Vieille fille, f. *old maid*. A pleines lèvres, *fondly*. Hotte, f. *funnel, opening*. Messe, f. *mass*. Gentil, *pretty*. Indienne, f. *printed calico*.

## Page 106.

Reprenant le dessus, *regaining the upper hand*. Tâcher, *to try*. Ragaillardir, *to enliven, cheer up*. Bouillie, f. *pap*. Réveillonner, *prendre part au repas qui se fait à minuit, la veille de Noël*.

## Page 107.

Chanoine, m. *canon*. Desservi, *cleared*. S'étaler, *to stretch one's self out, sprawl*. Joue, f. *cheek*. Rebondi, *plump, chubby, rounded*. Coussin, m. *cushion*. Bonhomie, f. *good nature*. Secouer, *to shake*. Chevelure, f. *hair, head of hair*. Desservir, *to serve [a living]*. Nièvre, *département du centre de la France*. Chef-lieu : Nevers.

## Page 108.

Au beau milieu, *in the very midst*. Or, now. Renom, m. *reputation*. En deçà, *on this side, the near side*. Pénates, m.pl. *household gods, home*. Adresse, f. *skill*. Braconnage, m. *poaching*. Défier, *to defy, challenge, rival*. Le céder à=*être inférieur à*. Maréchaussée, f. *constabulary*. Écloppé, *lame, limping*. Se soucier de, *to care about*.

## Page 109.

Trapu, *squat, dumpy*. Grillé, *barred*. Cyclope, géant de la mythologie grecque qui n'avait qu'un œil au milieu du front. Fourré, m. *thicket*. Mare, f. *pool*. Ardoise, f. *slate*. Emplâtre, m. *plaster*. Nénuphar, m. *water-lily, pond-lily*. Vigne, f. *vine, vineyard*. Soutane, f. *cassock*. Hargneux, *crusty, snappish*. Outré, *extravagant, exaggerated*. Lâcheté, f. *cowardice*. S'aviser, *to take it into one's head*. Tonner, *to thunder*. S'y méprendre, *to be mistaken*. Pâques, m. *Easter*.

## Page 110.

Poing, m. *fst*. Interdit, *astounded, taken aback*. Sacristain, m. *sexton*. Avertir, *to warn, admonish*. Repaire, m. *haunt, den*.

## Page 111.

Chemise, f. *shirt*. Tordre, *to twist*. Pouce, m. *inch*. Crinière, f. *mane*. Rauque, *hoarse*. S'agir de, *to be the point in question*. Chanter faux, *to sing out of tune*. Piqué, *stung, nettled*.

## Page 112.

J'ai eu envers lui des torts, *I have done him an injury*. Demander raison, *to ask to account for*. Prochain, *next, impending*. Oblique, *side-long*. Deviner, *to guess*. Armer, *to cock*. Batterie, f. *lock*. Verrou, m. *bolt*. Armoire, f. *cup-board*. Pistolet d'arçon, m. *horse pistol* (arçon, *saddle-bow*). Canardière, f. *duck-gun*. Efflanqué, *lean, slim, slender*. Râblé, *thick-backed*. Mince, *thin*. Ventru, *bulging, curved*. Tranchant, *keen*. Tolède. Fabriques d'armes blanches jadis très renommées, 21,000 hab.

## Page 113.

Fluet, *spare, slender*. Dard, m. *dart, sting*. Aspic, m. *asp*. Aiguiser, *to sharpen*. Fléchir, *to give way, to move, to touch*. Vaciller, *to waver*. Paupière, f. *eyelid*. Cauchemar, m. *nightmare*. Trait, m. *draught*.

## Page 114.

Régler, *to regulate, set*. Oint, *anointed*. Flegme, *m. composure*. Convenir de, *to agree, admit*. Si vous y tenez, *if you wish it*. Veuve, *f. widow*. Soutien, *m. support*. Que ne puis-je, *oh, that I could*.

## Page 115.

Humecter, *to moisten*. Bourreau, *m executioner*. Frotter, *to rub*. Fichtre! *the deuce!* Cadavre, *m. dead body*.

## Page 116.

Céder le pas, *give precedence to*. Pièce, *f. room*. Jour, *m. day, daylight, light*. Crépuscule, *m. twilight*. Abattoir, *m. slaughter-house*. Volaille, *f. fowl*. Égorger, *to cut one's throat*. Supplice, *m. torture*. Cercueil, *m. coffin, grave*.

## Page 117.

Serviette, *f. napkin, cloth*. Sanglier, *m. wild boar*. Tranche, *f. slice*. Mariner, *to pickle, sousé*. Lièvre, *m. hare*. Ne vous en faites pas faute, *do not deprive yourself of it, i.e. you have only to say so*.

## Page 119.

Sauvetage, *m. salvage, life-saving* (canot de sauvetage, *m. lifeboat*). Par exemple, *indeed, I assure you*. Barre, *f. bar, harbour-bar*. Chenal, *m. channel*. Relier, *to connect*. Môle, *m. mole, breakwater*. Fétu, *m. straw*. Garde-fou, *m. parapet, hand-rail*. Fonte, *f. cast-iron*. Coup d'œil, *m. view*. Grandiose, *magnificent, imposing, majestic*. Sinistre, *weird*. Chaudière, *f. caldron, boiler*. Amoncelé, *to heap, pile up*. Lame, *f. wave*. Paquet, *m. billow*. Embrouiller, *entangle, embroil*. Réseau, *m. net, network*. Dénouer, *to untie, disentangle*. Lèche, *f. thin slice*. Altéré, *thirsty, dry*. Crinière, *f. mane*. Souder, *to solder, to weld*. A l'instar de, *in imitation of, like*. Bélier, *ram, battering ram*. Indocile, *untractable*. Échevelé, *wild, dishevelled*. Baie d'Audierne, golfe au S.O. du Finistère (Bretagne). Rivage, *m. shore*.

## Page 120.

Secourable, *helping*. Naufragé, m. *shipwrecked person*. Gouverner, *to steer*. Se heurter, *to collide, run against*. Cheviller, *to rivet, bolt* (avoir l'âme chevillée au corps, *to have as many lives as a cat*). Membre, m. *member, limb*. Refouler, *to drive back*. Sueur, f. *sweat, perspiration*. Au large, *in the offing, out at sea*. Franchir, *to cross, clear*. Patron, m. *master, skipper*. Tourmente, f. *tempest*. Stoïque, *stoical, calm*. Inébranlable, *unmoved, unshaken*. Misaine, f. *foresail*. Au bas ris, *close-reefed*. Porter, *to bear in*. Essor, m. *flight*. Goulet, m. *narrow entrance*.

## Page 121.

Se méfier, *to beware*. Abordage, m. *collision*. Se broyer, *to be crushed*. Ralentir, *to slacken*. Barre, f. *helm, tiller*. Brasse, f. *fathom*. De front, *abreast*. Fourmiller, *to swarm*. Jupe, f. *petticoat, skirt*. Haletant, *panting, breathless*. Foyer, m. *hearth, home*. Éprouver, *to test, try*. Rudoyer, *to speak harshly to*. A dessein, *on purpose*. Miaulement, m. *mewing, cries, wailing*. Coucher, *to put to bed*.

## Page 122.

Grosse (mer), *rough, high*. Ne se gênent plus, *know no more restraint*. Escalader, *to scale, climb over*. Paquet de mer, d'eau, *a sea*. S'écrouler, *to fall, crash down*. Chaussée, f. *causeway*. Sont mieux partagés, *fare better*. Étole, f. *stole*. Remous, m. *eddy, whirl*. Chœur, m. *choir*. Placement, m. *destination*. Se débattre, *to struggle*. Liens, m.pl. *bonds*. Inouï, *unheard of*. Assistant, m. *spectator*. Déchirant, *heart-rending*. Arrière, m. *stern*. Coque, f. *hull*.

## Page 123.

Lancer, *to fling, hurl*. Indicible, *indescribable*. Antérieur, *front, fore*. Se coucher, *to lie down flat*. Bâbord, m. *lar-board, port*. Cueillir, *to pick up*. Carène, f. *keel*. Mat, *dead, dull*. Noyer, *to drown*. Chiquenaude, f. *filip, blow*. Aplatis, *to flatten*. Accroché, *clinging, hanging on to*. Épave, f. *wreck*. Couler, *to founder, sink*. Bouée, f. *buoy, life-buoy*.

Va-et-vient, m. *communication*. Besogne, f. *work, task*.  
 Débris, m. *remains, wreck*. S'enfoncer, *to sink*.

### Page 124.

Amarre, f. *hawser*. On l'embarque rapidement du canot = ceux du canot le tirent à eux. Parcours, m. *journey*. Câblot, m. *cable, rope*. S'effacer, *to disappear*. Abîme, m. *depths, abyss*. Ceinture, f. *belt, waist*. Avant, m. *prow, head*. Soubresaut, m. *leap* (par soubresauts, *by fits and starts*). Saccade, f. *jerk*. Mousse, m. *cabin-boy*. Transi, *chilled, benumbed*. Trempé, *soaked, drenched*. Tenir bon, *to hold fast*. S'accrocher à, *to lay hold of*. Cordeau, m. *line*. Raidi, *tightened*. Cramponné, *convulsively clinging*. Encolure, f. *neck and shoulders*. Sauveteur, m. *lifeboatman*. Poignet, m. *wrist*. Proie, f. *prey, victim*.

### Page 125.

Se détendre, *to slacken, relax*. Creuser, *to dig, hollow, make*. Entonnoir, m. *funnel, whirlpool*. Fardeau, m. *burden*. Halier, *to pull*. Ramener, *to haul in*. Hardi! cri d'encouragement. Hisser, *to hoist*. Exténué, *exhausted*. La soupe, *soup, dinner*. Clin d'œil, m. *twinkling*. Crampon, m. *cramp-iron, brace*.

### Page 126.

Un rude, *a tough customer*. Brume, f. *mist*. Couper, *to cut short, interrupt*. Ressac, m. *surf*. S'en tirer, *to escape, extricate one's self*. Enjamber, *clamber over*. S'emparer de, *to take possession of, seize*. Chanvre, m. *hemp, hempen rope*. Couler, *to sink*. A portée, *within reach*.

### Page 127.

Chiquenaude, f. *fillip*. Désarticulé, *disjointed, mutilated*. Broyé, *crushed*. S'enliser, *to sink in a quicksand*. Empoigner, *to lay hold of, grasp*. Étourdi, *dazed*. Croc, m. *hook*. Trépigner, *to stamp with the feet*. A plat ventre, *flat on the ground*. S'acharner à, *to be bent upon*. Lâcher, *to let go*. Paroi, f. *partition, wall*. Se raviser, *to change one's mind*. Faire grâce à, *to pardon, to forgive*.

## Page 128.

Derechef, *again*. Déferler, *to break heavily upon*. Gueux, *wretch, villain*. Encore un coup, *one more effort*. Usé, *worn, worn out*. Assises, f.pl. *stone-work, lower courses of hewn stone*. Lambeau, m. *shred, strip*. Brassée, f. *stroke (en nageant)*. Dos, m. *back, ridge, crest*. Éclabousser, *to splash, bespatter*. Joueur, m. *antagonist, adversary*. Trombe, f. *water-spout, billow*. S'effondrer, *to fall in, break*.

## Page 129.

Élan, m. *spring, bound, dash*. Rejoindre, *to overtake*. Tournoyant, *whirling, wheeling round*. S'aplatir, *to flatten one's self out, crouch against*. Refouler, *to drive back*. Main courante, f. *hand-rail*. S'affaïsser, *to collapse*. Défaillir, *to faint away*. Charger, *to load*. Vivats, m.pl. *cheers*. Retardataire, *laggard, late*. Fouet, m. *whip*. Ouragan, m. *hurricane*. Trame, f. *weft, woof, veil*. Ténèbres, f.pl. *darkness, night*. Remorquer, *to tow*.

---







PC  
2117  
L3

Lazare, Jules (ed.)  
Contes et nouvelles des  
meilleurs auteurs  
contemporains

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

